



HAL
open science

Berlin, une ville sans qualités? La ville racontée par Radio France (1979-1989)

Margot Caillon

► **To cite this version:**

Margot Caillon. Berlin, une ville sans qualités? La ville racontée par Radio France (1979-1989). Histoire. 2016. dumas-01400592

HAL Id: dumas-01400592

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01400592v1>

Submitted on 22 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)
Centre d'histoire sociale

Margot CAILLON



**BERLIN, UNE VILLE SANS QUALITÉS ?
La ville racontée par Radio France (1979-1989)**

Mémoire de recherche
M2 Histoire spécialité audiovisuel
Sous la direction de Pascal Ory

Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)
Centre d'histoire sociale

Margot CAILLON

BERLIN, UNE VILLE SANS QUALITÉS ?
La ville racontée par Radio France (1979-1989)

Crédit photo couverture :

B-Movie : Lust & Sound in West-Berlin – Jörg A. Hoppe – Allemagne – 2015

Mémoire de recherche
M2 Histoire spécialité audiovisuel
Sous la direction de Pascal Ory

La surface de la ville palpite de ses citoyens vivants. Mais sa terre est richement semée de ses morts innombrables. La ville est un entrepôt de récits, d'histoires. Au temps présent, au passé ou au futur. La ville est un roman.

Les villes sont des choses simples. Ce sont des conglomérats de gens. Les villes sont des choses complexes. Ce sont des distillats géographiques et émotionnels de nations entières.

Mais surtout les villes sont des carrefours d'histoires. Les hommes et les femmes qui y vivent sont des récits, infiniment complexes. Le plus banal d'entre eux constitue un récit palpitant plus que les meilleurs et les plus volumineuses créations de Tolstoï. (...) Dans les villes, les récits s'imbriquent et s'imbriquent. Les histoires se croisent. Elles se heurtent, convergent, se transforment. Elles forment une Babel en prose.

Robert McLiam Wilson, *Eureka Street*

Je remercie mon directeur de recherches, M. Pascal Ory, pour sa confiance.

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE : VOYAGES EN TERRES MAGNÉTIQUES

Chapitre 1 : Mise en ondes des épopées berlinoises

Chapitre 2 : Berlin, « capitale de la douleur » ?

DEUXIÈME PARTIE : DIALOGUES ET ALTÉRITÉ

Chapitre 3 : Les voix françaises

Chapitre 4 : Figures de l'autochtone

Chapitre 5 : L'appel au voyage

TROISIÈME PARTIE : RACONTER CES CONTES BERLINOIS

Chapitre 6 : Une ville hors-normes

Chapitre 7 : Un passé pressant

INTRODUCTION

Cette étude tente de définir la ou les représentations de Berlin à la radio dans les émissions françaises des années 1980. Berlin, ville fascinante à l'histoire tourmentée, fait l'objet de nombreux reportages et documentaires sur les chaînes publiques. Son passé intrigue tout comme ce statut particulier qu'elle embrasse. Symbole de la Guerre froide, Berlin et son Mur cristallisent l'histoire européenne et mondiale. Depuis vingt ans, le Mur reflète l'échec du dialogue entre les deux blocs, Berlin-Ouest, vitrine du monde libre se perd peu à peu dans cette «Mer rouge.» Les années 1980 en Allemagne de l'Ouest sont marquées par un renouveau politique et par la frayeur de la menace des euromissiles. C'est une période d'incertitude où le terrorisme fait rage, notamment avec la célèbre Bande à Baader. A l'Est, les révoltes et les mouvements de paix s'enchaînent depuis le souffle d'espoir amorcé par la Pologne. Le Kremlin sent ces pays satellites lâcher prise mais la République Démocratique Allemande d'Erich Honecker tient bon. Les réformes structurelles s'enchaînent pour tenter de relancer l'économie et la croissance qui sont au plus bas. A Berlin, Est comme Ouest, c'est une étrange atmosphère qui règne, un mélange de résignation et d'espoirs. Les habitants disent ne plus voir le Mur, il serait comme ancré dans le paysage et rien ne pourrait y faire. La République Fédérale se détache de son îlot, et Berlin-Ouest connaît un renouveau artistique sans précédent. Elle devient une véritable zone de non-droits qui attirent ceux qui refusent le paternalisme du CDU et son «renouveau morale et spirituel¹».

«Entre ses murs, elle secrète une liberté ailleurs inconcevable : parce que les murs emprisonnent une ville triste, au passé trop présent, à l'avenir dérobé, seule reste la liberté de l'imagination.²» comme le précise Anne-Laure Le Gloanec dans les années 1980. On y trouve des jeunes Allemands qui refusent de prendre les armes le temps du service militaire obligatoire; également des anciens étudiants

¹ *Geistig-moralische Wende* fut une série de réformes amorcée à partir de 1982 par le chancelier Helmut Kohl, qui promet un retour aux valeurs conservatives promulguées par la CDU.

² LE GLOANEC, Anne-Marie, *Un mur à Berlin*, Paris, Complexe, collection « La mémoire du siècle », p.102

héritiers du mouvement contestataire des années 1960, mais Berlin-Ouest attire également beaucoup d'artistes qui ont su saisir le climat d'émulation intellectuel d'une ville blessée qui se vide peu à peu. Car malgré cette faune inventive et excitée, la réalité ouest-berlinoise semble plus contrastée. Les chiffres du chômage ne cessent d'augmenter et le solde migratoire devient négatif. Les gens partent pour un avenir plus sûr sur les terres de la mère patrie.

Les journalistes et producteurs de Radio France partent donc en exploration le temps d'un documentaire ou d'un reportage pour recueillir des témoignages et un peu de l'ambiance qui règne dans la ville. Ils rencontrent des artistes, des acteurs de la vie culturelle mais aussi des habitants de longue date qui nous racontent leurs souvenirs, la ville avant le Mur, la guerre, le nazisme. L'Histoire se vit à ciel ouvert à Berlin et les témoignages se lisent sur les murs de la ville. A travers leurs yeux mais surtout leur voix, ils nous présentent leur vision de la ville, et pour beaucoup leur fascination et leur amour.

Le Berlin des années 1980 contée à la radio semble appartenir à un autre monde. À travers multiples témoignages, la ville se dessine dans toute sa complexité et son excentricité. Berlin, capitale d'un empire flamboyant, celui de la Prusse, elle devient le laboratoire de nombreux courants artistiques pendant l'âge d'or des années 1920 et de la République de Weimar. Puis, Berlin devient le douloureux symbole du totalitarisme nazi avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933 et la tristement célèbre « Nuit de cristal » du 9 novembre 1938. Enfin, Berlin capitale d'un état rayé des cartes, Allemagne année zéro, la ville n'est qu'un champ de ruines, à présent divisée et humiliée. Le Mur s'élève et Berlin tente de survivre. Les décennies s'enchaînent avec leur lot de situations périlleuses liées à la Guerre froide et d'éveil culturel. La ville semble sortir de sa longue léthargie et malgré le Mur, Berlin crée, innove, fascine. Le Berlin des années 1980 s'apparente à ce climat d'effervescence et de création. Mais quelque chose de plus profond et de douloureux y sous-tend. La ville se meurt peu à peu, surtout dans la partie occidentale. La République fédérale rechigne à subventionner de plus en plus cette « île au milieu de la Mer rouge ». Les usines du Brandebourg asphyxient l'air et les Berlinoises de l'Ouest n'y ont de toutes façon pas accès. Les entreprises ont depuis longtemps

déplacé leur siège sur les terres de la mère-patrie, dans des villes plus prospères et attractives. Le chômage et les départs ne cessent d'augmenter. C'est ce Berlin qui se raconte. Ce Berlin loin des nuits euphoriques et des cartes postales, loin des cars des touristes qui déversent leur flots humains le long du Mur, le temps de quelques clichés absurdes d'une réalité douloureuse et muette. La Guerre froide fait rôle de fond à ce grand bazar qu'est Berlin dans les années 1980. La décennie est marquée par des bouleversements diplomatiques et plusieurs crispations politiques. Le nouveau chancelier Helmut Kohl, appartenant au parti conservateur de la CDU tente d'imposer une *geistig-moralische Wende*, une vague spirituel et morale en RFA, isolant un peu plus Berlin-Ouest, qui réputée pour ses folies, refuse de rentrer dans la norme. Cependant, Helmut Kohl s'illustre dans sa gérance des affaires germano-allemandes et poursuit dans la lignée de ses prédécesseurs, un rapprochement avec la RDA. Le point culminant de cette *Ostpolitik* fut la visite du président de la RDA, Erich Honecker à Bonn, en septembre 1987, affirmant ainsi une reconnaissance mutuelle des deux états. Berlin-Est qui était officieusement baptisée *Hauptstadt der DDR* par le Bloc oriental, devient officiellement la capitale de la République démocratique d'Allemagne, et ce aux yeux de tous. Les formalités de voyage entre les deux parties de la ville s'assouplissent dès 1982, où les visas pour les Berlinoises de l'Ouest deviennent plus faciles à obtenir et permettent des séjours plus longs de quelques heures. En 1988, il est même possible de passer une nuit sur le territoire de la RDA.

Berlin continue de vivre et s'acclimate de plus en plus à cette situation qu'elle endure depuis maintenant vingt ans. Depuis les mouvements contestataires des années 1960, la ville est devenue le bastion des revendications. Les mouvements de paix, la victoire des Verts au Sénat, l'installation de centres culturels indépendants, de squats et autres lieux alternatifs, la création de nombreux musées nationaux et de théâtres, l'émergence de nouvelles musiques, les différentes vagues d'immigrations arrivant du monde entier, les jeunes réfractaires au service militaire de la République fédérale, les dissidents aux régimes de l'Est, tout cela forme un bouillonnant mélange, et Berlin connaît ses heures de gloire sur la scène artistique et culturelle mondiale. C'est donc aussi cela Berlin. Et même si elle est « capitale de

la douleur³», par son histoire et ses cicatrices à ciel ouvert, pour rien au monde les Berlinoises n'échangeraient leur place pour une autre ville, comme le répètent si fièrement les intervenants au micro des journalistes étrangers. « Je suis Autrichien, je vis ici depuis des années, et je suis fier d'être Berlinoise. Je ne pourrais pas vivre dans une autre ville allemande.⁴» Ils portent la voix d'une ville aux milles visages, et la décrivent comme ils la vivent. Chaque parole enregistrée est un voyage dans l'anormalité, et la radio tend à recréer fidèlement cette ambiance qui paraît à la fois affranchie des règles et des normes, mais pourtant tellement emmurée.

Les émissions étudiées s'échelonnent sur dix ans de radio, de 1979 à 1989. L'année 1979 est une année clé dans l'apparition de Berlin dans les médias français, en effet, cette année-là, le président de la République française, Valéry Giscard d'Estaing rend visite aux troupes d'occupation françaises stationnées à Berlin-Ouest. Cette visite est fortement médiatisée et met en lumière le conflit sous-jacent à cette occupation. En effet, les Français découvrent la situation de la ville depuis la construction du Mur, survenue en 1961. Dans son ouvrage, Gilles Freissinier étudie La chute du Mur à la télévision française et explique auparavant que le Mur, quand il était encore debout, n'apparaissant que très rarement à la télévision française « un documentaire par an entre 1961 et 1989 ⁵». 1979 marque donc une année de médiatisation importante pour Berlin, avec notamment à Radio France, six émissions qui lui sont consacrées. Quant à l'année 1989, il s'agit bien évidemment de l'année de la chute du Mur, et de la disparition des deux villes pour laisser place à la réunification. Les émissions de l'année 1989 sélectionnées ne couvrent pas cet événement, le parti a été pris de parler de Berlin lorsqu'elle est encore divisée.

Les voix des Berlinoises nous guident dans leur ville, leur quotidien, leur réalité. Et chaque description fait appel à l'imagination de l'auditeur, et c'est là que toute la force et la beauté de la radio apparaissent. Il n'y a pas un Mur, il y a des murs, car chaque description qui en est faite nous désigne une vérité personnelle et propre à l'intervenant. Nos yeux ne nous servent à rien pour voir Berlin, car de

³ Expression de TEBOUL, Jacques, in *Berlin, le ciel partagé*, Paris, Autrement, 1988, p.239

⁴ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : Berlin, une mosaïque », France Culture, 1982

⁵ FREISSINIER, Gilles, *La Chute du mur de Berlin à la Télévision française, 1961-1989*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.203

toutes manières, il n'y a rien à y voir. Là-bas, tout se ressent. Même la mélancolie et l'amertume dans la voix des Berlinois. Ainsi le documentaire radiophonique apporte cette dimension poétique et intangible si particulière. Les documentaristes sont des créateurs d'ambiance. Beaucoup des émissions sélectionnées qui ont pour sujet central Berlin étaient diffusées sur France Culture. France Culture étant pionnière dans la création radiophonique et le documentaire comme le présentent les différents programmes et cahiers des charges de la décennie étudiée. « France Culture, ce n'est pas seulement des voix qui informent, des paroles qui se risquent, des fictions mises en ondes. C'est aussi l'exercice quotidien d'un art ou, à tout le moins, d'un travail. Une pratique collective soucieuse de donner à la radio sa fonction créatrice. En bien des domaines, l'invention et le talent se mettent au service d'un contenu, car à côté des autres médias, la radio peut jouer la carte d'un langage spécifique. La création radiophonique n'est pas un vain mot.⁶» souligne à ce propos Emmanuel Laurentin⁷ à l'occasion des 50 ans de la station. C'est donc tout cela, le documentaire radiophonique : il crée véritablement un pont entre l'art et le journalisme pur, c'est-à-dire qu'il mêle une forme bien particulière, des formats longs, des mixages, la présence de bruitages et d'ambiance, à la réelle information.

Radio France donne également la parole aux Berlinois par le biais de magazines de reportages. Il s'agit d'une forme moins élaborée, qui cherche à communiquer d'avantages d'informations que de plonger l'auditeur dans une atmosphère sonore particulière. Le producteur se rapproche d'avantage du journaliste par son objectivité.

Les cahiers des charges de Radio France de ces années-là, et notamment sous la direction de Jean-Noël Jeanneney, montrent à quel point la création radiophonique avait une place importante dans la programmation. France Culture se devait d'être pionnière dans le domaine et lors de la grande réforme que la station connue en 1984, le communiqué insiste sur cette spécificité chère à la chaîne et à son auditoire. « Dans la nouvelle grille, on trouve de nombreuses émissions répondant à la double vocation de France Culture qui est à la fois de transmettre le

⁶ AUSTISSIER, Anne-Marie, LAURENTIN, Emmanuel, 50 ans de France Culture, Paris, Flammarion, p.134

⁷ Animateur sur France Culture depuis 1999 de *La fabrique de l'Histoire*

savoir sans se soucier des contingences de l'immédiat et de développer la création radiophonique dans la pluralisme des choix esthétiques et idéologiques, et le devoir d'ouvrir plus grand le programme sur la vie : par exemple (...) « *l'Atelier de création radiophonique* » du dimanche soir ⁸».

Le support radiophonique est également caractérisé par une certaine souplesse du média. En effet, micro à la main, les reporters se faufilent arpentent la ville et recueillent des témoignages bruts. La radio permet l'intimité des entretiens et peut se glisser dans divers endroits où une caméra n'aurait pas été la bienvenue. Comme dans cette émission des *Nuits magnétiques* de France Culture, datant du 1er Novembre 1979, où les journalistes pénètrent dans une maison qui prend en charge des jeunes filles héroïnomanes, ou lorsque dans une émission, de la même année sur France Inter, un journaliste passe à Berlin-Est avec un micro caché et décrit les douanes en nous annonçant que s'il est découvert, il pourrait être accusé d'espionnage. La radio a probablement ce rapport à l'intimité qui permet à la parole d'être plus libre.

Cette étude se donne également pour but de comprendre et d'analyser le regard d'un autre sur une réalité étrangère, c'est à-dire, comment en tant que Français travaillant pour Radio-France, comment en tant que reporter, parle-t-on des Allemands, des Berlinois, de la ville ? Quels éléments sont mis en avant ou bien passés sous silence ? Cependant décrire une ville à la radio renvoie à l'imaginaire, à la mémoire collective, à ce qui s'y passe, à ce que l'on y vit. Berlin à la radio c'est une parenthèse, un lieu à part, décrit par des gens à part. Berlin à la radio c'est une évasion dans une dimension que nous, Français, avons du mal à percevoir. Car c'est donc cela le coeur de la réflexion, comment aborder une réalité étrangère avec des codes français. Tout au long de la décennie, les journalistes français tentent des percées à travers l'Europe rouge pour nous raconter Berlin, du moins Berlin-Ouest. Que comprend-on lorsque l'on est français à cette immense absurdité allemande. Alors, on parle des souvenirs amers, du nazisme, de la guerre, des disparus, encore et encore. On parle de la douleur du Mur, des familles brisées, des habitudes

⁸ Cahier des charges de Radio France de l'année 1984

bouleversées. Et puis de temps en temps, c'est la voix de Wim Wenders qui se fait entendre, ce sont des artistes qui parlent de la joie de la création à Berlin, de la liberté d'esprit, des communautés culturelles et politiques, de la solidarité, des projets fous d'utopistes dans une ville où l'Histoire se sent à chaque coin de rue, car « Berlin n'a pas de physionomie urbaine, elle est une image historique.⁹ ». Les journalistes germanophiles et germanophones pour la plupart nous guident à la rencontre de personnalités berlinoises qu'ils ont rencontrés et dont ils jugent le témoignage intéressant. Ce ne sont donc pas tous les Berlinoises qui ont la parole et l'intervention des journalistes nous rappelle que les émissions sont faites par le regard de quelqu'un. Ce n'est ainsi donc pas une vérité absolue sur la ville mais nous visitons la ville à travers un filtre, celui des émotions, d'un vécu qui ne nous appartient pas. C'est aussi tout cela la beauté de la radio, l'immersion dans l'imaginaire d'un autre. Berlin à travers donc le regard d'un Français et de ce dont il a envie de parler. Plusieurs filtres se superposent et c'est la poétique de chacun qui imprègne le voyage à travers la ville. Il ne s'agit pas seulement de l'appréhension des codes culturels mais également de la personnalisation du contenu par les journalistes.

Dans les cahiers des charges de Radio France, durant la décennie, il semblerait qu'un point d'honneur soit mis à la découverte d'autres cultures et d'autres pays, afin d'aiguiser la curiosité de l'auditeur. « La société (Radio France) programme des émissions documentaires et culturelles donnant aux auditeurs la plus large ouverture sur le monde. (...) Elle diffuse des magazines ou séries d'émissions portant sur des domaines particuliers de la création artistique et de la connaissance.¹⁰ » Les chaînes du service publiques soulignent leur vocation à ouvrir les yeux sur le monde, à faire voyager son auditoire à travers les ondes. Il est également souligné, et ce, à juste titre, que ces émissions portées sur l'étranger ont un coût assez important, et que chaque année, leur pérennité est remise en question. Mais à regarder la chronologie de mes sources, il y a peu d'année où aucune émission n'est consacrée à Berlin. Bien sûr, il ne s'agit pas du même budget que pour des émissions réalisées sur le sol africain, par exemple, mais elles

⁹ HARTUNG, Klaus, « Façades et intérieurs », *Berlin, le ciel partagé*, op. cit, p.106

¹⁰ Cahier des charges de Radio France de 1984

induisent tout de même des coûts assez élevés, car il faut compter le déplacement de l'équipe mais aussi du studio de montage.

Ainsi, *Berlin, une ville sans qualités ?* pose-t-elle la question du regard, des représentations, de l'appréhension d'un autre, de son histoire, de ses souvenirs, de son quotidien, à travers des sons et des voix. La radio se veut vecteur de contes et d'histoires, mais également d'interrogations et de débats. Quels sons de Berlin Radio France rapporte-t-elle ? Quels sont les visages et les voix données à la ville ? Et d'ailleurs, de quelle ville parlons-nous, Berlin-Est, Berlin-Ouest ?

Nous tenterons dans un premier temps de définir les contours de Radio France dans la décennie étudiée, puis de définir les différents intervenants et leurs interactions, et enfin, dans une troisième partie, nous nous intéresserons aux diverses émissions ; aux problématiques et aux thèmes qu'elles abordent.

PREMIÈRE PARTIE :

VOYAGES EN TERRE MAGNÉTIQUE

Berlin s'invite sur les ondes de Radio France pendant cette décennie 80. A travers des voix et des formes différentes, la ville se dessine, se raconte, se contemple pour le plaisir des oreilles, guidée par une soif de découverte. Elle devient le dénominateur commun à ces vingt-deux émissions choisies et étudiées, elle est le studio officiel, à la fois ouvert et bruyant, mais intime et parfois mélancolique. La ville, son histoire, ses habitants, son Mur se laissent capter, et chaque émission, chaque année en dessinent un nouveau portrait, Berlin, cette mosaïque, presque comme une énigme sur les ondes de ces radios publiques françaises. Ainsi, semble-il pertinent de tenter la dissection de ces voyages sonores, d'en approcher la forme, les méthodes utilisées pour donner des yeux à nos oreilles. Radio France dans les années 1980 se réinvente et innove, faisant place à une réelle diversité de programmes, et donc de portraits de cette ville. Ou plutôt de ces deux villes, comme nous le verrons dans cette partie. La division de la ville, dans la modernité, entre autre du documentaire radiophonique, ou comment parler et faire écouter un conflit vieux de plus de trente ans.

CHAPITRE 1 : MISE EN ONDES DES ÉPOPÉES BERLINOISES

1. Radio-France dans les années 1980

1.1. Une radio libre et innovante ?

Issu du démembrement de l'ORTF en 1975, Radio France se soustrait à la domination télévisuelle et peut assumer son indépendance et sa liberté de création, dans un paysage radiophonique saturé de radios privées concurrentes qui virent le jour avec la « libération des ondes ». Laboratoire de créativité et d'indépendance qui doit sans cesse légitimer son financement étatique, en s'écartant de toutes logiques de profits. Cependant l'arrivée des radios pirates, puis en 1981 des radios privées mettent à mal l'hégémonie de la Maison ronde, des changements de direction sont opérés pour amorcer une modernisation et un renouvellement de l'offre. Les différentes stations, dont chacune occupe un secteur et une identité ne cessent de se renouveler comme en témoigne les cahiers des charges de Radio-France consultables au Archives Nationales. C'est en particulier la direction de Jean-Noël Jeanneney, de 1982 à 1986, qui marque la décennie avec de nombreuses réformes, et notamment celle de 1984 qui bouleversa les programmes et les identités radiophoniques.

Il cherche à rajeunir l'image de Radio-France et notamment celle de France Inter, dépassée jusqu'en 1986 par Europe 1. A sa création, en 1964, des suites de l'apparition de l'ORTF, France Inter s'affiche comme la station « de l'information, de la gaîté et des conseils pratiques »¹¹.

Quant à France Culture, la radio s'affiche alors comme pionnière dans ce domaine et cela se voit à travers la sélection du corpus étudié : treize émissions sur vingt-deux sont sur France Culture. « Dans la nouvelle grille, on trouve de nombreuses émissions répondant à la double vocation de France Culture qui est à la fois de transmettre le savoir sans ce soucier des contingences de l'immédiat et de développer la création radiophonique dans le pluralisme des choix esthétiques et

¹¹ JEANNENEY, Jean-Noël, (dir.), *L'écho du siècle, Dictionnaire historique de la radio et de la télévision*, Paris, Hachette, 2001, p. 182

idéologiques, et le devoir d'ouvrir plus grand le programme sur la vie.¹²» C'est ainsi ça, la volonté de France Culture « d'ouvrir plus grand le programme de la vie », de faire découvrir de nouvelles coutumes, de transporter l'auditeur lors de voyages. Les émissions enregistrées à Berlin à cette période répondent absolument à cette volonté d'ouverture : écouter l'autre, l'appréhender pour mieux le comprendre. C'est un cas unique dans le paysage radiophonique international, une radio consacrée à la parole et à la connaissance, financée par des fonds publics. Yves Jaigu, nommé directeur de l'antenne en 1974, et pour dix ans, marque la station par sa volonté de placer les programmes dans une logique ambitieuse et moderne. L'introduction au programme de l'année radiophonique 79-80 est très claire à ce propos : « France Culture, ce n'est pas seulement des voix qui informe, des paroles qui se risquent, des fictions mises en ondes. C'est aussi l'exercice quotidien d'un art, ou tout du moins, d'un travail. Une pratique collective soucieuse de donner à la radio sa fonction créatrice. En bien des domaines, l'invention et le talent se mettent au service d'un contenu, car à côté des autres médias, la radio peut jouer la carte d'un langage spécifique. » Cette même politique est poursuivie par le successeur d'Yves Jaigu, Jean-Marie Borzeix, qui instaure des rendez-vous forts sur les ondes. Les auditeurs se font plus nombreux, de 280 000 en 1984, ils sont autour de 500 000 en 1985.

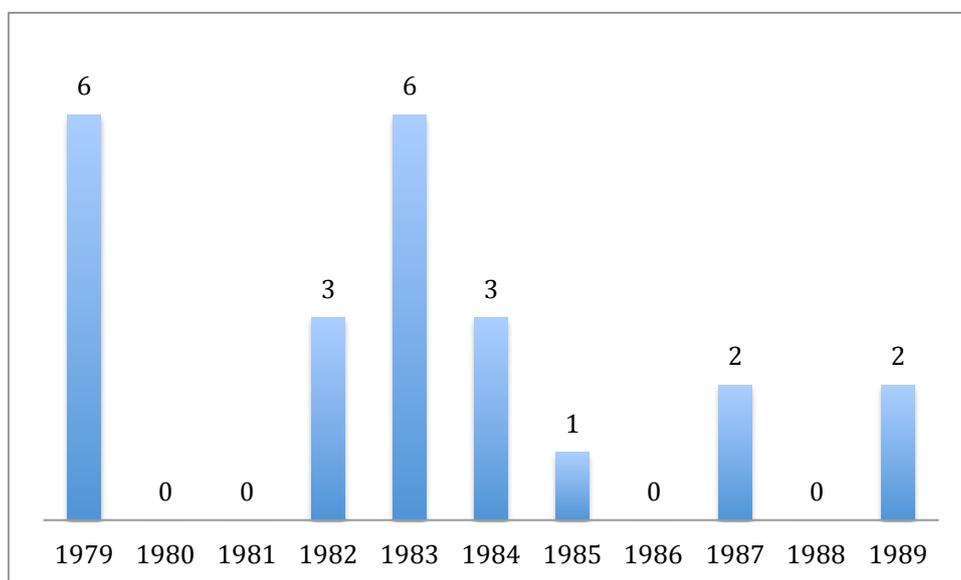
1.2. Berlin sur les ondes publiques

Le nombre de magazines et de documentaires qui sont captés à Berlin tout au long de la décennie étudiée s'élève à vingt-deux. Vingt-deux émissions sur dix ans de radio. Cela semble être un nombre assez généreux, surtout lorsqu'on le compare avec le nombre de documentaires diffusés à la télévision dans le même temps¹³. La première diffusion est en octobre 1979, à l'occasion de la visite de Valéry Giscard d'Estaing. Puis ensuite, les diffusions s'échelonnent de façon assez homogène : trois émissions en 1982, cinq en 1983, et une rediffusion estivale, trois en 1984, une en 1985, deux en 1987, avec notamment la Journée exceptionnelle de France Culture

¹² Cahier des charges de Radio France de 1984

¹³ FREISSINIER, Gilles, op. cit

qui mobilise plus de 5h d'antenne, et enfin deux en 1989 avant la chute du Mur. Certes, il y a des années blanches mais elles sont minoritaires. Puis, ensuite, la chute du Mur et la disparition de la division attirent les curieux et les reporters en masse. Berlin est sous le feu de la rampe et de très nombreuses émissions sont enregistrées et diffusées en 1990, notamment une série sept numéros de *Là-bas si j'y suis*¹⁴, sur France Inter. Radio France diffuse également de nombreuses émissions en 1999, pour les dix ans de la chute du Mur, documentaires originaux, magazines de reportages mais également des rediffusions.



Diffusion par années des émissions enregistrées à Berlin

¹⁴ Emission emblématique de « documentaires sociaux » sur France Inter, diffusée 1989 à 2014.

2. Les cartes postales sonores

2.1. Détails du corpus

Dix ans de radio et de voyages, répartis sur vingt-deux émissions permettent un éclairage sur la diversité des programmes. Cependant, en ayant fait un sondage et donc un choix, il s'est avéré que la sélection des flashes infos n'était pas pertinente, par leur manque de contenu et d'analyse, inhérents à leur durée. Il est ainsi peu surprenant de constater la surreprésentation des émissions de longue durée, à savoir, avoisinant les une heure. Elles correspondent bien souvent à la durée classique, s'insérant aisément dans une grille-horaire. Malgré l'homogénéité des durées, force est de constater la diversité des programmes. Allant de l'expérimentation sonore, comme « Berliners » pour *l'Atelier de Création radiophonique*, au débat littéraire pour *Panorama*, en passant par le magazine de reportages tel que *Vécu*, mais également aux documentaires radiophoniques avec les *Nuits Magnétiques*. L'abondance de la pluralité nourrit les différentes approches qu'a pu avoir Radio France au cours de la décennie pour ce qui est de parler de Berlin. Les différents prismes radiophoniques éclairent chacun à leur façon une réalité ou un mythe berlinois. Cependant le lien indéniable entre tous ces genres radiophoniques est bien entendu la place de l'interview dans ces émissions. Christophe Deleu dans son ouvrage en parle comme du « genre le plus important, en raison de la spécificité sonore de ce média »¹⁵. Le dialogue sert la radio et en fait son essence. Il est donc intéressant et nécessaire de se pencher sur les différentes formes du dialogue présentes dans ce corpus, pour en étudier les spécificités et les différences.

Parmi les genres présents, le magazine de reportages s'apparente à la forme la plus journalistique du voyage radiophonique. Il s'insère dans la volonté d'informer l'auditeur, il est une démarche, une enquête, mais également un résultat et sa forme, concise et précise. « Berlin, l'ombre sur la ville » par Michel Tauriac, émission d'enquêtes et de témoignages produite pour *Vécu*, représente la forme la plus avancée de magazines de reportages. Elle fut saluée et remarquée en son temps, dès

¹⁵ DELEU, Christophe, *Les anonymes à la radio. Usages, fonctions et portée de leurs paroles*, Bry-sur-Marne, Ina/Bruxelles, De Boeck, 2006, p. 187

sa première diffusion en 1978. « Vécu, l'évènement par ceux qui l'ont vécu. » En quelques mots d'introduction, le ton est donné. *Vécu* place le témoin au cœur du son, et Michel Tauriac déclara à ce sujet qu'il avait la volonté de « prendre le contrepied d'une des tendances de l'information radio, celle de l'analyse (produite en studio) ¹⁶ ». Il affirma vouloir donner la priorité aux « faits sonores », ce qui donne à *Vécu* une forme sophistiquée du magazine de reportages : le documentaire journalistique. Les longs reportages s'insèrent sur les plages des *Inter Actualités*, tous les samedis, jusqu'en 1981. La direction de Radio France salue le succès de ce programme « Le magazine *Vécu* a confirmé ses qualités. Renouvelant le grand reportage audiophonique, il a les faveurs d'un auditoire qui y trouve matière à réflexion personnelle sur différents problèmes de l'actualité. »¹⁷

Dans l'héritage de *Vécu*, nous retrouvons *Tabou*, une émission de documentaire radiophonique d'Alain Joannes et d'Alain Lacombe, diffusée également lors des *Inter Actualités* de 12h, le dimanche. Trois émissions au total ont été consacrées à Berlin. Malheureusement, l'émission du 21 décembre 1986 n'a pas été enregistrée par l'INA. *Tabou* reprend les codes de *Vécu* donc, en laissant une place importante aux témoignages et à la captation de « faits sonores ». Une forme épurée du documentaire radiophonique avec un croisement de témoignages et une volonté d'informer en ne délaissant pas l'analyse et la réflexion, et ce, par les interventions du journaliste. Ces interventions différencient *Vécu* de *Tabou*, car Michel Tauriac souligne sa volonté « de faire le moins possible de commentaires. »¹⁸

S'il est pertinent de parler d'une ville à travers divers témoignages, il est intéressant de constater la position de France Musique sur cette décennie d'étude. En effet, la série « Ruines et Néons », produite et diffusée en 1983, ne décrit pas la ville par la voix de ses habitants ou des ses observateurs, mais par la voix de la musique. France Musique signe ici avec la collaboration de Monique Veaute et Didier Alluard pour *Fréquence de Nuit* la forme hybride d'une « documentaire musicale ». Ainsi Berlin se dessine à travers une carte postale sonore et musicale, alliant bruits d'ambiance et extraits musicaux : « Images sonores + disques » selon les descripteurs

¹⁶ Compte rendu d'exécution du cahier des charges de l'année 1979

¹⁷ Sipra

¹⁸ Sipra

de l'INA. La musique occupant une part immense à la radio, nous reviendrons plus tard sur la place particulière qu'occupa Berlin dans les grilles de France Musique la pendant le décennie étudiée.

Si comme Christophe Deleu le souligne, le dialogue fait la spécificité de la radio, et malgré les différentes formes qu'il peut incarner, force est de constater son omniprésence. *Panorama* produit par Jacques Duchateau donne la part belle aux mots, puisqu'il s'agit d'un magazine littéraire et culturel. Deux « émission spéciale » sont consacrées à Berlin et à ses écrivains. Ici, le témoignage fait l'essence de l'émission mais il prend une forme plus analytique.

Ainsi sur ces vingt-deux émissions, les visages et les voix de Berlin sont-ils invoqués de différentes manières, de la plus musicale à la plus journalistique. Mais le genre dominant, et qui reste à la croisée des chemins radiophoniques reste le documentaire.

2.2. Le documentaire radiophonique

Douze émissions recensées dans le corpus de cette étude s'apparentent au « documentaire ». Genre hybride aux contours incertains, peu connu ou étudié, le documentaire radiophonique représente une véritable curiosité radiophonique, à la croisée de plusieurs genres. Sous ce terme générique, que l'on préférerait davantage attribuer à la télévision ou au cinéma, se cache pourtant un genre radiophonique novateur et captivant. Ici, les *Nuits Magnétiques*, *l'Atelier de création radiophonique*, *L'Echappée Belle* ou encore *Eureka* incarnent différentes formes de documentaires.

Mais il s'agit avant tout de tenter d'en donner une définition et d'appréhender ses spécificités. Une étude sur la méthodologie d'analyse¹⁹ produite par Christophe Deleu présente le documentaire en mettant en avant sa portée didactique, et l'affilie ici de très près au documentaire cinématographique pour « ses origines avec un projet de découverte de mondes inconnus, essentiellement animé par une volonté pédagogique explicite de transmission du savoir. » Mais il paraît évident également

¹⁹ DELEU, Christophe, « Pour une méthodologie de l'analyse des dispositifs documentaires à la radio » http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article39

d'affilier le genre « documentaire radiophonique » à un travail créatif. Malgré le fait que la radio soit désignée comme un média d'accompagnement, restreint à une écoute passive, le documentaire appelle à une écoute attentive, de par sa complexité sonore mais également par les informations didactiques qu'il transmet. Il se différencie ainsi du magazine de reportages, qui n'engendre aucune dimension artistique. Le producteur n'est alors pas considéré comme un auteur. Le documentaire radiophonique appelle un travail minutieux, fait d'enregistrement de sons, de montage, de mixage selon une réalisation précise, et se détache incontestablement des émissions de flux.

Dresser l'historicité du documentaire permet d'en définir encore un peu plus les contours : apparu en 1946 avec le *Club d'Essai* de Jean Tardieu, il ne cesse de évoluer et de gagner du terrain sur les ondes publiques. Dès 1953, le prix radiophoniques «Italia» présente une catégorie de récompenses pour les «documentaires radiophoniques». La naissance des *Nuits Magnétiques* d'Alain Veinstein sur France Culture en 1978 marque le début d'une nouvelle ère pour la création radiophonique. Les *Nuits Magnétiques* démocratisent ce genre jusqu'alors marginal sur les ondes de Radio France et donnent à écouter au public, tous les soirs de la semaine pendant dix ans, deux heures de documentaire. Fenêtre sur le monde, les émissions s'enchaînent et ne se ressemblent jamais, abordant de nombreux thèmes. Voyages sonores, les *Nuits Magnétiques* donne à écouter des cartes postales du monde, à travers de nombreuses rencontres, les voix et les témoignages s'enchaînent, chaque soir, de nouvelles vies sont racontées. Il s'agirait presque d'un *hörspiel*, à portée didactique et pédagogique. Dans un dossier de présentation conservé aux Archives Nationales, on peut à propos de cette émission « Forme et contenu contribuent de la même façon à créer ce plaisir de l'écoute que l'auditeur, à la recherche peut-être de quelques gais savoir, est en droit d'attendre en fin de soirée. » Il est ici évident que les producteurs mettent en place un travail élaboré, aussi bien sur la forme que sur le fond des *Nuits Magnétiques*.

Bien que l'on attribue à la radio la primauté du direct, le documentaire, travail minutieux d'enregistrements et de montages semble trouver avec légitimité sa place sur les ondes de Radio France. Il se renouvelle à travers diverses émissions, comme ici, dans ce corpus de programmes étudiés. « Berliners » pour *l'Atelier de Création*

Radiophonique en incarna une différente forme, que l'on pourrait qualifier de documentaire poétique. Michel Creis²⁰ parle de ce programme crée en 1969 ainsi « plus documentaire, plus branché à la vie. C'était un reportage passé au filtre de l'écriture radiophonique », le mode « reportage » est assumé. Même si le travail du son est poussé à l'extrême lors de ces programmes, qui peuvent souvent s'écouter comme des expérimentations, le reportage et sa portée informative ne sont pas pour autant écartés. Emmanuel Laurentin déclara à propos de *l'Atelier de création Radiophonique* que « l'émission a clairement contribué à créer de nouvelles passerelles entre la création sonore et le documentaire. »

2.3. La volonté de capter le vivant

Les éléments sonores qui constituent ces cartes postales radiophoniques font de ces émissions de réels voyages auditifs. La ville s'écoute et se raconte. Les hommes et leurs histoires en constituent certes le centre mais il est indéniable de ne pas remarquer la présence de ces multiples ambiances et fonds sonores. Le documentaire radiophonique prend alors ici toute sa particularité : à savoir, un véritable travail de sons autour des bruits de la ville. « (Il) vient rappeler à la radio son « handicap » vis-à-vis de la télévision : l'absence d'images.²¹ » 95% de la réalité visible ne produit pas de sons, les micros tendus captent les atmosphères des lieux et des paysages. Le documentaire s'appuie sur l'extérieur, sur le terrain qu'il fait décor, et non sur le studio. Bruit de porte, grincement du parquet, voix dans le métro, conservations clandestines, chant d'oiseaux, moteurs de voiture, les milles bruits d'une ville et de ses habitants cohabitent dans des montages élaborés. La vie des intervenants et leurs voix s'harmonisent avec ces ambiances comme pour une captation entière du réel, ou du moins le souhait de cette captation. Remplacer les yeux par les oreilles et donner sans cesse des indices aux auditeurs sur les lieux visités, et laisser faire leur imagination. Le dossier de présentation des *Nuits Magnétiques*, publié à la création du programme en 1979 explique ainsi cette volonté de capter le réel dans son

²⁰ Réalisateur à France Culture

²¹ DELEU, Christophe, *Le documentaire radiophonique*, Paris, INA Editions, 2013, p. 202

entièreté : « La bande magnétique correspondrait à un tout autre type de récit inscrit dans un autre temps, et mixant des séquences où déroule le réel, des plages de voix, des voix qui peuvent être des présences sans paroles, des fictions, des musiques et des bruits : ceux-là, peut-être, que nous avons quotidiennement à portée d'oreille et que nous ne savons plus écouter.²² »

Ces décors sonores sont également pensés avant tout comme des lieux, des lieux bien réels et physiques qui conditionnent les intervenants et leurs paroles. Un lieu peut être choisi pour son ambiance sonore, comme un café typiquement berlinois, ou une conservation légère dans le métro, mais un lieu peut également être appréhendé comme un conditionnement du discours, un lieu où l'intervenant est l'aise ou au contraire, ému, comme le témoignage d'une fugitive d'Allemagne de l'Est qui observe le Mur depuis Berlin-Ouest : sa voix tremble d'émotion²³. La parole est enregistrée dans un environnement, dans une ambiance et permet comme à l'auditeur de se glisser aux côtés de l'intervenant. Les dialogues, les conservations, les témoignages, les récits font de ces documentaires une immersion dans le réel. La prise de son n'est alors jamais anodine, le montage et les enregistrements travaillés et soignés donnent la part belle à l'imagination, tout en créant ce lien d'intimité entre l'intervenant et l'auditeur derrière son poste de radio.

3. Une ville et sa musique

3.1. La place de la musique à la radio

Indissociable de la radio, la musique résonne sur les ondes depuis de nombreuses décennies radiophoniques: « C'est le progrès de la technique qui amena dans les années 30 un développement de la musique par rapport à la parole.²⁴», affirme André-Jean Tudesq. De fait, la radio et la musique ont toujours eu un lien indéfectible. La musique affirme souvent l'identité d'une radio, qu'elle soit son premier vecteur d'audience ou une transition entre deux programmes. Utilisée

²² Livret de présentation des *Nuits Magnétiques*, Archives Nationales

²³ *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

²⁴ TUDESQ, André-Jean, in CHARAUDEAU, Patrick (dir.), *Aspects du discours radiophonique*, 1984, p.162

comme simple virgule, décor sonore ou mise à l'honneur dans divers programmes, elle occupe cette place particulière, son contre son. Elle englobe les paroles, met en avant les mots, orne des bruits. « La musique sert de toile de fond, assure les transitions, les intermèdes, meuble les silences.²⁵ » Cette relation n'a fait que se consolider, notamment avec la montée en puissance des maisons de disques, et la suprématie de l'industrie musicale. La radio, considérée comme un média d'accompagnement sublime la musique, mais permet également le repos pour la concentration de l'auditeur. En effet, même s'il s'agit d'une écoute passive, les paroles demandent un minimum d'attention, d'autant plus s'il s'agit de documentaires à la structure complexe et travaillée. André-Jean Tudesq décrit ainsi l'écoute ainsi « (elle) n'est pas contraignante pour l'auditeur qui peut se livrer à une autre activité. Mais en contrepartie, l'attention faiblit, en moyenne au bout de dix minutes.²⁶ » Dix minutes d'attention est un temps relativement court, surtout quand le propos est dense et soutenu. Dans le corpus d'émissions analysées, la musique apparaît sous diverses formes, et reste indéniablement présente.

3.2. Musiques berlinoises

Berlin et sa musique marquèrent la décennie 80. Ville d'innovation et d'expérimentation, la musique y bouge et se crée. Les émissions consacrées du corpus tendent à représenter ce paysage musical hors normes et effervescent. Chaque émission, à sa manière, en respectant son cadre et ses intentions montre la scène berlinoise. Divers styles et genres y sont mis à l'honneur, qu'ils servent à illustrer un propos ou qu'ils permettent la découverte d'un artiste.

L'illustration d'un propos se fait souvent par le biais d'une chanson à textes en allemand, traduite ou non. L'Allemagne et particulièrement Berlin furent des hauts lieux du cabaret et des chansons engagées. Dans l'émission de Michel Tauriac, « Berlin, l'ombre sur la ville », à l'évocation des fuites des citoyens de RDA, l'extrait choisi illustre avec ironie ces récits « Die Partei hat immer recht !²⁷ » entend-on. Il

²⁵ *Aspects du discours radiophonique*, op. cit., p.162

²⁶ *supra*

²⁷ Le parti a toujours raison !

s'agit de l'hymne de la SED, *der Lied der Partei*. Un peu plus tard, pour illustrer ironiquement de nouveaux propos, deux chansons sont diffusées, et traduites simultanément. Il s'agit de deux chansons de Wolf Biermann, artiste dissident de la République Démocratique allemande. Il chante notamment « Ce qui est interdit, c'est ce qu'on désire. » ou bien « Notre beau Berlin sera enfin propre, nous avons bouclé la souricière. Le Berlinois dit : le Mur ça purifie l'air ! ». *Vécu* fait ici l'utilisation d'extraits musicaux pour ajouter une perspective : les chansons nous disent encore quelques choses sur le contexte de l'émission, et donc de la ville. Ce ne sont pas de simples virgules sonores pour reposer l'auditeur.

A l'inverse de ces chansons traduites avec des textes aux messages forts, l'émission de Paula Jacques, *L'Echappée Belle*, se contente de la diffusion de titres, avec des liens plus ou moins proches avec le sujet : des chansons en allemand, aux textes signés Berthold Brecht mais non traduits et des chansons en anglais, non traduites également. Ici, c'est la chanson insérée dans une émission dense en conversation pour reposer l'auditeur. C'est le cas pour beaucoup d'autres émissions, une évocation discrète mais convaincante de l'atmosphère berlinois par sa musique. Comme par exemple dans l'émission d'Oliver Nanteau, *Eureka*, où une chanson de Nina Hagen est diffusée et l'invitée, Pascal Rocard introduit le titre en déclarant que Nina Hagen représente bien ce qui c'est passé à Berlin ces dix dernières années et plus largement en Allemagne de l'Est. Sans être une chanteuse à textes engagés, Nina Hagen incarne bien son époque. Toujours dans le même émission, une chanson de Nick Cave est diffusée, extraite de la bande originale des *Ailes du Désir* de Wim Wenders, hymne au Berlin des années 1980.

Ce qui est étonnant cependant, et remarquable, est la présence de la musique turque, à chaque évocation de la communauté turque vivant à Berlin. Des sonorités orientales, des cithares, résonnent. Et si, dans ces vingt-deux émissions, nous n'entendons jamais de Turcs interviewés, nous entendons leur musique, comme un substitut. Ce phénomène est particulièrement remarquable dans *Tabou* ou dans une émission des *Nuits Magnétiques*.

Les différentes émissions des *Nuits Magnétiques* font une utilisation précise des extraits musicaux. Sans pour autant diffuser des chansons à textes traduits, le paysage musical berlinois est en partie exploré avec ces émissions. Nous pouvons

ainsi entendre à plusieurs reprises dans la série de 1982 « Rester, partir, oublier, écouter » de nombreux extraits du groupe *Deutsch Amerikanisch Freundschaft* ou de *Die Tödlichen Doris*, ou encore de *Einstürzende Neubauten*. Ce sont des groupes emblématiques de ce paysage musical berlinois, très punks, très agressifs, parfois peu écoutable, dans cette cacophonie de bruits dysharmoniques qui se définissent d'ailleurs comme des « dilettants géniaux », maîtres de l'expérimentation et de musique dite « punk industriel ». Blixa Bargeld, leader des *Einstürzende Neubauten* déclare à propos de sa musique, qu'ils utilisent des parties de leur corps pour créer des sons et que « la rythmique à cinq temps qui se répète en cercle est à l'image de Berlin dont on ne peut sortir.²⁸» Les titres passés sur les ondes de Radio France sont d'une agressivité et d'une bizarrerie telles qu'ils se rapprochent beaucoup plus de la performance que de la musique. « Un disque de *DAF*, c'est le nouveau style. Un hymne pour tous les jeunes.²⁹ », déclare un disquaire au micro de Marguerite Gateau, qui me dira d'ailleurs à ce propos qu'elle choisissait elle-même les extraits, parmi les disques qu'elle acheta lors de son séjour.

C'est alors tout l'hétéroclisme musical berlinois qui nous est présenté à travers ces quelques émissions.

3.3. Berlin et France Musique

Impossible de mentionner les émissions de Radio France sans parler de celles diffusées sur France Musique et enregistrées à Berlin. France Musique est la station du groupe qui met en avant les musiques classiques et actuelles. On y décompte plus d'une centaine d'émissions enregistrées à Berlin sur la décennie étudiée. A la suite de nombreuses réformes plus ou moins heureuses, France Musique devient une station « relativement élitiste, qui revendique une mission de pédagogie musicale.³⁰» Ces émissions sont la captation des concerts de la Philharmonie. Elles correspondent à la volonté de la chaîne d'être « une radio élaborée, stimulant l'acte d'écoute, formant

²⁸ PROSAÏC, Anaïs, « Rockin Berlin » in SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, Paris, Autrement, série « Monde », 1988, p.127

²⁹ *Nuits magnétiques*, « Rester, partir, oublier, écouter : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

³⁰ JEANNENEY, Jean-Noël, (dir.), *L'écho du siècle, Dictionnaire historique de la radio et de la télévision*, Paris, Hachette, 2001, p. 184

l'oreille et le goût de l'auditeur, le conviant à découvrir d'autres répertoire.³¹ » Ce répertoire correspond ainsi dans cette décennie 80 à la grande époque Karajan à la Philharmonie. Ce chef d'orchestre a su renouveler l'image de cette vieille institution en en faisant l'un des orchestre les plus renommé, à l'excellence mondialement connue. Les captations de France Musique célèbrent cette excellence en diffusant de très nombreux concerts. Berlin s'affirme ici sur les ondes comme la capitale mondiale de la musique classique, renouant alors avec son histoire, celle de la lignée des grands compositeurs allemands, et des grands ensembles.

Cependant, alors que France Musique subit de plus en plus la concurrence des radios privées, et que de nombreuses réformes sont mises en place pour réduire le temps de parole au début de la décennie³², la série « Ruines et Néons : Berlin » émerge lors d'une semaine de l'année 1983. Son format est plutôt remarquable, mais s'inscrit aisément dans un corpus d'émissions de radio dépeignant Berlin. Cette série est résumée par l'INA « Images sonores + disques », il s'agit donc d'une captation de paysages sonores, mises en musique et travaillés. Et bien plus que du paysage musical de la ville « Ruines et néons » engage une véritable visite de la ville. Ainsi pour la première émission de la série, « Squat », l'auditeur est invité visiter une maison occupée, mêlant bruits d'ambiance et dialogues. La prédominance d'extraits de musique classique est bien entendu indéniable, mais elle n'est jamais mise en avant de façon intrusive : des fondus judicieux mêlent du punk aux symphonies de Mahler. La tradition classique de l'Allemagne est alors mise à l'honneur. Et ce qui étonne, c'est que pour illustrer Berlin et son effervescence, les œuvres de Haydn, de Wagner, ou encore de Schönberg s'accordent avec harmonie aux ambiances chaotiques des squats, aux bruits de manifestations, à ces multiples atmosphères urbaines.

³¹ Ibidem

³² Ibidem

CHAPITRE 2 : « BERLIN, CAPITALE DE LA DOULEUR » ?

1. *Rest-Berlin et Rost-Berlin*³³

1.1 Ecouter la Guerre froide

Berlin, symbole malgré elle de la Guerre froide, de l'affrontement idéologique des deux superpuissances, cristallise toutes les tensions en son Mur. Mur élevé dans la nuit du 12 au 13 août 1961. « Rempart anticapitaliste » pour certains, « mur de la honte » pour d'autres. Il enferme Berlin-Ouest avec ses 107 kilomètres de béton, 55,4 kilomètres de grille, 123 kilomètres de barrières électriques, surveillés par 14 000 hommes, et leurs 600 chiens³⁴. On observe Berlin, et ses deux villes, on parle de l'échec d'un dialogue, le symbole de l'histoire mondiale contemporaine. Les autorités Est-allemandes alarmées par le nombre croissant de fuites à l'Ouest de leurs citoyens, décident d'enfermer le point de passage : Berlin-Ouest. En effet, des suites de la défaite de l'Allemagne en 1945, le pays ainsi que sa capitale sont séparés en zone d'occupation distribuées aux quatre puissances victorieuses : les Etats-Unis, le Royaume-Uni, la France et l'Union soviétique. Berlin-Ouest qui englobe le secteur d'occupation américain, anglais et français se retrouve ainsi sur le territoire de la République Démocratique allemande. République qui vit le jour le 7 octobre 1949, prenant la suite de la zone d'occupation soviétique. L'érection de ce mur, décidé par Walter Ulbricht mis fin à l'afflux immense de réfugiés fuyant la RDA : on en décompta plus de 17 000 en mai 1961. Ce mur enferme Berlin-Ouest, l'isolant de la RDA mais également de la RFA qui se trouve à plus de 123 kilomètres, et donc les moyens d'accès sont contraignants et très contrôlés. On parle alors de Berlin-Ouest comme de la vitrine de la culture occidentale en pleine « Mer Rouge ». Les deux Allemagne et les deux Berlin s'observent, se jaugent, s'attirent et se repoussent sans cesse. Car malgré un passé commun, une même culture, une même langue, dorénavant tout les oppose, en particulier dans les premières années du Mur. Le reste du monde observait alors ce pays devenu double, frères ennemis, vitrine de la dualité de deux

³³ Expression du poète allemand Thorsten Becker, entendue dans *Berlin, ville invisible*

³⁴ (Statistiques au 15 mai 1981) in KLAUS, Schuffels, *Berlin, le ciel partagé*

idéologie, de deux doctrines économiques, de deux systèmes gouvernementaux. Ce Mur devient alors le symbole d'une Europe divisée, d'une Allemagne abaissée, construction de guerre plutôt que de paix. Dans l'imaginaire collectif occidental, « le mur marquait le « finis occidentalis » : au-delà la barbarie. »³⁵

Mais le Berlin des années 1980 s'enfonce dans la banalité et la normalité. « Le mur se banalise. Il s'ouvre la vie des slogans, des Allemands ou des autres, sur leur rage et leurs espoirs. Il s'ouvre et se ferme en trompe l'œil sur l'autre côté, l'autre Allemagne.³⁶ » Une certaine indifférence s'installe, désormais on vit avec ce mur. Mur qui semble indestructible. Les yeux se ferment sur sa grisaille et son injustice, plus d'émotion ou de colère. Ce « Mur de la honte » s'immisce dans les vies des Berlinoïses, et devient un paysage ordinaire.

1.2 Entendre la duplicité

Dualité et division, Berlin se vit en double et se regarde dans un miroir déformé. Dans les années 1980, les deux villes s'émancipent totalement l'une de l'autre, et malgré *l'Ostpolitik*, le divorce est consommé âprement. Dans les témoignages recueillis par Radio France, les Berlinoïses disent que le Mur est devenu banal. « En principe, le Mur, c'est un phénomène que j'ai appris à ne pas voir. »³⁷, déclare à un Berlinoïse en 1979, ou bien dix ans plus tard : « A force d'être de ce côté-là, tu ne peux plus imaginer ce qu'il y a derrière³⁸. », le ton est toujours le même. Les différentes interventions vont la plupart du temps dans ce sens. Anne-Marie Le Gloannec, alors chercheur à la Fondation nationale des sciences politiques et spécialiste des questions allemandes, écrit en 1985 que « pour beaucoup de Berlinoïses de l'Ouest, Berlin-Est n'existe pas, n'existe plus. » Ce n'est cependant pas de l'avis des reporters français qui sillonnent la ville sur ces dix années étudiées. Le Mur est bel et bien présent, et ne peut en rien être « banal ». Les yeux des touristes et des étrangers s'arrêtent sur cette muraille de béton « Le côté absurde du Mur construit en plein

³⁵ LE GLOANNEC, Anne-Marie, *Un Mur à Berlin*, Paris, Complexe, collection « La mémoire d'un siècle », 1985, p.102

³⁶ *Sipra*

³⁷ *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

³⁸ *Eureka*, « Berlin avec Pascale Rocard », France Inter, 1989

centre historique de Berlin n'interpelle plus guère que les touristes. Eux seuls en ont encore le cœur serré.» comme l'écrit un Berlinois en 1989³⁹. Les différentes émissions mentionnent la rupture, et la duplicité des villes. On parle de Berlin-Ouest, mais on parle aussi de sa soeur orientale. Même si les émissions sont pour la plupart enregistrées dans Berlin-Ouest, certaines expéditions à l'Est sont diffusées, et ce malgré les difficultés et la méfiance d'un régime dictatorial hostile aux presses étrangères. Le meilleur exemple de cette hostilité serait sans doute l'expérience que racontent les producteurs de *Tabou*, Alain Joannes et Alain Lacombe à l'occasion de leur édition consacrée à Berlin en 1985. Ils expliquent qu'ils avaient la volonté de faire un reportage à Berlin-Est, qu'ils ont en reçu l'accord par les autorités Est-allemande, mais que quelques jours avant l'enregistrement, leur autorisation leur est annulée au titre que le reportage serait diffusé depuis Berlin-Ouest.⁴⁰

Cependant et malgré ce malheureux exemple, des prises de son furent possibles à l'Est et notamment lors de la Journée exceptionnelle de France Culture en 1987. Cette journée s'inscrit dans la réforme de Radio-France comme le décrit le compte rendu d'exécution du cahier des charges de cette année : « Au cours de l'année 1987, France Culture a marqué à sa manière, par plusieurs « journées », des moments importants dans la vie culturelle. (...) Poursuivant par ailleurs son effort pour mieux faire connaître en France les cultures étrangères, France Culture a organisé trois journées exceptionnelle à l'étranger : (...) dans les Instituts français de Berlin.» « Berlin, ville invisible » enregistrée en public à la Maison de France de Berlin-Ouest, évoque sur 5h30 d'antenne divers aspects de la vie berlinoise aussi bien à l'Ouest, qu'à l'Est, selon une volonté affirmée des deux productrice Marguerite Gateau et Marie-François Thivot⁴¹. Elles organisent donc un débat sur l'image de la France en RDA est enregistré au Centre Culturel français de Berlin-Est, en plus de petits reportages captés dans la capitale allemande. Marguerite Gateau qui anima cette Journée exceptionnelle, parle⁴² par la suite des difficultés rencontrées auprès des autorités pour l'enregistrement de ces entretiens. Elle évoque notamment la

³⁹SIMEON, Thomas, « Ecoutez la différence ! » in SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.45

⁴⁰ *Tabou*, « Berlin-Ouest Berlin-Est », France Culture, 1985

⁴¹ Entretien de Marguerite Gateau en annexe, p.109

⁴² Entretien en annexe

présence constante d'une interprète missionnée par l'Etat qui avait tendance à vouloir censurer certaines interventions. La présence suspecte et envahissante de cette interprète se fait particulièrement pesante lors de la visite du quartier de Prenzlauerberg avec le chanteur Jurgen Walter, où Marguerite Gateau raconte qu'ils devaient marcher très vite afin d'éviter cette interprète. Bien que cette Journée exceptionnelle veuille porter la voix des deux villes, on comprend très vite les difficultés et les réticences d'un gouvernement autoritaire à l'égard des médias étrangers. Certains producteurs ne s'encombrèrent cependant pas d'autorisations délivrées ou non par le RDA. Pour *Vécu*, Patrice de Méritins, reporter de France Inter passe la frontière pour Berlin-Est, équipé d'un micro caché et raconte ce qu'il voit, les contrôles et les vérifications effectuées au point de passage de la Friedrichstrasse l'un des seul point de contrôle autorisé aux étrangers (avec celui du Checkpoint Charlie). « Voici maintenant Friedrichstrasse, je suis en plein Berlin-Est. En secteur Est, tout enregistrement est interdit et quiconque est pris avec un magnétophone est considéré comme un espion.⁴³», murmure-t-il à son micro.

Cet exemple est un des plus criant sur le probable fantasme inspiré par la jumelle orientale de la ville. Comme un goût d'interdit, d'étrange. Ce Berlin est à la fois si proche, mais c'est un autre monde derrière ce mur. Les curieux tentent de le franchir pour en capter l'ambiance mais rares sont ceux qui y arrivent. Berlin-Est est l'appendice palpable de ce Bloc soviétique qui fascine autant qu'il effraie. Il semble alors difficile de parler de Berlin-Est sans mentionner de clichés traditionnels, l'exotisme ou la peur primaire du communisme.

« - Tes impressions sur Berlin-Est ? Est-ce que c'est aussi triste et aussi gris que ce que l'on dit ?

- C'est un autre monde qu'ici, c'est plus gris, c'est vrai. Il y a des bâtiments très jolis, mais le reste est très triste.⁴⁴ »

⁴³ *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

⁴⁴ Propos d'une lycéenne berlinoise dans *L'Echappée Belle*, « A Berlin, chez les Brickwell », France Inter, 1979

2. Cartographie radiophonique

Une ville détruite, anéantie par la guerre, déchu de son statut de capitale qui renaît de ses ruines et offre aux visiteurs une curieuse visite à travers l'histoire européenne. « Malgré l'anéantissement du tiers de l'agglomération par la guerre, malgré le blocus de 1948, et depuis 1961, la coupure du « mur », la vie a repris ses droits dans l'ancienne métropole du Reich » annonce en préambule le guide de Tourisme Michelin⁴⁵. La ville s'appréhende comme une destination touristique et il est intéressant de se pencher sur les déplacements qu'effectuent les équipes de Radio France pour ainsi mieux comprendre les visées de leurs expéditions, à but purement touristiques, ou s'ils donnent à l'auditeur la vision d'un Berlin plus confidentiel, loin des circuits établis par les guides touristiques. Berlin, comme « une sorte de studio informel⁴⁶ », où les journalistes et les producteurs nous guident et décident du Berlin qu'ils souhaitent nous conter. Ils captent des conversations au marché turc de Kreuzberg, le métro passant sous le Mur à Friedrichstrasse, le chant des oiseaux de Charlottenburg, les marches de l'escalier d'un vieux squat qui grincent près de la Nollendorfplatz. Berlin s'écoute à travers ses lieux que l'on entend, que l'on décrit, que l'on découvre. Mais s'agit-il des lieux à sensations de la ville, où l'Histoire transpire le long des murs, ou plutôt de ce Berlin-Ouest extravagant et fougueux ?

La carte insérée en annexe⁴⁷ permet une lecture claire des différents déplacements effectués au cours de ces dix années de voyages berlinois, déplacements dans des lieux mentionnés et identifiables.

2.1 Excursions touristiques ...

Berlin donc comme destination touristique avec ces visites incontournables, où les journalistes et les producteurs se rendent dans la plupart des émissions. Il s'agit alors de présenter les lieux emblématiques de la ville, et de les faire entendre aux auditeurs, comme une véritable carte postale sonore. Ils vont alors à l'évidence,

⁴⁵ PNEU MICHELIN, Guide de Tourisme, *Allemagne, RFA & Berlin*, Clermont-Ferrand, 7^e édition, 1981, p. 66

⁴⁶ GLEVAREC, Hervé, *France Culture à l'œuvre*, Paris, CNRS Editions, 2001, 396p.

⁴⁷ Annexe p.93

comme de véritables touristes, armés de micro. Et même lorsqu'ils n'y vont pas seuls, les Berlinois les y mènent. Ce sont ces lieux emblématiques, donc, mais qui appartiennent au passé glorieux de la ville, avant les destructions et la guerre. Ce Berlin impérial et rayonnant, loin des cicatrices et des ruines, se réduit cependant à la partie occidentale de la ville, et malgré les quelques excursions à l'Est, ce sont les lieux incontournables de Berlin-Ouest que l'auditeur est amené à découvrir. Une des particularités de cette partie de la ville, et fait souvent répété, Berlin-Ouest n'a pas de centre-ville et le centre historique et médiéval de la ville se trouve dans la partie orientale. Alors, même si l'on aperçoit la Fernsehturm de l'Alexanderplatz qui correspond au centre-ville historique de la ville, l'île aux Musées et l'ancienne mairie de Berlin sont inaccessibles, le quartier central de Mitte appartient à la RDA. « La banlieue de Berlin, c'est Berlin. Le centre est resté en face. Unter den Linden, c'est un rêve.⁴⁸ »

La première section consacrée à Berlin dans le guide touristique Michelin datant de 1981 s'intitule « La ville divisée », le ton est donné. Puis, la première visite conseillée est celle de la Porte de Brandebourg. Monument berlinois par excellence, qui représente à la fois le passé conquérant de la Prusse mais également les cicatrices de la division allemande. La Porte et son quadrigé légendaire se trouvent à l'Est, le Mur passe juste devant. A côté de la Porte de Brandebourg, s'élève le Reichstag, également lieu emblématique de la ville. Dans seulement trois émissions, des visites de cette partie de la ville sont à écouter, une fois en 1979 et deux fois en 1989. Ce n'est donc pas la destination incontournable pour les producteurs français qui veulent faire écouter Berlin.

En revanche, il y a un lieu qui revient de façon beaucoup plus récurrent. L'avenue du Kurfürstendamm ou le « Ku-damn » selon l'appellation familière des Berlinois, constitue un centre de commerces de luxe et un lieu de divertissement ; sur 3,5 km se succèdent palaces, cafés réputés, restaurants internationaux, théâtres, cinémas d'exclusivité. Un perpétuel mouvement de foule anime ce boulevard. »⁴⁹ Ce sont les Champs-Élysées berlinois, la fameuse « vitrine occidentale », entre les néons et les enseignes lumineuses, le Berlin américanisé et fourmillant de vie, qui s'est créé

⁴⁸ Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

⁴⁹ Guide de Tourisme, Michelin, ibidem

avec le Kudamn, un semblant de centre-ville artificiel. Ici, les rencontres sont aisées et les micros tendus des micros-trottoirs ne restent pas sur leur fin. Le long de cette artère, des magasins mais également la station de métro, où errent de nombreux toxicomanes « Allez à la station du Kurfürstendamn, il y a cent-cinquante, deux cents enfants de 11h à minuit. Ils mendient, ils achètent de la drogue, ils sont au chaud.⁵⁰» comme le dénonce une soignante dans une maison de jeunes au micro Marie-Claude Reverdin pour les *Nuits Magnétiques*. Et si les enfants achètent de l'héroïne à la station de métro, ils se prostituent à la gare du zoologischer Garten ou du « Zoo », à l'autre bout du boulevard, derrière l'Eglise du souvenir. Ce qui donnent lieu à de courtes interviews, assez surréalistes. Ce Kurfürstendamn est ainsi l'emblème de Berlin-Ouest, le passage obligatoire pour tout touriste ou reporter qui souhaiteraient ressentir l'atmosphère de la ville : entre ruines, luxe et décadence. Cependant, malgré la renommée de ce lieu et sa portée presque symbolique, seules trois émissions engagent la visite le long de ce boulevard, sans doute alors peu radiophonique.

Enfin, un des lieux emblématique de la ville souvent visité : le Checkpoint Charlie. Au lieu symbolique, puisqu'il représente à lui seul la division de la ville, du pays, du monde. Le Checkpoint Charlie, point de contrôle pour les étrangers souhaitant franchir le Rideau de fer, se trouve de surcroît juste à côté du musée du Mur. Ce musée, inauguré en 1962, retrace les destins brisés par l'élévation du Mur, mais également les moyens trouvés pour le franchir, tentatives réussies ou échouées. Mais malgré la portée symbolique, seules trois émissions présentent le musée : *Vécu*, *L'Echappée Belle* et *L'Atelier de Création Radiophonique*.

Ainsi, alors que Berlin semble s'appréhender comme une ville touristique, avec son lot de visites « sensationnelles », de par la symbolique des lieux, de l'histoire tourmentée de la ville, peu de lieux emblématiques sont présentés lors des voyages de Radio France. Le circuit du touriste lambda n'attire donc pas les producteurs et les journalistes. La carte postale lisse et attendue de la ville semble alors ne pas se confirmer. Pour autant, entendons-nous un Berlin plus intime, loin des circuits touristiques ?

⁵⁰ *Nuits Magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles, 4 », France Culture, 1979

2.2 Ou déambulations atypiques ?

« Entre ses murs, elle secrète une liberté ailleurs inconcevable : parce que les murs emprisonnent une ville triste, au passé trop présent, à l'avenir dérobé, seule reste la liberté de l'imagination.⁵¹ ». C'est sans doute cela la réalité du quotidien berlinois, le quotidien d'une ville hors-normes. Ainsi, les voix de Radio France s'écartent des lieux incontournables de la ville pour s'aventurer dans les recoins méconnus de la ville, et mieux capter son essence et son atmosphère. Ces lieux atypiques, dont seul Berlin à la recette. Loin des tensions de la décennie, enfermés en quatre murs, seuls au milieu de cette « mer Rouge », les habitants jouissent d'une liberté qui semble sans limite.

Si aucune mention de la vie alternative, culturelle et artistique n'est faite dans le Guide Michelin, pris comme repère, les émissions, elles, poussent les portes des squats, des cafés, des théâtres, et racontent ce Berlin bouillonnant. Cette vie alternative se concentre sur quelques quartiers de la ville, comme autour de la Nollendorplatz, ou dans le quartier des artistes, Kreuzberg. De fait, de nombreuses excursions y sont menées. Sept émissions rapportent une escapade à Kreuzberg, mais on imagine que d'autres journalistes y sont allés pour enregistrer sans vraiment mentionner précisément le lieu. Il s'agit ainsi de rapporter la fougue culturelle et artistique de la ville, cette soif d'expérimentation, de nouveauté aussi bien au niveau des arts que de la façon vivre. Communautés de vie, ateliers d'artistes, centres culturels, le Berlin des « alternatifs » s'offre aux oreilles des auditeurs. Et puis, les années passent et l'on écarte du Mur, pour s'enfoncer dans les alentours verts, à la découverte du quotidien, extraordinaire et original mais non par son imprégnation des conflits contemporains mais tout simplement par la marginalité de ces habitants. Les visites de squats représentent alors une part important de ce portrait dressé des Berlinois. En 1979, Marie-Claude Reverdin se rend dans une *Kommune* composée exclusivement de femmes, installée dans une usine désaffectée de Kreuzberg, et rencontre les habitants qui essaient « vivre ensemble d'une nouvelle manière⁵² ». En 1982, les *Nuits Magnétiques* rendent visite aux habitants de la *Fabrik*, haut lieu de la

⁵¹ LE GLOANNEC, Anne-Marie, *Un mur à Berlin*, supra

⁵² *Nuits Magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles ,4 », France Culture, 1979

vie alternative de Berlin, qui se sont installés dans les anciens studios de la *Ufa*, une compagnie de cinéma. La *Fabrik für Kultur, Sport & Handwerk*⁵³ se compose d'un cinéma, d'une ferme, d'une école dite parallèle, de salles de sports et d'autres installations en tout genre. Marguerite Gateau recueille les propos d'un jeune habitant en apprentissage qui raconte son parcours et son quotidien à la *Fabrik*. Puis en 1983, France Musique avec *Fréquence de nuit* pousse la porte d'un squat et laisse l'auditeur découvrir sur fond de punk expérimental une maison occupée par 28 personnes, sur la Winterfeldstrasse. Les visites s'enchaînent d'année en année et recueillent les paroles des habitants qui expliquent leur choix de vie, et la possibilité de refonte d'un système alternatif.

Puis, hors des maisons occupées, ce sont aussi des visites dans des galeries d'art, des cafés, des parcs, le Berlin du quotidien. Une émission remarquable en ce sens est celle de Paula Jacques, *L'Echappée Belle* pour France Inter. En 1989, quelques mois avant la chute du Mur, et la disparition de Berlin-Ouest, Paula Jacques se rend chez les Brickwell, famille de Berlinois installée dans le très tranquille quartier de Lichtenfelde, au sud-ouest de la ville. A travers cette émission dense en anecdotes, c'est un tout autre Berlin qui se dessine. Dix ans après le très journalistique et très sensationnel « Berlin, l'ombre sur la ville » de Michel Tauriac, « A Berlin, chez les Brickwell » est une échappée douce et originale dans les anciens villages de la ville. Le couple Brickwell parle d'une ville presque normale et la journaliste s'en étonne « C'est très étonnant, c'est tellement vert, il y a beaucoup de jardins, beaucoup d'arbres, de fleurs.⁵⁴ » Ils vont dans les quartiers de Stieglitz, de Frohnau, loin du Mur, loin du Kurfürstendamm, des lieux symboliques et sensationnels. Cette émission est d'ailleurs la dernière enregistrée à Berlin avant que le cours de l'Histoire ne soit bouleversé, que la tranquillité de Steglitz soit ébranlée, que le Mur ne s'effondre. *L'Echappée Belle* à Berlin est la dernière image de ce Berlin-Ouest si intrigant et marginal, et pourtant les lieux visités dans cette émission sont tellement communs, comme si la ville enfermée depuis quarante ans avait enfin trouvé son équilibre et sa tranquillité, et que le regard d'étranger posé sur ce quotidien n'était plus vraiment intrigué ou étonné. Berlin visité en 1989, raconté à travers les habitudes de la famille

⁵³ Littéralement « L'usine pour la culture, le sport et l'artisanat »

⁵⁴ *L'Echappée Belle*, « A Berlin, chez les Brickwell », France Inter, 1979

Brickwell n'a rien d'extravagant, c'est une ville presque banale, où les gens travaillent, élèvent leur enfants, cultivent leur jardin.

DEUXIÈME PARTIE : DIALOGUES ET ALTÉRITÉ

Témoignages, récits, anecdotes, conversations, monologues, descriptions où les énonciations se forment et se complètent pour s'unir autour d'un même sujet : Berlin. Même si les intonations et les voix diffèrent, les témoignages se recourent mais permettent cependant de dresser des portraits, de déterminer s'il existe une typologie de Berlinoises radiophoniques, ou d'expatriés, ou encore de touristes. La partie qui va suivre permet ainsi de détailler les différents profils qui interviennent au cours de la décennie étudiée, et les classifications établies permettent de mettre en lumière certains profils. Cependant, si les voix se distinguent de leurs profils, une seule donnée reste dominante dans les différents modes d'énonciation, c'est la prédominance de la langue française dans les échanges. Rares sont les intervenants qui s'expriment en allemand pour évoquer la ville. Si les effets de traductions sont peu aisés, c'est surtout la politique de Radio France qui impose la suprématie du français sur ses ondes. C'est d'ailleurs ce que déclare Marie-Claude Reverdin lors d'une échappée pour les *Nuits Magnétiques*, ou elle s'apprête à rencontrer une costumière :

- « Est-ce qu'elle parle français ? demande-elle à son invitée qui la guide dans la ville.

- Je crois que non.

- Parce qu'on a cette horrible contrainte de faire parler les gens en français... »⁵⁵

Horrible contrainte. L'hyperbole est lâchée, laissant ainsi peu de place à l'auditeur pour entendre parler allemand, sauf peut-être lors de conversations clandestines, captées à la volée, dans un café, ou dans une rame de métro. Sinon la politique de Radio France, indiquée dans les Cahiers des charges précise qu'elle « veille à défendre et à illustrer la langue française, dans ses programmes et par ses activités. »⁵⁶ C'est dans la logique de la Maison que les intervenants s'expriment pour

⁵⁵ *Nuits magnétiques*, « Quelques bandes sonores avec elles, 2 » France Culture, 1979

⁵⁶ Cahiers des charges

la plupart dans un français presque parfait, ce qui semble assez impressionnant. La première typologie qui se dessine alors pour les intervenants est donc cette francophonie. Pour les voix de Radio France, les profils sont également variés, laissant apparaître une certaine diversité dans les témoignages, que nous allons détailler dans les chapitres suivants. Un aperçu rapide des différents portraits est possible grâce au graphique situé en annexe⁵⁷, qui répertorie toutes les interventions et les quantifie.

⁵⁷ Annexe p.94

CHAPITRE 3 : LES VOIX FRANÇAISES

1. Les explorateurs de Radio France : journalistes, reporters et producteurs

1.1 Portraits et fonctions diverses

Les explorateurs sont dans la plupart des cas les producteurs. Cela signifie qu'ils créent l'émission et en donnent l'âme et l'identité. Ils sont chargés de toutes les étapes de la conception : « choisir une idée, ou répondre à une demande, choisir les lieux, les intervenants, plus rarement les personnels techniques et de la réalisation, élaborer avec les chargés de réalisation la mise en forme, éventuellement gérer les budgets »⁵⁸, puis ce sont les voix que l'on entend, ceux qui parlent au micro. Ils mènent les rencontres et les échanges mais laissent en général à l'autre la suprématie sur le temps de parole, préférant orienter et recueillir son témoignage. Dans d'autres cas, où il peut être plus intrusif, il se laisse plus facilement comparer à un reporter. C'est ici également une différenciation majeure entre le documentaire radiophonique et un magazine de reportages. Comme le souligne Christophe Deleu, « le reporter ne s'efface que rarement devant l'élément sonore brut (...) Alors que dans la documentaire, au contraire, le reporter disparaît.⁵⁹ »

1.2 Poétique personnelle

Les explorateurs, ce sont les journalistes et les producteurs qui se rendent à Berlin, qui visitent, errent parfois et surtout qui vont à la rencontre des habitants. Ce sont les voix de Radio France, les professionnels de l'interview et de la description mais également ceux qui communiquent le plus sur leurs émotions et leurs ressentis. Ils sont les sentiments des auditeurs, et les font partager, comme s'ils découvraient pour la plupart la ville pour la première fois. Ils ne cherchent pas à démontrer quelque chose en particulier mais semble plutôt vouloir simplement montrer une ville et ses habitants. Ils s'écoutent comme des explorateurs par la presque candeur

⁵⁸ GLEVAREC, Hervé, *France-Culture à l'œuvre*, ibidem, p.57

⁵⁹ DELEU, Christophe, *Le documentaire radiophonique*, Paris, INA Editions, 2013, p. 150

de leurs interventions, de leurs surprises et de leurs étonnements. Ils s'aventurent dans la ville, et sont dans la majorité des émissions accompagnés par un autochtone qui les guide. C'est donc ainsi cette position d'explorateurs, qui bien qu'elle n'apporte très peu voire pas du tout d'objectivité permet la sensibilité des rencontres et des descriptions. La ville se dessine à travers la poétique de l'explorateur, à travers ses filtres émotives et ses affects. Il observe pour nous, et endosse le rôle de conteur. « Le producteur-créateur admet la subjectivité de son travail, exprime ses doutes et ses angoisses.⁶⁰» comme le souligne Christophe Deleu, lorsqu'il oppose le producteur journaliste au producteur-créateur.

Difficile cependant de savoir les affinités de chacun pour cette ville et si leurs expériences personnelles influencent avec plus ou moins de poids sur leur travail. Bien entendu, les journalistes, les reporters et les producteurs ne peuvent avoir un regard totalement objectif sur la ville mais nous sommes en droit de nous demander si des précédentes visites altèrent leurs discours.

2. La parole aux écrivains

2.1 Des ondes et des mots

France Culture a souvent fait la part belle aux écrivains sur ses ondes. Ils ponctuent les émissions de leurs interventions, lisent des textes, racontent des histoires. Ces hommes de lettres semblent à l'aise derrière le micro, la prise de son s'allie parfaitement avec les mots, la radio semble magnifier les textes. Ainsi observe-t-on régulièrement des collaborations entre France Culture et des écrivains transparaît dans cette décennie radiophonique étudiée. S'ils ne sont pas simples orateurs, certains prennent part entièrement à l'élaboration des émissions. Notamment pour *l'Atelier de Création Radiophonique*, qui est produit par l'écrivain Jacques Donguy, avec l'aide de René Farabet, le chargé de production et créateur de l'émission.

⁶⁰ DELEU, Christophe, *Les anonymes à la radio*, Bry-sur-Marne, INA/De Boeck, 2006 p.180

2.2 Errances littéraires

Pour « Berliners », Jacques Donguy, écrivain, poète et traducteur, collabore avec René Farabet pour la production de ce documentaire. Il part alors à Berlin, choisit les invités, mène les interviews. Il ponctue les deux heures et demie d'émissions de lecture de textes d'autres écrivains comme ceux par exemple de Peter Schneider. Jacques Donguy nous lit des extraits choisis du *Sauteur de mur*, l'œuvre majeur de cet écrivain allemand qui raconte la vie d'un Berlinois, Monsieur Kabe, qui saute le Mur d'Ouest en Est pour tromper l'ennui. « Quand tout est calme à la maison et que dehors, tout est gris et brumeux, que rien ne se passe, alors je me dis, tiens, saute encore un coup par dessus le Mur.⁶¹ » nous lit Jacques Donguy.

Les ambiances enrobent et magnifient ces lectures, la parole raconte Berlin et donne à entendre d'autres visages de la ville, peignant souvent un portrait mélancolique de la ville. C'est le cas notamment lors de la Journée exceptionnelle de France Culture à Berlin, en direct le 19 décembre 1987. François Bon, écrivain français qui réside pour un temps dans la ville notamment pour la rédaction de son roman *Le Calvaire des chiens*⁶², ponctue l'après-midi de France Culture par la lecture de ses textes émanant de ses errances et de ses rencontres. Il nous peint un portrait empli de grisaille et de solitude, nous décrit un paysage morne et parfois violent. Berlin dans sa bouche, à travers ses mots devient une ville presque anxiogène. « Ailleurs, partout, Berlin n'est qu'un assemblage décousu. Une ville de cicatrices, de *no-man's land*, pleine de trous. Cela vous a dans son brouillard, un air d'abandon. Berlin c'est gris, bizarre. Et on finit par comprendre ce mouvement glissant des corps dans ces rues de trois kilomètres, où chaque carrefour répète la même banque, le même fleuriste, un *imbiss*. » ou encore « A Berlin, il a plu tout novembre. On a eu un bel été dit Andreas, il a duré tout un dimanche. » Et toujours dans ce temps lancinant et désabusé, il peint les faubourgs de Berlin, ses voix de chemin de fer, sa grisaille et ses ruines. Distillant ainsi tout le long de cette Journée exceptionnelle, une poésie désillusionnée sur une ville qui semble dans ses mots, perdue. « Berlin est une ville enfermée, qui enferme à son tour. »

⁶¹ Atelier de Création Radiophonique, « Berliners », France Culture, 1984

⁶² BON, François, *Le Calvaire des chiens*, Paris, Editions de Minuit, 1990

Les *Nuits Magnétiques* ont également énormément collaboré avec des écrivains, leur laissant un espace de création inédit, mais également un lieu d'expression. Lors d'une escale à Hambourg, Viviane Berthommier et Christine Questerbert alors qu'elles se rendent en train à Berlin-Ouest, en profitent pour capter un entretien avec Roland Topor. Roland Topor, célèbre écrivain, poète mais également illustrateur et metteur en scène français, a vécu à Berlin pendant deux ans, en 1964 et 1965. Il parle alors de la fascination qu'il a eu pour cette ville mais également de l'encerclement et de l'étouffement provoqué par le Mur. Mais aussi, le choc qu'il a eu en découvrant la vie nocturne de la ville⁶³. Il ne lit donc pas de textes mais fait part de ses anciennes impressions qu'il avait sur Berlin, sur des lieux qu'il fréquentait, et de son expédition avortée à Berlin-Est.

3. Récits d'expatriés

3.1 Les soldats français de Berlin

3.1.1 Une armée d'occupation ...

Berlin, ville divisée mais également ville occupée. A la suite de la partition de la ville, des secteurs sont définis et répartis entre les différents vainqueurs de la guerre. Forces américaines, anglais, française et soviétiques parquent dans la ville, se guettent les uns et les autres. Ils ne cessent de rappeler aux habitants et aux visiteurs le statut si particulier de la ville. Ils patrouillent dans leur secteur et assurent la non-violation de l'accord quadripartite⁶⁴. Aussi visibles que le Mur, ils hantent la ville de leurs uniformes et les Berlinoises au micro de Radio France en font souvent mention. « Je vois les soldats et leur fusil dans le secteur américain, et ils me font peur. »⁶⁵ 12 000 soldats alliés stationnent en permanence à Berlin-Ouest, dont 5 800 Américains, 3 500 Britanniques et 2 700 Français⁶⁶. Ces Français sont des jeunes hommes, venus

⁶³ *Nuits Magnétiques*, « Quelques bandes sonores avec elles, 1 », France Culture, 1979

⁶⁴ Accord signé par l'URSS, les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la France le 3 septembre 1971, et qui revient sur le statut de Berlin, et particulièrement sur la non-intégration de Berlin-Ouest au territoire de la RFA.

⁶⁵ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, écouter : L'histoire de Sabine », France Culture, 1979

⁶⁶ MORIZET, Jacques, « La politique française à Berlin depuis 1945 », in *Berlin, capitale, mythe et enjeu*, Acte de colloque, Nancy, Presse Universitaire de Nancy, 1987, p. 152

accomplir leurs service militaire pour des durées n'excédant jamais quelques mois. C'est d'ailleurs par la mention de cette présence française Outre-rhin que s'ouvre le cycle des *Nuits Magnétiques* en 1979, avec le discours du président Valéry Giscard d'Estaing aux troupes d'occupations. « Frankreich ist mit der Freiheit und der Sicherheit Berlins tief verbunden ! » s'exclame-t-il. La France est profondément attachée à la paix et à la sécurité de Berlin.⁶⁷ Cette visite du président aux soldats est d'ailleurs la raison même de cette visite, et met Berlin sous les feux de l'actualité en novembre 1979.

Ces soldats français représentent un vivier de francophones et comme nous l'avons vu un peu plus tôt, cette donnée est essentielle pour mener les interviews et permettent les rencontres. Les soldats des garnisons françaises sont alors sollicités de nombreuses fois au cours de la décennie étudiée. Ils représentent 5% des interventions au total.

3.1.2 ... étrangère à la ville ?

La première intervention de ces forces d'occupation se fait en 1979 pour le magazine de France Inter, *Vécu*. L'émission, axée sur l'existence du Mur, recueille le témoignage de « gendarmes français en patrouille », selon les termes d'Olivier Varin. Ces gendarmes décrivent le Mur, les patrouilles, les soldats Est-allemands, les miradors russes, les tentatives de fuites. Rien donc de très personnels, mais plutôt des interventions techniques tout au long du reportage. Les soldats n'émettent aucun avis sur leur vie berlinoise. Pour entendre des ressentis plus personnels, il faut attendre 1982, au cours d'une *Nuits Magnétiques*. L'émission dresse différents portraits de Berlinois et de jeunes soldats français en viennent à raconter leur séjour en Allemagne, leur condition de travail et leur ressenti face à la ville. Ils s'expriment d'abord sur l'absurdité de la situation, en rappelant que le poids des forces occidentales face aux Soviétiques est presque absurde : « Ils sont déjà trois fois plus que nous. ⁶⁸ » En effet, 420 000 soviétiques stationnent à Berlin, en plus de 100 000 soldats Est-allemands. Ils ne donnent finalement que très peu leur avis sur la ville. Regroupés en caserne, soumis à des restrictions, ils connaissent peu ou mal Berlin.

⁶⁷ *Nuits Magnétiques*, « Quelques bandes sonores avec elles, 1 », France Culture, 1979

⁶⁸ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : L'histoire de Sabine », France Culture, 1982

Cependant, l'un d'eux s'exprime sur les conditions de vie des habitants dans la partie orientale de Berlin. « Mais je ne sais pas si je plains les gens parce qu'on ne sait pas vraiment comment ils vivent. Peut-être qu'ils sont heureux⁶⁹.» Les forces françaises ont le droit de circuler librement à l'Est, mais ce témoignage représente bien le décalage entre les troupes et les populations, aussi bien celle de Berlin-Est, que celle de Berlin-Ouest. Cette impression se fait sentir dans les interventions suivantes dans d'autres émissions, lors de la Journée exceptionnelle en 1987, et au micro de Paula Jacques en 1989 notamment. Nous écoutons leur quotidien « Ma journée ? On fait beaucoup de sport, de footing, sinon on fait beaucoup de nettoyage.⁷⁰ » Rien donc de très concluant sur les conditions de vie à Berlin. Leurs témoignages semblent sans cesse en décalage avec la ville. Ils semblent l'observer, la protéger, sans réellement la côtoyer. Simplement, en décrivant les ruines, les soldats Russes et Est-allemands, ils ancrent un peu plus Berlin dans un imaginaire imprégné par la Guerre froide, et également une ville portant éternellement les traces de son passé.

Les témoignages de ces soldats français laissent entrevoir un autre quotidien. A travers le regard de jeunes Français, spectateurs et acteurs passifs de la guerre.

3.2 Le Berlin de Marguerite Gateau

« J'avais 17 ans et quand j'ai fugué, je suis allée à Berlin. Je me cachais à moitié à Berlin puisque quand un enfant fugait, on envoyait la police, même dans les bonnes familles. ⁷¹»

C'est par ces mots, témoignage intime d'un séjour berlinois, 12 ans plus tôt, que Marguerite Gateau ouvre ce cycle de 1982 consacré à Berlin pour les *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier, écouter ». Avec la collaboration et l'aide de Jacques Taronie, Marguerite Gateau guide l'auditeur dans un Berlin très personnel et mystérieux, celui de sa fugue juvénile. Posant sur la ville un regard d'ancienne expatriée, avec l'expertise d'une journaliste.

⁶⁹ « L'histoire de Sabine » ibidem

⁷⁰ Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

⁷¹ *Nuits Magnétiques*, « Reste, partir, oublier, écouter : le voyage à Berlin », France Culture, 1982

Marguerite Gateau, alors speakerine pour FIP à Strasbourg, est contactée par Jacques Taronie, producteur pour les *Nuits Magnétiques*. Il souhaite faire une série sur les grandes villes et la prochaine destination est Berlin. Il a besoin d'un interprète. Marguerite Gateau ayant passé de nombreuses années en Allemagne accepte, et les voilà volant pour Berlin. C'est par ces mots que s'ouvre ce cycle. Devant l'histoire personnelle de sa nouvelle collaboratrice et interprète, Jacques Taronie change de perspective : il ne s'agit pas d'une série sur les grandes villes, mais une série sur l'histoire de Marguerite Gateau et le Berlin de son passé.

Ils vont ainsi à la rencontre d'anciennes connaissances de la productrice. Certains moments trahissent l'émotion de celle-ci, émue par des rencontres, des lieux qu'elle fréquentait autrefois. C'est un Berlin très tendre et très intime que Marguerite Gateau nous laisse entendre. De plus, c'est la seule productrice qui mène elle-même les interviews, en allemand. Les échanges sont ainsi facilités, les rencontres plus informelles. Plus qu'un voyage radiophonique, il s'agit de raconter une histoire. « Je ne sais ce que je recherchais. D'abord, je crois que je ne recherchais rien du tout. Plus rien. Ce n'était pas rationnel et c'était un peu un hasard si je me suis retrouvé à Berlin finalement. »

Marguerite Gateau revient quelques années plus tard parler de Berlin. C'est en 1987, à l'occasion de la Journée exceptionnelle de France Culture. C'est désormais une productrice aguerrie qui réalise des fictions pour France Culture. En effet, à la suite de sa collaboration avec Jacques Taronie, elle décide de se former à la fiction radiophonique. Cependant, pour cette Journée exceptionnelle, Marie-François Thivot lui demande faire la médiatrice pour ces cinq heures et demie d'antenne. « Berlin, ville invisible » se compose de plusieurs portraits et rencontres. Marguerite Gateau s'occupe de la conception de certains d'eux, et toujours grâce à sa connaissance de l'allemand, elle mène elle-même les entretiens.

Ce regard que porte donc cette femme sur Berlin apporte quelque chose de très singulier. Sa maîtrise de l'allemand fluidifie indéniablement les entretiens, et c'est la seule productrice de Radio France à ne pas avoir la nécessité d'un interprète. Sa connaissance de Berlin et son lien très personnel avec cette ville, permettent d'évoquer une ville sans doute plus humaine, plus touchante. Le témoignage intime à propos de ces années berlinoises, à travers l'expertise et la maîtrise de son métier de

productrice donne ainsi une vision très singulière de Berlin : le regard d'une ancienne expatriée, émue par les récits de cette épopée personnelle mais en même temps, tout à fait volontaire pour nous les livrer, avec une certaine pudeur, qui rend ce Berlin si proche de l'auditeur

CHAPITRE 4 : FIGURES DE L'AUTOCHTONE

1. Berlin, ville d'artistes

« Berlin est une pépinière pour les idées nouvelles, c'est le ghetto cosmopolite des artistes qui fuient les pressions de l'Allemagne de l'Ouest, les mentalités sérieuses et bornés, et qui trouvent ici le sens de la liberté et de la gratuité. L'isolement produit l'émulation (...).⁷²» La décennie 80 à Berlin-Ouest est synonyme d'une incroyable effervescence culturelle. Le Mur laisse un immense espace de liberté, pour les artistes venus du monde entier. Galeries, festivals, performances, concerts, tournages, Berlin laisse carte blanche aux inspirations et aux expérimentations en tout genre. C'est donc tout naturellement que les producteurs et journalistes de Radio France rapportent les voix de ces artistes sur leurs bandes magnétiques. 19% des intervenants sont des artistes. Ils parlent de leur travail, et de l'influence de la ville sur celui-ci. Ils racontent le climat si particulier de la ville, et de toute cette émulation artistique. Qu'ils soient artiste conceptuel, poète, écrivain, cinéaste, musicien, comédien, ils présentent la ville à travers leur œuvre et dévoilent l'immense influence que celle-ci a sur eux. Ils ont une lecture sensible de la ville, la vivent comme un laboratoire d'expérimentations à ciel ouvert.

Cependant, et malgré l'éclecticisme des interventions, deux arts sont particulièrement mis en avant au cours de la décennie analysée. Il s'agit du cinéma et de la littérature. Des arts qui semblent avoir une affinité particulière avec la radio.

1.1 Dans l'œil du cinéaste

Pour le cinéma, acteurs et réalisateurs se succèdent et ce, dès le début de la décennie avec la série des *Nuits Magnétiques* de 1979, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles ». Comme l'explique les deux productrices en introduction de ce cycle, « Il s'agit de faire un journal sonore sur Berlin, (et) pour cela de réunir des réalisatrices et leur demander de proposer des parcours à travers la ville et de définir

⁷² PROSAÏC, Anaïs, « Rockin Berlin », in SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.121

Berlin en se définissant elles-mêmes.⁷³» Ainsi, cette série sur Berlin permet la découverte de la ville à travers les errances de ces artistes, et apporte une lecture sensible et poétique de la ville. La façon dont les ruines, les traces de l'histoire, ces cicatrices ont imprégnés le travail et l'œil de ces cinéastes, autant que leur sensibilité. Ces cinq émissions recueillent les paroles de jeunes cinéastes allemandes, dont Helma Sanders, Jutta Brückner ou encore Margarethe van Trotta. « A Berlin, il a ce double visage de l'Allemagne qui se voit. C'est plein d'histoires. Quand je suis à Berlin, je commence à faire un film après l'autre dans ma tête. ⁷⁴» Dix ans plus tard, Olivier Nanteau invite l'actrice française Pascale Rocard à Berlin pour qu'elle le guide dans cette ville qu'elle a fréquenté des années plus tôt pour un tournage. Ainsi, *Eureka* « magazine européen de France Inter⁷⁵ » se lance-il avec Pascale Rocard dans une balade emplies de nostalgie, d'anecdotes de tournages et de souvenirs.

Et puis, irrémédiablement, le film qui marqua les Français lors de sa sortie avec sa vision très poétique mais également très désespéré de Berlin, *Les Ailes du Désir* de Wim Wenders est mentionné à de nombreuses reprises. Parce qu'on y voit le Mur, les terrains vagues, les ruines, les traces de l'Histoire, les impacts des balles dans les murs, le film déshabille Berlin. La nomination du film à Cannes lors de sa sortie en 1987 permet une large distribution auprès du public français. Wim Wenders est régulièrement invité à s'exprimer où il partage son ressenti vis-à-vis de cette ville qu'il aime filmer. Son discours à propos de Berlin résume bien l'atmosphère générale, une vision personnelle mais malgré tout, très lucide ; on l'entend notamment en ouverture de la Journée exceptionnelle de France Culture : « C'est une ville qui a beaucoup changé ces dernières années, je trouve. Qui a accepté à jouer son rôle. C'est une ville qui a toujours, depuis la guerre, montré l'histoire allemande et qui maintenant le fait avec une certaine fierté et honnêteté. On est frappé tout de suite par le fait que le passé est quelque chose que l'on peut vivre, que l'on peut sentir partout; ce n'est pas quelque de forcé. C'est une liberté dans cette ville qu'on a de retrouver le passé. Il y a des cicatrices partout, des grands trous dans cette ville, des no-man's land partout. (...) On voit les blessures et les cicatrices. (...) On voit des gens

⁷³ *Nuits Magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles, 1 », France Culture, 1979

⁷⁴ Propos de la cinéaste Helma Sanders, in *Nuits Magnétiques*, «Berlin, quelques bandes sonores avec elles, 2 », France Culture, 1979

⁷⁵ Annexe p.95

du monde entier, on croise des gens tous les jours, partout des étrangers qui tous sont arrivés un jour sans rester parce que, d'une autre manière ne se serait pas arrêter ailleurs. Ce sont tous des gens qui n'avaient pas le besoin de s'arrêter mais qui avait besoin d'une ville de Berlin pour les arrêter. Ca c'est un qualité énorme. (...) Dans le mode-même de melting-pot, avec cette idée que des gens arrivent du monde entier avec toutes sortes de différents langages, et qu'ils ont envie de disparaître pour ainsi dire. Berlin c'est un peu comme ça, toutes sortes de gens du monde entier qui ont disparus dans cette ville. »

Dans la même Journée, Marguerite Gateau rencontre Bruno Ganz, qui interpréta un ange dans les *Ailes du Désir*. Là encore une preuve de la fascination pour ce film et son réalisateur. Une *Nuit Magnétique* lui est d'ailleurs consacrée, là-même année. Michel Boujut part arpente Berlin avec le cinéaste et déclare en ouverture de l'émission que le film est un chef d'œuvre. « C'est un chef d'œuvre, ça n'est pas un vain mot, et c'est Wim Wenders enfin réconcilié avec lui-même. Fin de sa période d'errance, entre l'Europe et l'Amérique.⁷⁶»

Ce film et son réalisateur marquèrent ainsi profondément la fin de cette décennie et offrent un regard différent sur Berlin, tout en pudeur et en mélancolie. Les émissions en faisant référence peuvent ainsi se servir de son imprégnation dans l'imaginaire français et permettent aux auditeurs de « voir » la ville, en leur situant les paysages que l'on voit dans ce film. La radio, qui ne cesse de vouloir palier à son « handicap », utilise de nombreux subterfuges et la référence aux *Ailes du Désir* sert parfaitement les descriptions de l'ambiance berlinoise, de ses terrains vagues, ses graffitis et son Mur⁷⁷.



⁷⁶ *Nuits Magnétiques*, « Les gens tout de même : Wim Wenders », France Culture, 1987

⁷⁷ Image extraite des *Ailes du Désir*. Les deux anges se promènent sur un terrain vague. Au loin, le tour de télévision. Berlin en ruines, héroïne de ce film sur la renaissance.

1.2 Sous la plume berlinoise

Comme nous l'avons vu précédemment, la littérature s'invite bien volontiers à la radio. Média de la parole, de la voix et de la lecture, permettant ainsi de magnifier les textes mais également support de création pour de nombreux écrivains. Ici, les écrivains berlinois interviennent pour parler de leur ville et de l'influence qu'elle exerce sur leur travail. France Culture laisse la part belle aux émissions consacrées à l'actualité littéraire, c'est ainsi que deux émissions du magazine de Jacques Duchateau *Panorama* sont enregistrées deux émissions à Berlin, une dans la partie occidentale⁷⁸ et l'autre dans la partie orientale. Au-delà de la discussion artistique et littéraire, ces deux émissions sont l'occasion de confronter deux mondes, deux idéologies, qui s'observent sans jamais se côtoyer, séparés par un mur. Il s'agit de parler du quotidien à Berlin, du rôle que joue la ville dans la littérature allemande, mais également l'occasion pour l'auditeur d'entendre des écrivains Est-allemands, parler de littérature d'état et de censure. Ce magazine littéraire, bien plus qu'une simple revue sur les dernières publications, soulève les enjeux diplomatiques que révèle la littérature dans un pays divisé, gardant presque comme unique point commun : leur langue. La première émission, diffusée le 25 avril 1984 recueille les propos de Peter Schneider, écrivain résident à Berlin-Ouest, politiquement très engagé et auteur du *Sauteur de Mur*, paru en 1982 ainsi que de l'écrivain Est-allemand, Stephan Hermlin. Puis, dans la seconde émission enregistrée à Berlin, Jacques Duchateau va à la rencontre de Christoph Hein, écrivain travaillant Berlin-Ouest et très engagé dans la lutte contre le nucléaire. Cette deuxième partie est consacrée à Berlin-Ouest et en plus des témoignages de Hein, Peter Schneider revient également sur ses engagements politiques. La confrontation des points de vue entre écrivains de l'Est et de l'Ouest fait la richesse de cette série, et sous l'étiquette du magazine littéraire, *Panorama* diversifie les propos et permet d'entendre les propos d'un écrivain Est-allemand, très imprégné par l'idéologie de son pays. Son discours, son travail et le regard qu'il porte sur la division allemande en font un témoignage rare et percutant.

⁷⁸ Retranscription de l'émission en annexe, p.96

A l'occasion également de la Journée exceptionnelle de France Culture, quelques écrivains allemands reviennent sur leur travail et sur leur ville. C'est l'occasion d'entendre à nouveau Christoph Hein et Stefan Hermlin, dans un français parfait. Marguerite Gateau se rend dans l'appartement de Christoph Hein à Berlin-Est et ils reviennent ensemble sur les conditions de travail des écrivains en RDA, sur la censure et les pressions exercés par l'Etat. Nous apprenons notamment que les lecteurs en Allemagne de l'Est ne peuvent pas trouver ses ouvrages en librairie. Autre témoignage rare recueilli dans la partie orientale de la ville, c'est celui de Thorsten Becker. « Un jeune écrivain de Berlin-Ouest. Le livre *La caution* chez Flammarion, *Die Nase*, ces deux livres sont tournés vers Berlin-Est. Nous avons été très intrigués par ce Berlinois de l'Ouest qui mettait le nez par dessus le Mur. D'ailleurs, c'est à Berlin-Est que nous l'avons rencontré. Il avait obtenu un visa de séjour pour écrire.⁷⁹ » Et effectivement, Thorsten Becker revient sur son travail et sur la relation si particulière qu'il entretient avec les deux Allemagne. Son regard d'écrivain et son analyse de la situation éclairent un peu plus l'auditeur français sur les relations entre les deux Allemagne. Thorsten Becker raconte notamment la surprise presque générale de ces lecteurs qui lui demandent sans cesse pourquoi est-ce qu'il écrit « sur cette autre Allemagne ». Il raconte que ses flâneries dans Berlin-Est et que le rapport au temps est modifié dans cette ville, ce qui est propice à la rêverie et à l'écriture.

- « Il y a plus de temps ici (à Berlin-Est). Et comme pour l'écrivain, c'est une condition de son travail d'avoir du temps, de s'ennuyer. C'est plus facile ici. Parce que je ne suis pas occupé par tous ces problèmes qui ne m'intéressent pas...

- De consommation ?

- Les bergers allemands... Berlin-Ouest, c'est comme vous savez plus peuplé de bergers que d'Allemands. Vous avez trop de bruits là-bas. La parole est en train de disparaître.⁸⁰ »

Dans cette lignée tout aussi personnelle, de l'influence que peut avoir Berlin et son histoire sur un travail d'écriture, Marguerite Gateau va à la rencontre de Sabine Ludwig, écrivain née et travaillant à Berlin-Ouest. Elle nous raconte le quartier de son

⁷⁹ Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

⁸⁰ Discussion entre Thorsten Becker et Marguerite Gateau

enfance, Zehlendorf, les changements dont elle a été témoin. C'est également une lecture et un point de vue sensible et très intime sur Berlin et son histoire. Sabine Ludwig fut découverte en 1983 à l'occasion d'un concours littéraire organisé à Berlin, dont le thème était la description d'un quartier. Elle apporte son regard d'habitante, et sa sensibilité d'artiste.

2. Berlin et ses anonymes

Dans son ouvrage consacré aux anonymes à la radio, Christophe Deleu tend à souligner que la parole sans nom se fait rare sur les ondes. Les voix sont nommées, attribuées, identifiées. Cependant, il présente les voix des documentaires comme ayant la particularité d'être souvent anonymes, et qui plus est lorsque ce sont des documentaires diffusés sur France Culture « A France Culture, les voix anonymes se font entendre dans les documentaires.⁸¹» La prédominance des documentaires de France Culture sur la décennie étudiée explique ainsi la forte part d'interventions anonymes. 46 %, ce qui représente la majorité des interventions. Ce sont des passants interpellés dans la rue qui se prêtent à un micro-trottoir, ce sont des amis ou des connaissances des producteurs, des Berlinoises qui se présentent par le biais du bouche-à-oreilles⁸². Cependant, émerge-t-il une physiologie particulière parmi tous ses anonymes ? Serait-ce ce goût prononcé pour l'extravagance ? Le souhait de fuir un système individualiste et oppresseur ? L'envie de retrouver un souffle de liberté entre ces quatre murs ? Il y a souvent cette pointe de nonchalance, peut-être tout à fait berlinoise, ce goût pour la provoc' et cette insatiable envie d'être différent, à part, entre eux sur leur petite île ouverte sur le monde. Ils croisent le chemin des rapporteurs de paroles, et racontent leur vie, leur quotidien, leurs craintes et leurs désirs d'avenir. Ils ne sont que des voix sans noms, mais dont l'anonymat semble peut-être les protéger de la pudeur. Ils se confessent, et sont le visage de cette mosaïque berlinoise intrépide. Parfois, cependant, ils sont juste un prénom, un métier ou un quartier. Mais ils sont la diversité et le foisonnement de Berlin-Ouest. Beaucoup d'hommes expliquent être venus entre ces murs pour fuir le service

⁸¹ DELEU, Christophe, *Les anonymes à la radio*, ibidem, p.48

⁸² Entretien avec Marguerite Gateau , annexe p.109

militaire, alors obligatoire sur le territoire de la République fédérale, et dont Berlin-Ouest est exempté, étant un territoire occupé. Une forme latente de rébellion peut-être alors entre ces jeunes hommes pourrait dessiner les contours de cette typologie anonyme. Sinon, les profils sont très divers, les témoignages riches en information mais également en anecdotes sur le vie berlinoise. Ce sont les petites histoires du quotidien qui se tissent dans le labyrinthe de la ville. Ils personnifient la ville comme le souligne Helène Bousser-Eck et Monique Sauvage dans leur article consacré à la mémoire et la télévision : « L'interview de témoins ou d'acteurs devint une source d'information qui personnalise un problème et donne souvent à des personnages modestes une place généralement attribuée aux autorités et aux compétences reconnues »⁸³. Ce sont ainsi des regards neufs et très variés sur une ville et une situation si particulière.

L'auditeur fait alors la rencontre de Brigitte⁸⁴, étudiante en littérature française qui aime faire du patins à la glace à Wannsee, de Dora, « cette femme au destin singulier ⁸⁵», qui a fuit Berlin pendant la guerre et qui est entrée dans la Résistance en France, d'une vieille Berlinoise, nostalgique du *Kaiserzeit*, de Dita et d'Andreas, Viennois d'origine mais Berlinois de cœur, d'un jeune apprenti de la *Fabrik*, des squatteurs de la Nollendorfplatz, et de bien d'autres. Ils sont les milles visages de la ville, et sont les témoins de leur époque, racontant le Mur, la Guerre, le chômage, leur problème de drogue. Toutes ces petites histoires, si intimes qu'elle rend la ville vivante, et palpable. Le pouvoir de la radio ici, qui permet d'amener des Berlinois dans notre salon, ils s'accourent à notre table et nous racontent leur trafic de cigarettes avec l'Est, « Faut dire que les Karo à l'Est, c'est les cigarettes pour les pauvres, comme les Gauloises en France. ⁸⁶».

Il est cependant juste de remarquer que dans le panel de ces habitants rencontrés, aucun n'appartient à la communauté turque pourtant tant de fois mentionnée. Les Berlinois parlent souvent de leur cohabitation avec cette communauté nouvellement installée à Berlin, et de louer leur intégration. Mais jamais aucun micro ne leur est tendu pour recueillir leur point de vue sur leur vie berlinoise.

⁸³ JEANNENEY, Jean-Noël, SAUVAGE, Monique, *Télévision, nouvelle mémoire*, Paris, INA, p.55

⁸⁴ Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

⁸⁵ supra

⁸⁶ Extrait d'un entretien pour « Berlin, ville invisible »

Serait-ce peut-être dû à un problème de langue ? Quoi qu'il en soit, la seule approche faite à lieu en 1984, lorsque pour *Panorama*, la question de l'émancipation des femmes turques qui habitent à Berlin est soulevée « Nous sommes allés nous promener à Kreuzberg et à Wedding. Et nous avons rencontrés ces fameux Turcs. Des cafés, effectivement, pleins d'hommes, qui ne parlent que turc.⁸⁷» Le contact semble alors difficile à établir avec des membres de la communauté. Ainsi, les journalistes et producteurs décident d'aller à la rencontre de «Ralph Günter, qui est lui, marié avec une Turque. Une des ces Turques émancipée » Ce n'est donc même pas cette fameuse femme Turque « émancipée » qui sera interviewée, mais son mari allemand.

3. Berlin par ses experts

Enfin, 27% des interventions⁸⁸ sont celles d'experts. Par expert, j'entends des Berlinoises qui s'expriment par le biais de leur profession. Loin d'eux tout sentimentalisme, ils ne sont pas là pour raconter un Berlin intime et confidentiel, comme nous l'avons vu plus haut, le lot commun des artistes et des anonymes. Ici, il s'agit d'énoncer des faits, de donner des éléments de réflexion sur tel ou tel sujet, de soulever des problématiques et sans doute d'éveiller la curiosité des auditeurs sur divers thèmes. Les journalistes et les producteurs viennent avec leurs lots de questions et de remarques, les spécialistes éclairent ces interrogations, ou complètent certaines informations. Leurs interventions ne reposent pas sur leurs expériences ou leur vécu, ils ont une lecture experte de certains faits et événements. Ces spécialistes sont la caution scientifique dans certaines représentations de la ville. Ils ont souvent issus du monde universitaire : historien, économiste, philosophe. Interrogés sur des sujets précis, ils mènent les discussions, comme lors de la Journée exceptionnelle France, où Lionel Richard invite des universitaires à débattre autour de la place de Berlin-Ouest, « comme carrefour culturel européen ». L'un d'eux, Joachim Satorius, alors directeur des échanges universitaires apporte son expertise sur les mobilités étudiantes et sur leurs apports culturels. Quelques producteurs invitent également des hommes politiques à s'exprimer, ainsi nous retrouvons Stefan

⁸⁷ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1984

⁸⁸ Graphique en annexe, p.94

Reissner, représentants des Verts au Sénat berlinois, pour *Panorama* où il est annoncé comme connaissant particulièrement bien les problèmes économiques que connaît l'enclave berlinoise.

Ainsi les professions et les points de vue divergents permettent-ils une diversité dans le discours et dans les thèmes avancés. Les spécialistes éclairent certains points et permettent au débat de se créer.

CHAPITRE 5 : L'APPEL AU VOYAGE

1. Voyager avec Radio France

1.1 Errances radiophoniques

Radio France met le voyage et la rencontre avec l'autre à l'honneur durant la décennie 1980, comme le montre notamment les Cahiers des charges de la décennie, « La société (Radio France) programme des émissions documentaires et culturelles donnant aux auditeurs la plus large ouverture sur le monde. (...) Elle diffuse des magazines ou séries d'émissions portant sur des domaines particuliers de la création artistique et de la connaissance.⁸⁹ » Les chaînes du service public soulignent leur vocation à faire ouvrir les yeux sur le monde, à faire voyager son auditoire à travers les ondes. Il est également souligné que ces émissions portées sur l'étranger ont un coût assez important, et que chaque année, leur pérennité est remise en question. Mais à regarder la chronologie des sources, il y a peu d'année où aucune émission n'est consacrée à Berlin. De plus, la diversité des supports et des approches permettent de découvrir les multiples visages de la ville, chaque émission apportant un regard différent, chaque station marquant la ville et ses sons de son identité, en choisissant tel ou tel invité, en insérant des ambiances, des archives sonores, en allant dans différents endroits de la ville. La diversité des portraits permet de mieux cerner le regard français sur Berlin, à savoir qui est plus mis en avant qu'un autre, que l'on demande-t-on en priorité. La curiosité française à l'égard d'un autre, sa curiosité, ses questions façonnent ce regard.

Mais cependant, la première approche de chaque émission, la porte d'embarquement pour un Berlin radiophonique est tout d'abord le titre que porte l'émission. Il est intéressant de se pencher sur la dénomination que donne chaque producteur, car c'est là aussi l'identité du regard et ce que les producteurs ont, en quelques sortes retenu de leur périple berlinois. Du plus rêveur au plus fataliste, les multiples visages de la ville se dessinent à travers ces titres. Les *Nuits Magnétiques*

⁸⁹ Cahiers de charges de l'année 1988

font dans la sobriété, pas de ton dramatique ou provocateur : « Berlin, un mosaïque », ou « Berlin, quelques bandes sonores avec elles ». Un titre neutre, qui n'en dit pas beaucoup sur le ton ni le contenu de l'émission. Contrairement à la série de France Musique, « Ruines et Néons », qui dessine un visage étrange de la ville avec l'association de ces deux mots, « ruines » et « néons » que tout semble opposer. Les ruines évoquant bien entendu les traces la guerre, et sans doute un peu de désolation, parler de ruines en 1980 rappelle les séquelles presque indélébiles que porte Berlin. Quant aux néons, c'est un appel à la modernité, à cette ville qui ne dort jamais, à l'ultra urbanisme de Berlin-Ouest, qui se concentre sur le Kurfurstendamm brillant nuits et jours avec ses multiples enseignes lumineuses. France Inter se veut moins fataliste, avec des titres mystérieux comme le « Berlin, l'ombre sur la ville » de Michel Tauriac au plus sobre « A Berlin, chez les Brickwell » ou encore « Berlin avec Pascal Rocard ». Rien de sensationnaliste ou d'étrange, les titres sont la simple description du voyage, aucun avant-goût d'exotisme ou d'aventure, des titres tout en sobriété. Si ce n'est malgré tout le léger mystère qu'incarne cette « ombre sur la ville » qui fait référence au Mur. A l'opposé de ces titres descriptives, relativement neutres, nous trouvons la Journée exceptionnelle de France Culture intitulée « Berlin, ville invisible ». Un titre provocateur faisant référence à la partition de la ville, mais qui donne au destin de Berlin beaucoup de fatalisme. Une ville invisible, c'est une ville oubliée, perdue, qui n'intéresse personne, que personne ne remarque. Ce qui cependant est étonnant est que l'émission et la journée consacrée à la ville démontre sur plus de 5 heures la richesse, aussi bien culturelle qu'artistique de la ville, en présentant de nombreuses personnalités, en invitant les auditeurs à diverses ballades. Le portrait de la ville à travers cette émission donne l'image d'une ville, certes divisée, mais éminemment vivante et plurielle.

1.2 Pluralité des regards

Radio France regroupe certes de nombreuses stations, mais ici, seules trois d'entre elles font partir des équipes à Berlin, France Inter, France Culture et France Musique. Chaque station a son identité et son rôle en temps que radio du service public. Ces différentes missions et identités peuvent s'afficher dans la façon dont la

ville est montrée, à travers le choix des interventions et des thèmes abordés. En écoutant ces différentes émissions sur ces différentes stations, se sont les visages et les publics des radios qui sont dévoilés. Ecouter l'autre, et par cet échange, dévoiler sa nature.

France Inter, radio généraliste du service public, donne la priorité à l'information plutôt qu'au divertissement. Avec son slogan de 1975 « Ecoutez la différence », elle donne le ton d'une radio ouverte sur le monde, qui souhaite donner à l'auditeur une grille d'analyse d'un monde contemporain sans cesse en mutation. Il s'agit donc pour France Inter d'informer, et le magazine *Vécu* présente bien le visage de la station : un magazine de reportages, au ton sérieux, soulevant des problèmes de sociétés, croisant les portraits, tout ça dans une réalisation lisible et synthétique. C'est également le cas pour les deux émissions de 1989, l'année où seule France Inter se déplace à Berlin. Ici, le ton est moins formel, plus « humain », il n'est pas question de la description de faits, mais de dresser le portrait de quelques habitants, notamment de Pascale Rocard, figure populaire du cinéma français des années 1980. France Culture présente un Berlin plus grave, avec de nombreuses références aux années de guerre et de déportations, mais également un Berlin plus extravagant. Le ton semble plus libre, sans doute dû au faible auditoire, les intervenants se permettent d'être parfois vulgaires et crus, provocateurs. France Culture dresse un portrait plus dense et profond de la ville, en abordant de très nombreux sujets, autre que le Mur et la qualité de vie, comme sur France Inter. France Culture aborde des sujets plus brûlants, comme le nazisme, ou la consommation grimpante d'héroïne et la prostitution des mineurs. Même le choix des musiques en dit long sur l'identité et la liberté de diffusion, alors que France Inter laisse la part belle à Marlène Dietrich, France Culture diffuse des morceaux expérimentaux et déstructurés, mais également des chansons à textes aux paroles très crues, comme dans les *Nuits Magnétiques* en 1979, où l'on entend une chanson sur l'histoire du jeune fille, qui à la choix entre « aller se piquer ou faire le tapin ⁹⁰ ». Quant à France Musique, la série de 1983 donne un mince aperçu de l'identité de la radio. Cette série s'ouvre avec la visite d'un squat et toute la semaine, des ambiances

⁹⁰ *Nuits Magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles, 3 », France Culture, 1979

de cet immeuble sont captés, entremêlés aux cris de manifestants qui refusent de quitter les lieux. Un portrait plutôt énigmatique et plutôt osé, pour une station que l'on connaît, dans les années 1980 assez conservatrice et diffuse principalement de la musique classique plutôt que des hurlements de punks. C'est sans doute la diffusion tardive « Ruines et Néons » qui contrebalance l'image très guindée de France Musique. Berlin et ses squatteurs, oui, mais avec une diffusion à minuit.

2. Imaginaire français

2.1 L'auditeur voyageur

Les escapades berlinoises se succèdent tout au long de la décennie, reporters et producteurs de Radio France ramènent des souvenirs de la ville, comme des petites cartes postales, avec le son en plus. Ils traversent la République fédérale allemande, puis le Rideau de fer et s'enfoncent dans l'Europe rouge, pour atteindre cette enclave, comme une île lointaine, et perdue. Force est de constater que les 991 kilomètres qui séparent Radio France, à Paris de Berlin-Ouest se laissent entendre comme un long périple. Qu'ils prennent le train, l'autoroute ou l'avion, le voyage est bien souvent présent en début d'émission, comme pour annoncer le déplacement, le matérialiser et presque même le prouver. Ils captent ces ambiances de trajet et cela tend à mettre l'auditeur en position de voyageur, lui aussi. Il est dans l'avion, à écouter les consignes du capitaine, il est dans le train à entendre les fouilles de la douane Est-allemande, il est dans la voiture, à longer ces grillages interminables en RDA. Les introductions de ces émissions mettent aussi bien le producteur que l'auditeur en situation, prêts au voyage, comme un goût de lointain et d'exotisme.

Six émissions sur les onze séries consacrées à Berlin sur la décennie débutent dans un avion ou dans un train, soit plus de 54% des séries. Par série, il faut entendre « cycle », ces voyages qui permettent la diffusion des émissions sur le même thème sur plusieurs jours. Le voyage se fait donc, logiquement, au début de la semaine, et annonce le sujet du cycle d'émissions. Les bruits du réacteur, les consignes du capitaine « Je vous souhaite la bienvenue à bord de cet avion Airbus qui

va nous amener en Allemagne, à Düsseldorf d'abord et à Berlin-Tegel.⁹¹ », le bruissement des conversations des autres passagers. Cet avion est le premier studio « informel » dont parle Hervé Glevarec, qui conditionne en premier le déroulement de l'émission, et l'écoute de l'auditeur.

Cet espace clôt, métaphore sonore du voyage peut également être l'occasion de philosopher sur la division de la ville, comme le fait Jacques Donguy en ouverture de *l'Atelier de Création radiophonique* : « Un voyageur qui arrive en avion à donc généralement le temps de contempler la ville vue d'en haut. (...) L'avion survole trois fois le monument qui la divise. (...) Vue du haut des airs, la ville offre l'aspect d'une grande unité.» Quoi qu'il en soit, le ronronnement du moteur incite l'auditeur à être voyageur.

C'est également possible avec le train, comme en ouverture de la série de 1979 des *Nuits Magnétiques*, où les deux productrices traversent toute l'Allemagne et captent des ambiances et des conversations ferroviaires, avant d'arriver à Bahnhof Zoo. « Arrêt en RDA. De chaque côté du train, une double rangée de grillages blancs. Rien d'autre à voir. ⁹²»

Il aurait pu être judicieux de comparer la mise en condition de l'auditeur par une certaine mise en ambiance qui appelle au voyage et sans doute au lointain, avec d'autres documentaires ou émissions enregistrés à l'étranger mais l'insularité de Berlin-Ouest à cette époque en fait un cas unique. Aucune autre ville n'incarne cette même étrangeté et ce même exotisme.

2.2 Un regard changeant ?

Il paraît intéressant de comparer tous ces visages et toutes ces voix, d'observer à travers ces dix années les différences et les ressemblances, les portraits récurrents et les absents. Même dans les formes d'élocution, les médias des années 1980 laissent de plus en plus de place à l'intimité, aux témoignages qui s'apparent à une confession. Les gens parlent et racontent leur vie, des anecdotes, des expériences très personnelles ou donnent leur avis. Les histoires et les points de vue

⁹¹ *Fréquences de Nuit*, « Ruines et Néons, 1 », France Musique, 1983

⁹² *Nuits Magnétiques*, « Quelques bandes sonores, 2 », France Culture, 1979

s'entremêlent pour donner un Berlin intime et vivant. La forme d'énonciation, qui passe d'un discours et d'une analyse journalistique, semble-t-elle la plus objective possible, à un récit empreint d'émotions, de joie, de crainte, de nostalgie ou de colère parfois. C'est le Berlin de *Vécu* en 1979, la menace du Mur, des faits géopolitiques précis, une histoire courte de la Guerre froide, à la *L'Echappée Belle* de Paula Jacques, où un couple de bobos racontent leur balade dans le quartier de Lichterfelde et comment la mère de Dita a essayé d'avorter à Vienne dans les années 1930. Mais cependant, il n'y a pas d'évolutions marquantes dans les interventions, et dans les thèmes abordés, comme nous le verrons dans la troisième partie. Artistes, habitants anonymes, universitaires, les années passent et le visage radiophonique n'est pas bouleversé. Même en 1987, année où la ville est sous les feux de la rampe médiatique avec son 750^{ème} anniversaire, les deux émissions de cette année sont semblables aux autres. Le Mur est bien présent, mais aussi les parcs et les terrains vagues de Berlin, les souvenirs de guerre et l'exubérance de ces habitants. La forme et le ton changent mais le fond reste le même, les Berlinoises sont égaux à eux-mêmes toute au long de la décennie, et les équipes de Radio France ne cherchent pas à façonner ou à donner un regard neuf de la ville, elle est ce qu'elle est, et ces habitants toujours aussi indomptables et uniques.

Cependant Michael Nerlich, professeur de littérature française pose un regard plutôt dérangeant et sévère sur l'intérêt que peuvent avoir les Français pour Berlin : « J'ai l'impression que certain intellectuel français vont chercher à Berlin ce qu'ils ne trouvent pas dans l'ambiance plutôt bourgeoise à Paris. Au lieu d'aller aux Tuileries, ils vont dans les bistrot de Kreuzberg pour rencontrer des Turcs et des écolos, des punks. Parce qu'ils trouvent ça extraordinaire. Je ne pense pas que ce soit l'essence de l'Allemagne, où l'essence de la vie berlinoise, et je crois qu'il y a certes un goût exotique, morbide peut-être, qui est certainement un produit aussi bon marché, ça se vend bien.⁹³ » Certes il n'y a pas de regard changeant pour les Français sur Berlin, mais sans doute beaucoup d'interrogations, sur de nombreux sujets qui peuvent gêner la France : les problèmes sociaux, l'intégration des immigrés, le passé nazi, et dont on vient parler à Berlin, avec plus de détachement. Il serait plus facile de

⁹³ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1985

pointer les difficultés d'un voisin plutôt que de faire face aux siennes. Les Français se regardent à travers Berlin, catalyseur de nombreuses interrogations. Les questions sont posées, les mots prononcés, la parole radiophonique n'est pas une vérité générale mais donne un aperçu de l'état d'esprit de l'époque, de ces témoins. Berlin, ville morbide, tourisme de désolation se pose alors en miroir pour les explorateurs radiophoniques français. Difficile de jauger les affects de chacun face à cette ville, mais quoi qu'il en soit, le regard français sur la décennie ne change guère, Berlin intrigue, Berlin questionne, Berlin peut mettre mal à l'aise comme elle peut faire rêver. Les producteurs et les reporters rapportent ces interrogations, et les laissent s'ancrer dans le paysage médiatique des années 1980, spectateurs et acteurs des doutes et des malaises français.

TROISIÈME PARTIE :

ECOUTER CES CONTES BERLINOIS

« Ainsi ce renforce de jour en jour le paradoxe du Berlin des années 1980 : comme oubliée, laissée pour compte de la nouvelle Guerre froide rampante, la métropole bicéphale semble somnoler, en proie à d'inoffensifs démons : squatters et travestis à l'Ouest, pasteurs pacifistes et écrivains non conformistes à l'Est. ⁹⁴»

Le Berlin des années 1980 contée à la radio semble effectivement appartenir à un autre monde. À travers multiples témoignages, la ville se dessine dans toute sa complexité et son excentricité. Berlin, capitale d'un empire flamboyant, celui de la Prusse, elle devient la scène de nombreux courants artistiques pendant l'âge d'or des années 1920 et de la République de Weimar. Puis, Berlin devient le douloureux symbole du totalitarisme nazi avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933 et la tristement célèbre « Nuit de cristal » du 9 novembre 1938. Enfin, Berlin capitale d'un Etat rayé des cartes, Allemagne année zéro, la ville n'est qu'un champ de ruines, à présent divisée et humiliée. Le Mur s'élève et Berlin tente de survivre. Les décennies s'enchaînent avec leurs lots de situations périlleuses entre Guerre froide et éveils culturels. La ville semble sortir de sa longue léthargie et malgré le Mur, Berlin imagine, innove, fascine. Le Berlin des années 1980 s'apparente à ce climat d'effervescence et de création. Mais quelque chose de plus profond et de douloureux y sous-tend. La ville se meurt peu à peu, surtout dans la partie occidentale. La République fédérale rechigne à subventionner de plus en plus cette « île au milieu de la mer rouge ». Les usines du Brandebourg empoisonnent l'air et les Berlinoises de l'Ouest n'y ont de toute façon pas accès. Les entreprises ont depuis longtemps déplacé leur siège sur les terres de la mère-patrie, dans des villes plus prospères et attractives. Le chômage et les départs ne cessent d'augmenter.

Ce sont les contes et les multiples facettes que laissent entendre Radio France qui appellent au voyage, à la rencontre avec l'étranger, l'inconnu et dans toute son intimité et sa splendeur, Berlin se dévoile. Entre extravagance, révoltes, musiques et drogues, mais également dans cette appréhension de l'avenir, si

⁹⁴ SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, Paris, Autrement, 1988, p. 37

contemporaine à sa décennie, et ses cicatrices tragiques et indélébiles du passé.

Berlin, entre nécropole et ville du futur, se laisse approcher et conter.

CHAPITRE 6 : UNE VILLE HORS NORMES

1. Créations et occupations

1.1 Berlin, capitale de la culture subventionnée

Lorsque l'on parle de Berlin, on évoque souvent son lien avec les arts. Ville effervescente, aux milles visages, et aux milles créations. La ville bouillonne et présente ces plus belles œuvres pour attirer les curieux, ainsi qu'essayer de survivre au Mur et à l'abandon. En effet, la situation de Berlin-Ouest dans la décennie 80 est des plus critique, le chômage ronge la population qui a de plus en plus de mal à vivre sans industrie et sans économie stable. Le gouvernement fédéral refusant d'abandonner cette enclave hautement symbolique, il devient nécessaire d'apporter un nouveau souffle à l'ancienne capitale qui se meurt. La solution vient alors du chancelier du SPD, fraîchement élu, Helmut Schmidt, qui dans les années 1976-77, « cherchait désespérément un moyen parmi d'autres de revaloriser Berlin. ⁹⁵ ». Constructions de multiples musées, inaugurations d'expositions internationales, créations de plusieurs orchestres, théâtres, compagnies de danse, et développement des festivals tout au long l'année : Bonn subventionne alors pour ces saisons festivières dix millions de marks en 1981, contre 2,6 en 1977⁹⁶. La culture et cette renaissance artistique sont sur toutes les bouches. Elles attirent aussi bien les artistes du monde entier pour qui cette émulation intellectuelle et artistique offre un terrain de création hors-normes, mais également les touristes qui veulent assister à la renaissance de Berlin. Comme s'étonne notamment Olivier Nanteau en 1989, à l'occasion de son émission consacrée à Berlin « Il (un passant) a dit une contrevérité très évidente, qu'il n'y avait pas beaucoup de vie culturelle à Berlin, mais on va avoir l'occasion de montrer le contraire. Berlin a une vie culturelle extrêmement active ⁹⁷», bien que certains journalistes et producteurs de Radio France soit beaucoup moins enthousiasmés par cette culture subventionnée,

⁹⁵ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1984

⁹⁶ GILLEN, Eckart, « Quand j'entends le mot Culture, je sors mes subventions », in *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.168

⁹⁷ *Eureka*, « Berlin avec Pascale Rocard », France Inter, 1989

comme l'est notamment Lionel Richard pour *Panorama* où il déclare que Berlin, est « effectivement une ville artificielle. Elle vit avec beaucoup de subventions, il a fallu subventionner absolument toute la culture !⁹⁸ ». « Absolument », non, comme nous le verrons prochainement. Mais cette culture étatique qui fait de Berlin une vitrine de l'Occident, gonflée aux capitaux, rappelle le contexte de confrontation des idéologies inhérentes à cette Guerre froide, cette guerre d'images et de représentations. Le combat des arts subventionnés trouve son apogée en 1987, lorsque les deux Berlin décident de célébrer à leur manière ce jubilé. « C'est là qu'on peut comparer la rivalité, au point de faire deux centenaires, en 87.⁹⁹ » Berlin-Est se lance dans la reconstruction pharaonique du centre historique de la ville, son quartier Mitte, tandis que Berlin-Ouest inaugure de grandes expositions. Expositions que va d'ailleurs visiter Wim Wenders pour les *Nuits Magnétiques*, l'année de l'anniversaire des 750 ans de Berlin. Michel Boujut part à sa rencontre et se laisse guider dans ces expositions monumentales « Le deuxième lieu que nous visitons avec Wim, c'est une exposition qui s'appelle *Berlin, Berlin*. C'est l'exposition tout à fait officielle pour le 750^e anniversaire, réalisée avec des moyens considérables.¹⁰⁰ » Des moyens considérables pour les manifestations culturelles, avec également la création de plusieurs orchestres, comme le souligne Brigitte, la jeune étudiante, et qui par ailleurs résume bien la vision qu'ont les Berlinois du nouveau statut de leur ville « On a la chance d'avoir plusieurs orchestres, la Philharmonie et d'autres. On a beaucoup d'expositions, et on a aussi, comme un centre international, on a beaucoup plus de possibilités que dans d'autres villes. Berlin quoi que pas la capitale de l'Allemagne, Berlin est la capitale culturelle de l'Allemagne. Par exemple à Munich, on ne trouve pas les mêmes possibilités qu'ici, c'est plutôt la province.¹⁰¹ »

Les différentes émissions laissent donc apercevoir le visage presque policé d'une culture financée en grande partie par l'Etat, s'inscrivant parfaitement dans une logique de guerre idéologique, mais également, des subventions qui font de Berlin une ville attractive. Malgré tout, Stefan Reissner, représentant des Verts au Sénat de Berlin rappelle le contexte tendu pour la culture suite au changement de

⁹⁸ *Panorama*, « Berlin-Est », France Culture, 1984

⁹⁹ *Tabou*, « Berlin-Ouest, Berlin-Est », France Culture, 1985

¹⁰⁰ *Nuits Magnétiques*, « Les gens tout de même : Wim Wenders », France Culture, 1987

¹⁰¹ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1985

chancellerie en 1982, avec l'arrivée au pouvoir d'Helmut Kohl, membre de la CDU. « Toute la vie culturelle est hautement subventionnée. Le théâtre prend plus de risques. Aujourd'hui, il y a des problèmes c'est naturel. C'est le changement d'économie, on a un gouvernement de droite, et c'est une tradition de droite de vouloir régler la vie culturelle.¹⁰²» La culture subventionnée est sous tension mais c'est cependant une autre culture qui fait parler d'elle depuis quelques années, une culture plus brute, plus libérée, celle des squats, de la révolte, du non-conformisme, celle de la rue, celle des alternatifs.

1.2 Berlin, capitale de la culture alternative

1.2.1. Le mouvement

La Philharmonie et les grandes expositions intriguent et attirent les visiteurs. Mais Berlin-Ouest fait également parler d'elle à travers tout le mouvement contestataire qu'elle a connu depuis les années 1970, avec notamment le mouvement étudiant qui s'affirma peu à peu, dans un climat de plus en plus rebelle et tendu. Berlin-Ouest, sur son île, devient la capitale des révoltés, des marginaux, des esprits libres et créatifs. Tout au long de la décennie 80, les reporters et journalistes de Radio France poussent les portes de ces maisons insalubres, occupées, réhabilitées, rencontrent des artistes révoltés, exilés, des hommes et des femmes à la recherche d'un nouveau mode de vie. Ils parlent de leur Berlin, celui des luttes mais également celui des débats, sur la société que la République fédérale veut leur imposer, sur le passé, sur l'avenir. La culture alternative embrasse diverses esprits, embrasse mille interrogations et Radio France nous invite dans une déambulation riche en rencontres, des plus délurées aux plus mélancoliques, à découvrir ce Berlin si intrigant et étranger. Et puis comme l'écrit Jules Chancel « Cela fait partie du circuit touristique : le Mur, le château de Charlottenburg, le Kudamn et ... les alternatifs.¹⁰³ », dans son article intitulé « Babas, punks et squatteurs... Ils sont 150 000 » où il y décrit les différents mouvements et les

¹⁰² *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1985

¹⁰³ CHANCEL, Jules, « Babas, punks, squatteurs... ils sont 150 000. », in *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.188

différents modes de vie de ces communautés. Article qui permet notamment de dessiner le portrait de ces alternatifs, ces Berlinois qui votent pour la liste des Verts ou des Alternatifs. Cependant Jules Chancel souligne la méconnaissance des Français face à ce mouvement en ces termes : «Le presse française présente souvent le milieu alternatif allemand – berlinois en particulier – comme une sorte d'ensemble homogène et qui vivrait de façon indifférenciée une existence en marge, par définition auto-suffisante.¹⁰⁴»

1.2.2. Rencontres radiophoniques

Quant est-il de la radio publique française ?

Il est intéressant tout d'abord de noter une information de Jules Chancel dans son article, paru en septembre 1988. Il indique que désormais pour approcher « un squatter punk, un vrai de vrai authentifié, cela risque de (vous) coûter un paquet de D.M.¹⁰⁵» Donc pas de punks pour Radio France, ces jeunes Allemands, issus pour la plupart de la classe ouvrière, « plus paumés, plus violents, plus radicaux¹⁰⁶ », et probablement non francophones. C'est donc une catégorie d'alternatifs qui ne prend pas la parole, bien que leur présence soit souvent soulignée dans les émissions, comme un exotisme tout à fait berlinois. « On a vu une jeune femme avec une robe en cuir, qui lui dénudait le dos. On voyait une espèce de porte-jarretelle en sky brillant noir. C'était vraiment tout à fait surprenant ! Avec une coiffure, je ne vous dis pas ! Tondue ! », s'exclame Oliver Nanteau dans son magazine *Eureka*, en 1989.

Cependant, si les punks ne prennent pas la parole, les alternatifs plus ancrés dans les projets sociétaux et autres communautés politisées sont interviewés. Un habitant de la *Fabrik* pour les *Nuits Magnétiques*, haut lieu de la contre-culture, des alternatifs installés, qui militent notamment pour un nouveau mode de vie, une nouvelle solidarité et l'institution d'une école dite parallèle avec un enseignement réformé. Comme le raconte aussi une Berlinoise en 1982, ici, à Berlin, « la politique

¹⁰⁴ supra, p.192

¹⁰⁵ supra, p.191

¹⁰⁶ supra, p.190

ne s'arrête pas au seuil de la porte.¹⁰⁷» A la rencontre de ces communautés berlinoises, les *Nuits Magnétiques* rendent également visite à une communauté composée exclusivement de femmes. Cette visite permet ainsi de mettre en avant le mouvement féministe berlinois, précurseur au niveau européen dans la lutte pour les droits des femmes et la parité. Et puis, dans la mosaïque de la ville, l'auditeur fait également l'étrange rencontre avec un groupe spirituel, qui s'apparente plus à une secte. Un autre visage de la contre-culture, la Communauté de l'amour libre. Il s'agit « d'une communauté inspirée du mouvement hippie, qui compterait plus de 2 500 personnes, rien que dans la partie ouest de la ville ¹⁰⁸», nous explique le reporter, Pierre Zimmer, pour *Tabou* en 1985. Il présente cette communauté comme « la secte du sexe », qui priait pour leur gourou enfermé aux Etats-Unis. Ainsi, *Tabou*, d'entrée d'émission présente une communauté des plus étranges, très populaire à Berlin-Ouest, et donne à écouter la ville par le biais de marginaux. L'une d'entre eux prend la parole et explique les déboires judiciaires de leur maestro (« Gourou ? Non, c'est trop négatif, disons maestro ! ») A l'opposé, et dans un genre beaucoup plus terre à terre, « Ruines et Néons » rentre dans un immeuble squatté et permet d'entendre un autre visage de la ville, à savoir les expulsions des immeubles occupés qui sont souvent le théâtre de violentes manifestations. C'est ici, le visage d'un Berlin plus tendu, moins extravagant. L'hôte accueille la productrice de France Musique et lui fait visiter les différents étages. Ils en profitent pour expliquer la situation délicate de la spéculation à Berlin « Les logements restent vides, les propriétaires trouvent plus judicieux de spéculer avec ces maisons sur une dégradation qui s'accroît un peu plus chaque année. Ils ont des primes à la rénovation, en fonction de l'état d'insalubrité de leurs bâtiments.¹⁰⁹ » C'est également l'occasion d'entendre une conversation sur l'antiétatisme du mouvement alternatif, et d'en saisir les racines politiques.

Ainsi, le Berlin des maisons occupées et des communautés se dessinent sous diverses formes et reprennent les différents visages qui composent cette scène alternative. C'est l'occasion de débattre sur la place de l'Etat dans la vie des citoyens,

¹⁰⁷ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : le voyage à Berlin », France Culture, 1982

¹⁰⁸ *Tabou*, « Berlin-Ouest, Berlin-Est », France Culture, 1985

¹⁰⁹ *Fréquences de Nuit*, « Ruines et Néons, 1 », France Musique, 1983

que ce soit pour gérer les programmes scolaires ou bien pour encourager la spéculation. Les Berlinois se laissent entendre comme des expérimentateurs, toujours à la recherche d'une nouvelle façon de vivre, de se cultiver, d'échanger. Dans une ville emplie de « cette atmosphère typique de désespoir ¹¹⁰», l'avenir est sans cesse menacé et les Berlinois réfléchissent à une nouvelle façon de l'affronter, ensemble, que ce soit dans la spiritualité ou par la communauté.

2. Une île au milieu de la Mer Rouge

2.1 Grisaille, chômage et héroïne

« Une ville de cicatrices, de no-man's land, pleine de trous. Cela vous a, dans un brouillard, un air d'abandon. Berlin c'est gris, bizarre.¹¹¹ »

Sur toute la décennie, les Berlinois racontent leur ville, et les reporters français recueillent leurs paroles mais ne cessent de les questionner sur le statut si particulier qu'elle embrasse, et sur les répercussions sur leur vie quotidienne. Berlin, ville de créations, de culture, d'expérimentations sociales, mais la ville fait également fasse à de nombreuses difficultés, chômage, pollution, trafics illégaux et consommations en tout genre, le tout sous un ciel de plomb. Berlin, cette ville triste, emplie de désespoir se lit sur les lèvres de ses habitants. L'auditeur entend ainsi de nombreuses descriptions de la ville peu flatteuses, que ce soit à propos des paysages que des conditions de vie, qui sont décrites comme particulièrement ingrates.

Un des problèmes le plus souvent dénoncé est le manque de travail et le taux de chômage particulièrement élevé dans l'enclave occidentale. Une Berlinoise explique à Marguerite Gateau que les usines ferment chaque année, parce que les propriétaires sont « Allemands et pas Berlinois », et qu'ils délocalisent¹¹² : « Chaque année, une usine ferme et ça veut dire que des milliers perdent leur travail. Et ça,

¹¹⁰ *Fréquences de Nuit*, « Ruines et néons, 5 », France Musique, 1983

¹¹¹ François Bon, in Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

¹¹² *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

c'est très dur. L'Etat cherche toujours à donner beaucoup d'argent pour que ces usines ne ferment par leurs portes, mais ça n'a pas de succès.» Les témoignages sur la situation économique de la ville s'enchaînent, comme celui de Marie-Louise au micro de *Tabou* en 1985 qui raconte une situation personnelle assez emblématique pour l'époque. A la suite d'études en histoire et en français, elle devient professeur. Mais après plusieurs mois de chômage et de galères, elle devient apprentie... à la *Deutsche Bank*. François Bon sur France Culture présente d'ailleurs Berlin ainsi «C'est d'abord une ville en guenille, une ville de chômeurs. (...) Le vrai Berlin, c'est celui des pauvres, ceux qui vous demandent un mark au coin d'une rue. A Berlin, il y a du travail pour les jeunes, c'est dans les villes où il y a le plus de chômage qu'on a le plus besoin d'hommes sandwich.¹¹³» Le chômage touche particulièrement les jeunes, les femmes, et les étrangers. 16% des demandeurs d'emploi en 1982 sont des jeunes, et 17% sont des étrangers. Au total, les chiffres de l'année 1983 sont très élevés à Berlin-Ouest, avec 27% de la population au chômage¹¹⁴.

En plus de ces problèmes économiques, la ville connaît de graves problèmes sociaux, et notamment avec une consommation accrue et de plus en plus préoccupante de drogues. Le sujet est souvent évoqué. « C'est aussi une ville qui a de très gros problèmes sociaux, notamment avec un très grand chômage chez les jeunes, et des problèmes de drogue très important.¹¹⁵» raconte un représentant du Sénat au micro de *Panorama* en 1984. Cependant le témoignage le plus marquant de la décennie est celui d'une Berlinoise travaillant dans une structure d'accueil pour mineurs. Elle parle des jeunes filles qui se prostituent pour pouvoir acheter leurs doses, contrairement aux garçons qui eux, volent dans les magasins pour récupérer de l'argent. Ce témoignage n'est pas sans rappeler le livre *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...* qui paraît en Allemagne en 1978 sous le titre *Wir Kinder von Bahnhof Zoo (Nous, enfants de la station du Zoo)*. Le livre paraîtra en France trois ans plus tard, et le récit de cette travailleuse nous présente ce Berlin sordide, où les jeunes, voire les très jeunes se perdent dans des effluves d'héroïne. Berlin est alors raconté comme l'eldorado du désespoir : « Les fille vont faire le tapin, à 13, 14 ans.

¹¹³ Journée exceptionnelle, «Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

¹¹⁴ ARNOLD, Karl-Heinz, « Westberliner Wirtschaft », <http://www.luise-berlin.de/bms/bmstxt01/0106proe.htm>

¹¹⁵ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1984

Le problème est très très grave. Mon fils est à l'école dans le quartier, le problème de drogue est tellement grave qu'ils fouillent leurs poches avant d'aller aux toilettes. Ce sont des prolétaires, ou des grands bourgeois, ce sont les extrêmes. Allez à la station du Kurfurstendamm ; il y a 150, 200 enfants de 11h à minuit. Ils mendient, ils achètent de la drogue, ils sont au chaud.¹¹⁶ Il y a également ce témoignage glaçant d'un jeune toxicomane recueilli par Marguerite Gateau. Il lui raconte son addiction et son manque, il semble lui-même drogué au moment où il lui parle, son débit de parole est très lent et hésitant : « Nous sommes tous dans le même cas, nous sommes tous héroïnomanes. Ils (les revendeurs) nous exploitent terriblement. Et je me bats avec tout le monde. Il faut que tu t'imagines, tu viens ici en manque, le jour d'avant, tu as acheté de la drogue pour 300 Marks, et le jour suivant, quand tu es là et que t'as pas un rond. Ils ne te parlent même pas. Et ces salauds ne savent pas ce que c'est que d'être en manque.¹¹⁷ » Ces différents récits, d'une sincérité et d'une brutalité crasses sont les visages sombres de la ville. Ici, les gens viennent se perdre dans une ville enfermée qui étouffe. Berlin est conté comme une nécropole, un carrefour malheureux de voyageurs perdus, la métaphore d'une décennie du doute et de la peur. Une population effrayée „*Vor Krieg. Vor Unruhe. Vor dem Schwinden des Wohlstands. Vor der Zerstörung der Umwelt. Aber auch voreinander. Vor der allgemeinen Sinnlosigkeit. Vor dem Leben.*“ (De la guerre. De l'agitation. Du déclin du bien-être. De la destruction de l'environnement. Mais aussi des uns des autres. De l'absurdité générale. De la vie.), selon les mots de Werner Faulstich, dans un ouvrage consacré aux années 1980 en RFA¹¹⁸.

Ce sont également tous ces mots sur la grisaille, les ruines, la tristesse des rues, les bâtiments détruits, ces longues nuits obscures et ces matins brumeux, qui sont décrits dans les bouches des Français. La tristesse dégouline des façades berlinoises et se raconte dans toute sa cruauté et sa solitude.

¹¹⁶ *Nuits magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores, 4 », France Culture, 1979

¹¹⁷ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : Berlin, une mosaïque », France Culture, 1982

¹¹⁸ FAULSTICH, Werner, *Die Kultur der achtziger Jahre*, Munich, Fink Wilhelm, 2005, p.247

2.2 Cette vitrine du monde libre

Cependant malgré ses airs d'abandon, Berlin-Ouest incombe le rôle de « vitrine du monde occidental », comme le soulignent nombreux intervenants et journalistes. Et c'est un point sur lequel, les Berlinoises comme les Français se retrouvent. Les capitaux américains affluent massivement pour permettent à la ville de survivre, et dans un même temps, la ville assiste à l'apparition des ces grandes enseignes lumineuses tournées ingénieusement vers l'Est. Berlin-Ouest joue le rôle de la provocation dans cette « mer Rouge » et se couvre de grands magasins à la gloire de la consommation capitaliste. Cette engouement pour les grands magasins faisant inévitablement partie de la guerre d'idées qui oppose le libéralisme triomphant face à l'économie socialiste de l'Union Soviétique. « La réputation de Berlin-Ouest, vitrine de l'Occident remonte à l'époque de la Guerre froide. On utilisait ce coin de terre occidentale pour montrer à l'autre côté les bienfaits du capitalisme rayonnant.¹¹⁹» explique ainsi un invité au micro de *Panorama*. Et les visites sur le Kurfurstendamm, artère commerçante de Berlin-Ouest sont le moment d'évoquer cet américanisme, presque outrancier, comme le souligne notamment Olivier Nanteau en ouverture d'*Eureka* : « Il y des néons partout, des enseignes qui clignotent, un côté presque nord américain.¹²⁰» Lionel Richard l'évoque également quelques années plus tard en ouverture du débat pour la Journée exceptionnelle de France Culture, portant sur le thème de Berlin, carrefour culturel ? Il introduit la discussion en déclarant « Il y a un deuxième cliché qui nous est venu de France, c'est celui d'une ville vitrine, crée par l'Occident pour faire concurrence à une ville morte qu'était Berlin-Est.» Cependant dans beaucoup d'émissions, ce thème est évoqué et les Berlinoises ne contredisent pas les Français, oui, Berlin-Ouest fut sauvegardée dans les premières années de la Guerre froide pour être transformée en vitrine du monde libre, sous la coupe des Américains. Américains qui sont d'ailleurs de façon très récurrente évoqués tout au long de la décennie. Leurs empreintes sont indéniables dans la ville et presque indélébiles. Les gratte-ciels, les enseignes lumineuses, une habitante parle des terrains-vagues recouverts de cinémas et de

¹¹⁹ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1984

¹²⁰ *Eureka*, « Berlin avec Pascale Rocard », France Inter, 1989

magasins américains. Les Berlinois racontent également les visites des présidents américains, et du mouvement de protestation de plus en plus violent à l'égard de cet « Allié ». Les soldats américains, sont là, partout, en parade, en patrouille, et les Berlinois semblent vouloir de plus en plus fermer les yeux sur le rôle économique et militaire majeur que les Etats-Unis jouent à Berlin-Ouest, ville révoltée, anticonformiste et fondamentalement pacifiste. « Mais nous avons tous une antipathie contre les Américains parce qu'ils sont ici, ils sont présents. ¹²¹ » raconte Sabine, en 1982.

3. Les bruits du Mur

« Il a 18 ans. L'âge d'un homme. L'âge de nos fils. Il barre la route à tout sans distinctions. Bêtement. Aux camions, aux voitures, aux bicyclettes, aux amoureux, aux idées, au soleil, à l'air libre. Il sépare, il tue aussi, ce qu'il prétend protéger. C'est une forteresse à l'envers ; le monument de la bêtise, élevé par la bêtise. La grande muraille bête du sectarisme, et de la haine : le Mur de Berlin. L'ombre sur la ville. La grande muraille sur la dignité. ¹²² »

3.1 Vivre enfermé

En arrivant à Berlin-Ouest, la première chose qui frappe, c'est ce mur : 167 kilomètres de long, plus de quatre mètres de hauteur, massif, épais, surveillé par des miradors, des hommes armés, des chiens. Il fend l'horizon, coupe le regard de l'observateur, et soulève sans cesse réflexions et interrogations. Le Mur de Berlin personnage non invité mais systématiquement présent tout au long de la décennie radiophonique étudiée. Le mot revient 192 fois¹²³ dans les émissions, c'est le premier nom commun cité. Il est omniprésent, il ne cesse d'intriguer, et les Français de Radio France demandent aux Berlinois comme il est possible de vivre entre quatre murs, comment peut-on supporter l'enferment, et comment peut-on vivre

¹²¹ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

¹²² Ouverture de l'émission *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

¹²³ Selon le résultat d'une étude lexicométrique

autant à part, comme sur une île, coupée de la RFA.

« C'est aussi difficile pour nous après les vacances, quand on revient à Berlin, et on se sent enfermé ici, on ne peut pas sortir.¹²⁴» répond d'ailleurs une Berlinoise. L'omniprésence des frontières, des barrières, des grillages. La ville scindée en deux, séparée du reste du monde. Un microcosme qui se meurt petit à petit, les Allemands ne viennent plus à Berlin. Le chômage ainsi que l'enfermement poussent de plus en plus d'habitants à quitter la ville et à refaire leur vie, là-bas, en RFA. Même si les liens entre la terre-mère et l'enclave berlinoise sont de plus en plus tendus. Les Allemands de RFA reprochent aux Berlinoises de leur coûter trop cher, beaucoup parlent de Berlin-Ouest comme d'une ville artificielle, gonflée aux subventions et aux capitaux étrangers. Et puis, les Berlinoises ont mauvaise presse. Ils seraient vieux, ou bien drogués, ou bien malades. «J'ai parlé avec des amis qui viennent d'Allemagne, vous êtes des psychopathes, parce que vous êtes nés à Berlin. Ça veut dire qu'on a une sorte de claustrophobie. On ne peut pas imaginer qu'on puisse vivre ici sans être malade. Nous avons beaucoup de jeunes gens qui se suicident.¹²⁵», témoigne Sabine pour les *Nuits Magnétiques*. Les Berlinoises sont à part, en Europe, en Allemagne, ils sont sur leur île, presque comme loin du monde. Point de tension extrême lors des premières années de Guerre froide, notamment au moment du blocus de la ville par les Soviétiques, petit à petit, la ville sombre dans le silence et l'ennui. « Berlin-Ouest, c'est mille et une facettes. Berlin-Ouest, c'est une ville en attente. Berlin-Ouest c'est un peu une question posée au cœur de l'Est.¹²⁶ » déclare à ce propos un journaliste français. Une atmosphère d'attente, se serait donc cela. Les Berlinoises n'osent pas parler d'avenir, ils n'en voient pas. La RFA va-t-elle abandonner cette enclave, beaucoup trop onéreuse pour la céder aux Soviétiques ? Nombreux sont les Berlinoises qui se posent la question, alors que la décennie file et que rien ne bouge. Le Mur s'ancre dans le territoire comme dans les têtes, il sillonne la ville, et un lendemain dans une Allemagne unifiée semble trop utopique. « Cette ville divisée en deux c'est quand même un lieu qui n'a pas beaucoup de futur. L'avenir est assez difficile à imaginer ici. » raconte amèrement

¹²⁴ *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

¹²⁵ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

¹²⁶ *Panorama*, « Berlin-Ouest », France Culture, 1984

Helma Sanders, cinéaste allemande lors de la Journée Exceptionnelle de France Culture. C'est en 1987 et les Berlinoises ne voient pas d'issue à cette situation. Et déjà même en 1979, les doutes planaient, les illusions s'effritaient «Il n'y aura jamais un changement de la situation à Berlin, si la situation générale en Allemagne reste comme elle est aujourd'hui. C'est à dire une réunification, une unification... des mots un peu difficile, seraient seulement imaginable s'il y aurait des graves changements intérieurs dans les deux grands blocs.¹²⁷ »

3.2 Regarder ce Mur

Il est aussi ce monument qui cristallise l'histoire européenne et mondiale contemporaine, l'échec du dialogue, métaphore dure de cette guerre froide. C'est alors une réalité palpable et proche de l'auditoire français, il se laisse regarder comme il se laisse entendre. Ainsi Gilles Freissinier le souligne-t-il dans son ouvrage, il fut très « vite ancré dans les mémoires collectives ¹²⁸ ». Bien que son étude porte sur la mise en image de la chute du Mur, elle fait aussi un état des lieux de la médiatisation de l'objet. Il déclare que c'est « l'aspect émotionnel et anecdotique, bien plus que son caractère géopolitique qui a prédominé dans la mise en image de ce lieu.¹²⁹ » C'est approchable à la mise en ondes du Mur, à savoir la prédominance du témoignage de ceux qui vivent avec, plutôt qu'un état des lieux géopolitique de la ville. Les émotions se collapsent à l'approche du Mur, surtout lorsque les reporters et producteurs français rapportent leurs impressions et parlent du choc que cette forteresse produit sur eux. Pour son magazine *Eureka*, Olivier Nanteau longe le Mur avec deux actrices, une française et une italienne. Ils regardent le Mur avec leurs yeux d'étrangers « C'est tellement absurde. Ça ne devrait même pas faire partie de notre vocabulaire. Ce grand trou derrière. On se dit qu'on est en 1989, mais il y a encore des grands murs comme ça. Mais qu'est ce que ça veut dire ? C'est absurde... ¹³⁰ »

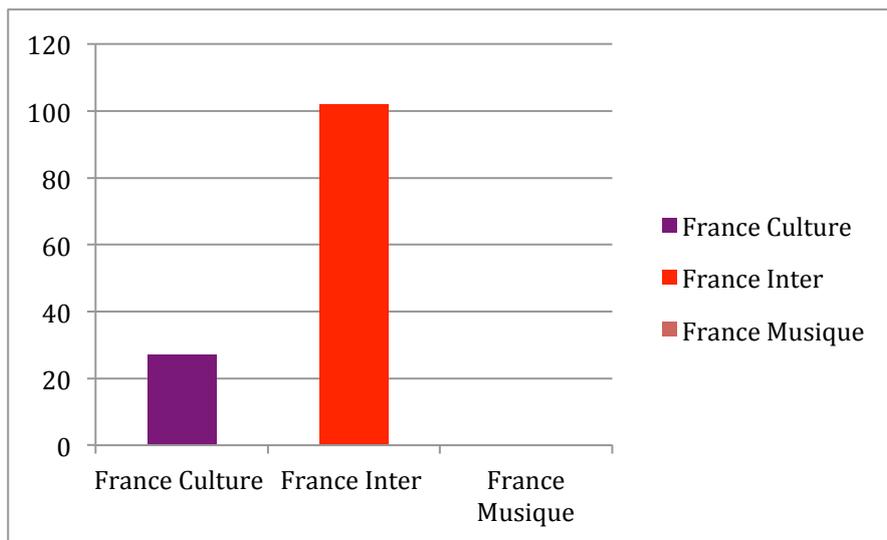
¹²⁷ *Vécu*, « Berlin, l'ombre sur la ville », France Inter, 1979

¹²⁸ FRESSINIER, Gilles, *La Chute du mur de Berlin à la télévision française, 1961-2002*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.96

¹²⁹ *ibidem*

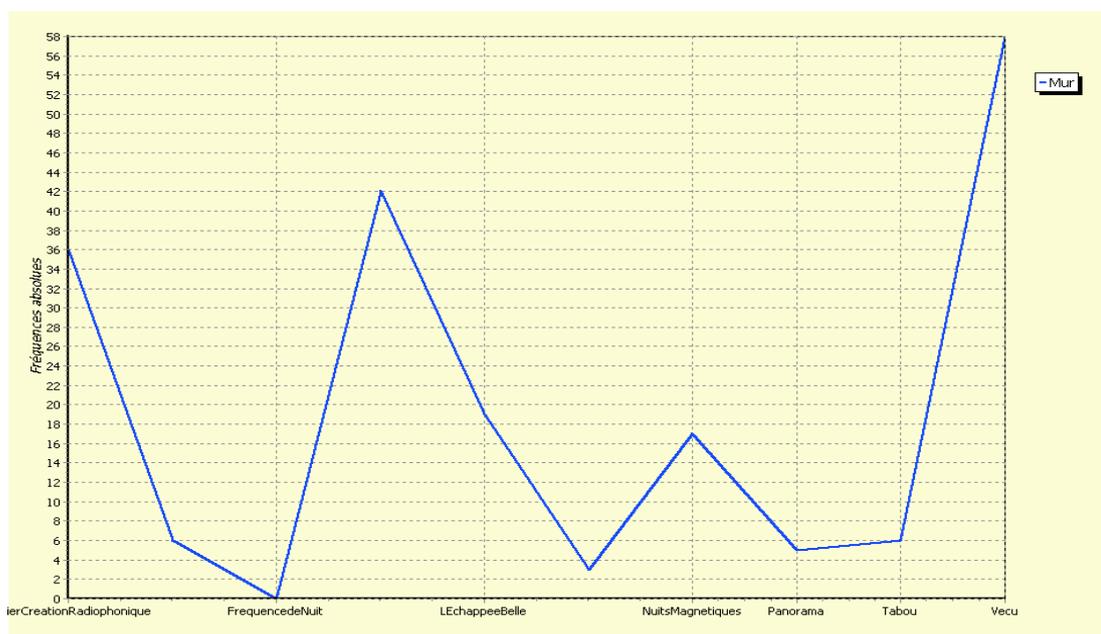
¹³⁰ *Eureka*, « Berlin avec Pascale Rocard », France Inter, 1989

Cependant une analyse des approches des différentes stations permet de constater une évolution quant à l'évocation du Mur.



Récurrance du terme « Mur » sur les différentes radios, en fréquences relatives

Bien que les émissions de France Culture représente 59% du total sur toute la décennie, force est de constater que c'est France Inter qui met le Mur plus au centre du débat. Une approche plus critique, avec des questionnements géopolitiques, France Inter, la radio généraliste du service public donne ainsi une approche plus journalistique des phénomènes politiques. Le Mur revient de façon récurrente sur les ondes de France Inter. Cependant, en complétant ce premier graphique par un second, on peut apercevoir une légère contradiction.

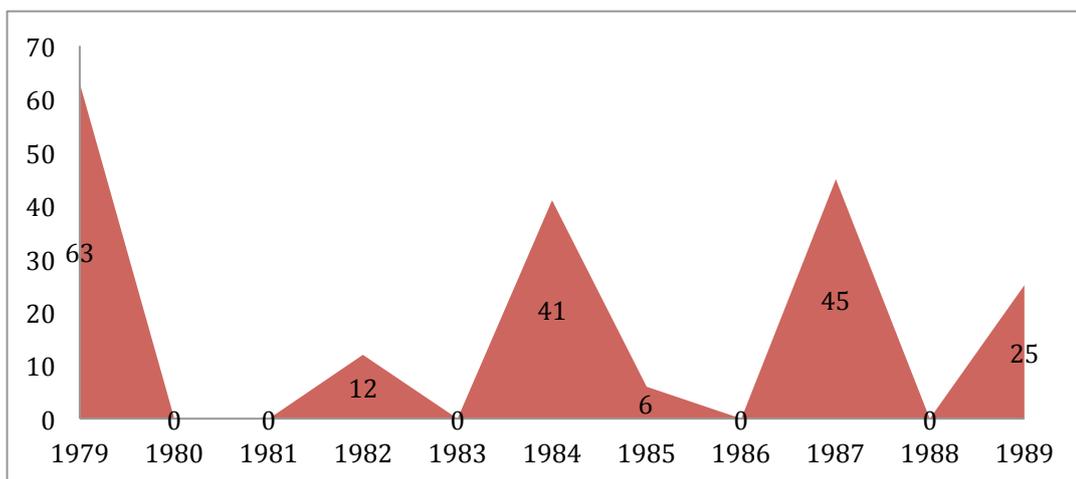


Réccurrence du terme « Mur » sur les différentes émissions

Si l'émission de Michel Tauriac évoque massivement le Mur, cela n'est pas très étonnant. *Vécu* se veut un magazine journalistique, donnant la parole à de nombreux experts pour analyser un évènement, et le numéro « Berlin, l'ombre sur la ville » propose une lecture empirique et factuel du Mur de Berlin. Contrairement à *l'Atelier de Création Radiophonique*, émission de création radiophonique, antithèse du magazine politique, qui laisse libre cours à la création sonore, mêlant poétique des mots et des sons, musique, archives. C'est la lecture originale et sensible d'un monument hautement politique. Aucune analyse experte n'est servie par *l'ACR*, c'est une errance dans les cicatrices et les rêves d'une ville empreinte à la mélancolie et aux doutes. *L'ACR* écoute ce Mur et en transmet les sons des habitants, enfermés, mais libres. Etonnant donc de constater que le Mur de Berlin, sur dix ans de radio, soulève des débats politiques, interpellant universitaires, journalistes, hommes politiques, mais que ce même mur catalyse la création, inspire les sons et les mots de France Culture et des collaborateurs de *l'Atelier de Création Radiophonique* qui partage une voix troublée et rêveuse face à cette avalanche de béton.

Le Mur de Berlin est ainsi analysé sur France Inter mais se transforme en terrain d'improvisation et de poésie pour France Culture.

Il est cependant intéressant d'observer l'évolution de l'évocation du Mur sur la décennie 80, grâce aux retranscriptions effectuées et au graphique ci-dessous.



Récurrance du terme « Mur » entre 1979 et 1989

Comme évoqué précédemment, l'année 1979 et son *Vécu* consacré au Mur, les autres années ne se démarquent pas quant à l'évocation de celui-ci. En 1983, les émissions de France Musique ne font alors aucune mention du monument et l'année 1984 est marquée par le numéro « Berliners » de *l'Atelier de Création Radiophonique*. Le Mur de Berlin n'est donc pas plus ou moins évoqué sur ces dix ans de radio. Il revient souvent dans la discussion, comme le présente Gilles Freissinier, sa force sensationnaliste est intarissable. Les envoyés de Radio France veulent en parler, en rapporter ces récits, ces drames, ces souvenirs. Ils veulent capter les mots qui pansent la division comme les témoignages qui l'ignorent.

CHAPITRE 7 : UN PASSÉ PRESSANT

1. Raconter hier

1.1 Témoignages, récits, souvenirs

1.1.1. Raconter la guerre

Voyager à Berlin et en rapporter les paroles, c'est également écouter les souvenirs et les récits sur le passé des familles, de la ville, de l'Allemagne, de l'Europe. C'est une immersion dans les mémoires, souvent douloureuses, d'une époque pas si lointaine que cela, la Seconde guerre mondiale et ses horreurs sont sur toutes les bouches. Tandis que les journalistes et producteurs questionnent, les Berlinoises racontent, se confient sur ce qu'ils ont vu, petits, sur ce que leurs parents ont fait ou dit. Ainsi les différentes émissions abordent au fil de la décennie, sous de nombreuses formes ces époques révolues, mais qui au sons des voix, renaissent.

Les Berlinoises racontent leurs souvenirs d'enfance, notamment pendant la Bataille de Berlin¹³¹, et évoquent les ruines, les flammes, les maisons détruites, mais également la présence des Russes dans la ville. Sabine pour les *Nuits Magnétiques* de Marguerite Gateau raconte en détails cette époque, et notamment les nombreux viols qu'a subi sa mère au cours de l'occupation soviétique, à la chute du IIIe Reich. Nombreuses sont les voix qui racontent cette période de chaos qui a suivi la fin de la guerre. Ce sont souvent les premiers souvenirs évoqués, ce sont les choses vécues frontalement par les Berlinoises qui témoignent. Ils étaient enfants, et vivaient à Berlin, ils regardaient la ville en ruine, « des images des maisons détruites, des corps morts sur la rue, des ruines tout ça en noir. ¹³²» La Seconde guerre mondiale est donc souvent évoquée par ce biais, des souvenirs d'enfance, un peu flous, de désolation et de perte. C'est une approche et des témoignages plutôt rares sur cette période de chaos. En évoquant la guerre, les journalistes et les producteurs de Radio France recueillent également de nombreux témoignages de Juifs berlinois

¹³¹ Assaut de l'Armée Rouge sur les forces de la *Wehrmacht* à Berlin, qui amorce la chute du IIIe Reich. Les pertes humaines, civiles et militaires furent énormes ainsi que les pertes matérielles : le centre-ville de Berlin fut détruit à plus de 70%.

¹³² *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

rescapés, qui racontent leur exil, l'antisémitisme ou les camps. Ainsi les témoignages s'entremêlent en évoquant l'Histoire, des souvenirs d'enfants, aux récits terribles de lynchage collectif et de déportation. L'histoire allemande s'évoque ainsi à travers différentes voix, différents regards. Les mémoires et les victimes sculptent les milles facettes de cette guerre, qui ne s'oublie pas et continue de soulever nombreuses interrogations. Ainsi, quant à l'antisémitisme allemand et à l'exécution de la Solution finale, la décennie recueille le témoignage notamment de Dora Schaul, une Berlinoise née dans une famille juive qui entra en Résistance à Lyon, et qui raconte notamment, lors de la Journée exceptionnelle de France Culture sa participation au procès de Klaus Barbie.

1.1.2 Rêver des années 1920

Les récits et les souvenirs de guerre s'égrainent au cours de la décennie radiophonique, et l'histoire de Berlin se dessine autour des cadavres laissés par la Seconde Guerre mondiale. Pas de nostalgie pour une autre époque, pas d'autres histoires, pas d'autres souvenirs, tout converge autour de cette guerre, selon la volonté des producteurs et des journalistes. Aller à Berlin, c'est évoquer cette époque monstrueuse. Malgré tout, une seule autre époque se galvanise de nostalgie dans la bouche des Berlinoises : il s'agit des années 1920, de l'âge d'or de Berlin. Beaucoup d'habitants évoquent cette période, qu'ils n'ont pourtant pour la plupart pas vécue, mais qu'ils idéalisent. La nostalgie pour un temps inconnu mais fantasmé, idéalisé. Comme-ci cette décennie fut la dernière d'insouciance que connut la ville. Laboratoire d'expérimentations, de théâtre, de danse, de cabarets, de musique, tout se passe à Berlin et toute l'Europe regarde Berlin. « « Regardez-moi », claironnait la capitale allemande, fière jusque dans le désespoir. « Je suis Babel, la pêcheuse, le monstre parmi les villes. Sodome et Gomorrhe réunies étaient loin d'être aussi dépravées, aussi misérables que moi ! (...) De la débauche, encore de la débauche ! Ce n'est pas le choix qui manque ! Ici, il s'en passe, des choses, mesdames et messieurs, il ne faut pas rater ça ! ¹³³», raconte ainsi Klaus Mann¹³⁴ en 1923. Ce qui

¹³³ MANN, Klaus, in *Journal*, in « GILLEN, Eckart, « Quand j'entends le mot culture, je sors mes subventions », in *Berlin, le ciel partagé*, supra, p. 167

permet de saisir cette atmosphère si joyeuse, si insouciante de cette période. Le poète Emmett William, installé à Berlin dit à ce propos au micro de René Farabet pour *l'Atelier de Création radiophonique* « Vivre à Berlin dans les années 20, sous la République de Weimar, franchement je me promène dans la ville et je cherche des allusions, des clés de ce passé. Une image nostalgique des années 20.¹³⁵»

Et lorsque les années 1920 rencontre l'expérimentation cinématographique, « Berlin, symphonie d'une grande ville » voit le jour, en 1927. Il s'agit d'un film sonore, non parlant, de Walther Ruttmann, mis en musique par Edmund Reisel. Film qui raconte Berlin, dans l'effervescence des années 1920, du lever du soleil, au crépuscule. C'est une ode à la modernité, à la vitesse, à l'euphorie de cette ville dans un temps d'entre-deux guerre joyeux. Marguerite Gateau au cours de la Journée exceptionnelle interroge un compositeur français qui s'est inspiré de ce film et de sa musique, mais déclare cependant en préambule de cet entretien « Nous avons décidé de ne pas parler des années 1920, mais évidemment nous avons fait une exception. Il s'agit de Walther Ruttmann.» Comme-ci l'évocation des années 1920 était à éviter, car il s'agit d'un Berlin fantasmé, tandis que « Berlin, ville invisible » tente de peindre un paysage actuel et concret de la ville. Quant à *l'Atelier de Création Radiophonique*, il diffuse l'intégralité du film sonore « Wochenende¹³⁶ », soit 11 minutes 30 de bruitages, d'ambiances, plus ou moins confuses. Il s'agit d'un extrait de « Berlin, symphonie d'une grande ville ». France Culture diffuse ainsi ce qui pourrait s'apparenter à l'un des premiers documentaires de création sonore, et il s'agit d'un portrait de Berlin capté dans les années 1920.

1.2 Un certain goût pour le sensationnalisme ?

- Quel rapport avez-vous à ce passé ? Quelles images gardez-vous de cette époque ? Que faisaient vos parents ? Vous en parlent-ils ? – Les questions et les

¹³⁴ Klaus Mann (1906-1949), fils de l'écrivain Thomas Mann, lui-même écrivain, s'illustre par sa littérature de combat envers le régime nazi, qu'il fuit d'ailleurs pour la France. Dans les années 1920, il fréquente les cabarets berlinois, et rapporte ces expériences dans un journal, publié par la suite.

¹³⁵ *Atelier de Création radiophonique*, « Berliners », France Culture, 1987

¹³⁶ Week-end

interrogations fusent. Les voix de Radio France cherchent à traverser les récits, dévoiler les secrets familiaux, révéler les souvenirs souvent douloureux d'une époque obscure. Peut-on alors parler de sensationnalisme voire de voyeurisme ? Probablement. Dans une France des années 1980 qui digère encore mal son collaborationnisme, et qui ferme encore les yeux sur sa participation à la déportation de milliers de Juifs. En effet, il faudra attendre 1995 pour que la France, par la voix de Jacques Chirac, reconnaisse à l'occasion de la commémoration de la rafle du Vélodrome d'Hiver, l'implication de l'Etat dans le génocide. De l'autre côté du Rhin, le travail de mémoire se fait dans une lutte générationnelle, de rejet de culpabilisation, de reconnaissance maladroite, et d'une rupture certaine entamée avec l'Etat¹³⁷. Les Berlinoises évoquent alors la guerre, sa cruauté, ses horreurs, et les émissions de Radio France rapportent tous ces mots, parfois dans toute l'ampleur morbide que cela implique. Notamment lorsqu'il s'agit de témoignages rapportant la déportation ou l'exil. Comme ce fils qui raconte les retrouvailles avec son père lorsqu'il rentre d'un camp de concentration¹³⁸. Les mots de cet homme s'inscrivent dans le réalisme du documentaire radiophonique, la captation du vivant, d'une vie, avec ces douleurs et ces peines. Toute l'intimité déployée dans ce récit, avec l'évocation des sentiments et des émotions les plus profondes se rapproche alors des penchants sensationnalistes du grand reportage, et il s'agit de trouver la frontière entre le dicible et l'écoutable. Mais la décennie 80 est la décennie qui voit apparaître *Shoah* sur les écrans, en 1985. Le film documentaire de Claude Lanzmann dévoile l'Holocauste au grand public, dans tout sa brutalité et sa cruauté, sans chercher à ménager le spectateur. Il s'agit alors un peu de cela aussi dans les émissions de Radio France. Du témoignage brut, percutant, une mémoire et des souvenirs sans filtres, sur cette guerre et ses conséquences. C'est notamment le cas, pour Dita qui raconte à Paula Jacques comment sa mère n'a pas pu avorter à cause de la politique d'Hitler, « Ma mère m'a donnée un sentiment très très bizarre, d'Hitler qui m'a sauvée la vie. ¹³⁹»

L'évocation de l'histoire de l'Allemagne et de son passé nazi amène également

¹³⁷ FLEURY-VILATTE, Béatrice, « La mémoire allemande, tombeau du passé nazi », *Libération*, 14.12.1994

¹³⁸ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

¹³⁹ *L'Echappée belle*, « Berlin, chez les Brickwell », France Inter, 1989

aux épisodes antisémites que vécurent les intervenants, victimes ou témoins, ils racontent. Ici, ce sont des souvenirs d'enfance qui resurgissent dans toute leur violence, et leur intimité offerte à tous. Ainsi, nombreux sont les exemples égrainés au fil de la décennie, qui percutent l'auditeur français par le détachement avec lequel les Allemands dévoilent ces secrets de famille, cette histoire sombre et honteuse. Les intervenants oscillent entre la nonchalance et la provocation, comme par exemple le témoignage de Sabine pour les *Nuits Magnétiques* qui raconte que les pères enrôlés dans le *Wehrmacht* ont un discours fier et glorificateur de leurs actions : « Les pères parlent beaucoup. La génération des pères parle de leur vie de soldats, ça me frappe beaucoup, avec une glorification, un enthousiasme, c'est dégoûtant. ¹⁴⁰»

2. « Berlin, c'est comme danser sur une tombe¹⁴¹ »

2.1 Ruines dans la ville

Les premières minutes des émissions sont celles de l'immersion dans la ville, dans son atmosphère, ses murs, ses paysages, et inmanquablement, ce qui frappe l'œil de l'explorateur et donc ici l'oreille du voyageur, c'est la présence de la guerre. «Ca pue la guerre ici ¹⁴²», déclare même un soldat français. Berlin porte les stigmates des conflits, bien sûr en son Mur, symbole de la défaite et de la rupture, mais aussi dans les maisons grises, les ruines, ses terrains vagues, sous son air d'abandon. Ruines et cicatrices. La ville se sillonne comme on remonte le temps et comme l'on sillonne l'histoire mondiale. A Berlin-Est, de grands travaux sont lancés pour rénover les infrastructures et les logements, pour effacer ces traces honteuses et douloureuses. A Berlin-Ouest, les capitaux manquent, la ville peine à changer de visage, et même si beaucoup d'intervenants racontent que les ruines ont été déblayées, la ville s'est construite autour des trous, des trous dans les rues, sur les façades des maisons. Les murs de Berlin-Ouest suintent d'Histoire, et elle en est le

¹⁴⁰ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

¹⁴¹ Expression prononcée par Olivier Nanteau dans *Eureka*, tiré de SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.235

¹⁴² *L'Echappée Belle*, « Berlin, chez les Brickwell », France Inter, 1989

témoignage vivant et palpable. Ce n'est pas le cas en République fédérale comme l'explique l'écrivain Klaus Hartung, à propos de l'amnésie allemande : « Alors qu'en Allemagne de l'Ouest, l'histoire a été liquidée à grand renfort d'*Eternit*, de béton et de murs carrelés, alors que les années 1950 effaçaient le fascisme à coups de plan de circulation, on dépossédait les hommes de quelque chose de fondamental : le passé¹⁴³ ».

Ainsi les reporters et les producteurs de Radio France décrivent-ils ces ruines et l'état de délabrement des maisons berlinoises. Ils interrogent les habitants sur leur capacité à vivre dans une ville en ruines, où l'Histoire se rencontre à chaque quoi de rue. Comment appréhender son histoire ? Comment vivre avec ? Comment vivre dans le présent et espérer l'avenir quand les façades des maisons gardent les séquelles des balles perdues de la Seconde Guerre mondiale ? Les Berlinoises, lancés dans un mouvement de rupture générationnelle, de révolte contre un Etat amnésique comme nous l'avons abordé précédemment, clament et défendent cette Histoire à porter des yeux. Parce que supprimer les traces du passé, c'est tenter de supprimer ce passé. Les Berlinoises ont conscience de la violence de ces traces, mais elles font partie de leur Histoire, et rien ne sert de les nier, de les enfouir, de les ignorer. Berlin a vu naître le IIIe Reich, Berlin garde les traces de cet empire et rien ne sert de tenter d'effacer ce pan de l'Histoire allemande. Tous tiennent le même discours, lorsque les Français leur demandent, ils répondent comme Dita : « La guerre est encore visible. Ce n'est pas la guerre mais plutôt l'Histoire. Il y a une continuité. L'Histoire ne doit pas être supprimée.¹⁴⁴ » Wim Wenders revient également massivement sur le désir du gouvernement fédéral à masquer ce passé. A l'occasion du 750^e anniversaire de la ville, il raconte la volonté des citoyens berlinois à faire émerger des décombres les bureaux enfouis de la Gestapo, en plein centre de Berlin-Ouest. Il salue cette initiative qui a laissée place au musée *Topographie des Terrors*, et qu'il va d'ailleurs visiter avec Michel Boujut pour les *Nuits Magnétiques*¹⁴⁵. « Faut quand même parler d'une amnésie ou d'un refoulement total, qui s'est exprimé par le fait qu'on croyait qu'en enlevant les affaires, les traces,

¹⁴³ HARTUNG, Klaus, « La dialectique du pavé et de la tarte à la crème », in *Berlin, le ciel partagé*, ibidem, p.186

¹⁴⁴ *L'Echappée Belle*, «Berlin, chez les Brickwell », France Inter, 1989

¹⁴⁵ *Nuits Magnétiques*, « Les gens tout de même : Wim Wenders », France Culture, 1987

les bâtiments de la terre, on pourrait pour ainsi dire effacer cette mémoire. » dit-il à ce propos.

2.2 Traces dans les mémoires

Si Berlin est comme « danser sur une tombe », comment peut-on supporter cette ville ? Comment peut-on construire son identité en temps qu'Allemand, en tant que Berlinois vivant sur cette tombe ? Les mémoires cogitent et se frayent cependant un passage dans l'avenir. Berlin, comme nécropole mais également comme une ville concentrant les espoirs les plus fous, et une soif intense de vivre malgré l'époque et la présence pressante et oppressante de l'Histoire.

« - Vous dites que Berlin c'était une ville morte, et c'est vrai que lorsqu'on se promène, Berlin a l'aspect d'une ruine. Alors en même temps, la présence du passé, d'un passé en ruine et puis la présence aussi de l'avenir, de choses très vivantes.

- Oui, c'est une contradiction. Mais les choses qui vivent ont plus d'influence. Les Berlinois ont beaucoup de force, beaucoup d'amour pour cette ville. (...) Ca existe seulement à Berlin et pas en Allemagne.¹⁴⁶»

Typiquement, les Berlinois se revendiquent différents et forgés par leur ville et ses ruines. Ils ne sont pas Allemands, mais Berlinois, et se confrontent à leur passé tous les jours, en en tirant une énergie unique. Ils ne cherchent pas à masquer cette part d'eux –même, de leur patrie, ils font avec et la regardent tous les jours en face. Bien sûr, cette attitude, presque provocatrice soulève de nombreuses interrogations dans les équipes de Radio France voyageant à Berlin. Certes, les Berlinois se confrontent à l'histoire de leur pays, mais comment peuvent-ils en tirer de la fierté ? Ils débattent souvent sur leur identité nationale et sur la culpabilité qui en découle.

« - Je n'ai pas honte d'être Allemand mais de là à dire que c'est quelque chose de particulier... non pas vraiment.

- Vous ne pensez pas que ça vient du passé de l'Allemagne ?
- Non... ¹⁴⁷ »

¹⁴⁶ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

¹⁴⁷ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : Berlin, une mosaïque », France Culture, 1982

A travers les questions des reporters et producteurs, nous comprenons l'angoisse des Français vis-à-vis des Allemands et leur capacité à refonder leur identité, à reconnaître leur patrie fièrement. Mais un profond décalage apparaît entre les questions des journalistes et les réponses des Berlinoises. Oui, ils sont fiers de qui ils sont, non pas en tant qu'Allemand, mais bien en tant que Berlinoise. Et puis, surtout, comment peuvent-ils vivre avec cette culpabilité que le monde entier leur reconnaît ? Les questions fussent mais les réponses restent floues et diffuses. Sabine Ludwig, écrivaine berlinoise raconte bien ce sentiment particulier qui est d'être Allemand, dans les années 1980, elle dit se sentir toujours coupable, mais pas responsable¹⁴⁸.

Certains racontent leurs expériences face à la germanophobie à laquelle ils font face quand ils voyagent, surtout en France. « Les débuts étaient difficiles à Paris, on me traitait de sales boches, de schleu, etc...¹⁴⁹ » ou encore « J'en ai fait l'expérience en France, et la réaction des Français c'était comme un mur de glace. On ne parlait pas avec moi, alors ça veut dire qu'on n'aime pas les Allemands. Ça veut dire que ce passé est vivant.¹⁵⁰ » Aborder effectivement ce thème de l'Histoire, et notamment sur l'Allemagne nazie soulèvent de nombreuses interrogations sur la façon dont on peut continuer à vivre dans une ville profondément marquée, dans un pays reconnu coupable, à travers le regard des autres. Les Français vont à la rencontre de ces Berlinoises et un certain écart se dessine entre les points de vue et la manière d'aborder les problématiques.

¹⁴⁸ Journée exceptionnelle, « Berlin, ville invisible », France Culture, 1987

¹⁴⁹ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : Berlin, une mosaïque », France Culture, 1982

¹⁵⁰ *Nuits Magnétiques*, « Rester, partir, oublier : l'histoire de Sabine », France Culture, 1982

CONCLUSION

Les Berlinois comme les Français sentent l'agressivité de Berlin. Une histoire brute, qui vous saute au visage, des communautés rebelles et parfois virulentes, un art révolté, une musique violente ; la nuit, le noir, la brume, les ruines, Berlin vous agresse et autant qu'elle vous bouleverse. Les Berlinois aiment leur ville autant qu'ils la détestent. Libres mais enfermés, ils vont face aux doutes de la décennie, comme ceux de leur Histoire. La ville se raconte et s'écoute dans toute cette peur et se regarde se battre et mourir. Les mots françaises sur ces murs, ces questions en suspens, les sons rapportés par Radio France se greffent dans les pensées, et se digèrent. Un regard français sur un voisin allemand, différent, étranger mais qui se confronte aux attentes incertaine d'une décennie violente et bordélique, Berlin, comme « l'hôpital psychiatrique » de l'Allemagne rappelle ses fous et leur donne les mots pour verbaliser les interrogations contemporaines d'une époque au bord de la rupture. Rupture sociale, idéologique, économique. Les Berlinois racontent leur vie et leurs craintes, mais surtout l'appréhension de l'avenir qui les poussent à se réinventer chaque jour. Ils fuient mais renaissent ensemble. Ces émissions sont des déclarations d'amour à leur ville. Les journalistes et producteurs relaient cet hymne, en en donnant les milles visages et les milles sons. Berlin ne mourra jamais, car elle restera gravée sur la bande magnétique comme une parenthèse d'idéalistes, révoltés et violents, mais d'utopistes idiots et généreux. La musique, les mots, le bruissement des feuilles, le bourdonnement des conversations dans un *kneipe*, le grincement de la porte d'une vieille maison dessinent ce paysage unique, les énigmes posées sont résolues et la ville ouvre ses sons pour laisser l'oreille étrangère les entendre et les comprendre. Berlin raconte ses contes, et ils pourraient être universels tant cette humanité les imprègnent. Carrefour des rencontres, des immigrations, des cultures, laboratoire à ciel ouvert de poésie et d'expérimentation, rien ne ressemble à cette effervescence berlinoise.

Ainsi les récits et les émissions montées de Radio France sont une immersion dans une radio intime, celle des témoignages et des émotions, une radio qui se prouve encore qu'elle se renouvelle sans cesse, tout en répondant aux envies d'un

public exigeant et curieux. C'est donc aussi cela cette radio des années 1980 sur le service public, embrasser de nouvelles rencontres, de nouvelles cultures, de nouveaux sons. Fermez les yeux et voyagez, il suffit juste de brancher son transitor. La ville se confie, sur ces cicatrices, sur des doutes mais sait aussi se montrer joueuse et chaleureuse. Les Français écoutent ces Allemands un peu différents, qui ne sentent pas vraiment Allemands d'ailleurs, mais qui répondent aux questions au nom de leur peuple et de son passé. Ce sont les paroles d'Allemands un peu exotiques, avec des propos un peu bizarres, plus libres, plus marginaux, qui ne veulent pas coller au cliché du perfectionnisme allemand.

« Berlin est un peu de ruines, un peu trop libéral, un peu trop artiste, trop bohémien, trop riche et ne gagne pas d'argent. Ils sont riches et ne gagnent pas d'argent. Ont beaucoup de place, d'espaces verts mais ils parlent toujours qu'ils sont encerclés par un mur. Ils sont fous, ils sont jeunes et vieux en même temps, parce qu'il y a beaucoup de vieux et beaucoup de jeunes.¹⁵¹»

Etonnants donc ces Berlinois ! « En plus Berlin, c'est une ville, cette ex-capitale qui en même temps est l'exemple de l'autodestruction de la culture, de la civilisation.¹⁵²» Berlin-Ouest ce n'est donc pas vraiment pas l'Allemagne, mais plutôt l'anti-Allemagne. Comment donc rencontrer des Allemands germanophobes comme le sont les Berlinois ? Le regard français sur cette haine de l'Allemagne se complexifie et nous écoutons presque une mise en abyme de la définition douloureuse d'une identité refondée sur du sang et des ruines, des Murs et des cicatrices. Les Berlinois sont violents à l'égard de l'Allemagne fédérale et de sa façon d'affronter l'avenir, comme elle souhaite enterrer son passé. Les reporters français se retrouvent ainsi sans presque le vouloir face à un discours de rejet d'identité nationale. Alors qu'ils souhaitaient quelque chose de sensationnaliste, ils se retrouvent devant quelque chose de brisé.

Mais à l'évidence, ce n'est pas un sujet que les Français demandent à entendre, comme le montre la disparité des émissions tout au long de la décennie :

¹⁵¹ Dita dans *L'Echappée Belle*, «Berlin, chez les Brickwell », France Inter 1989

¹⁵² *Fréquences de Nuits*, « Ruines et Néons, 3 », France Musique, 1983

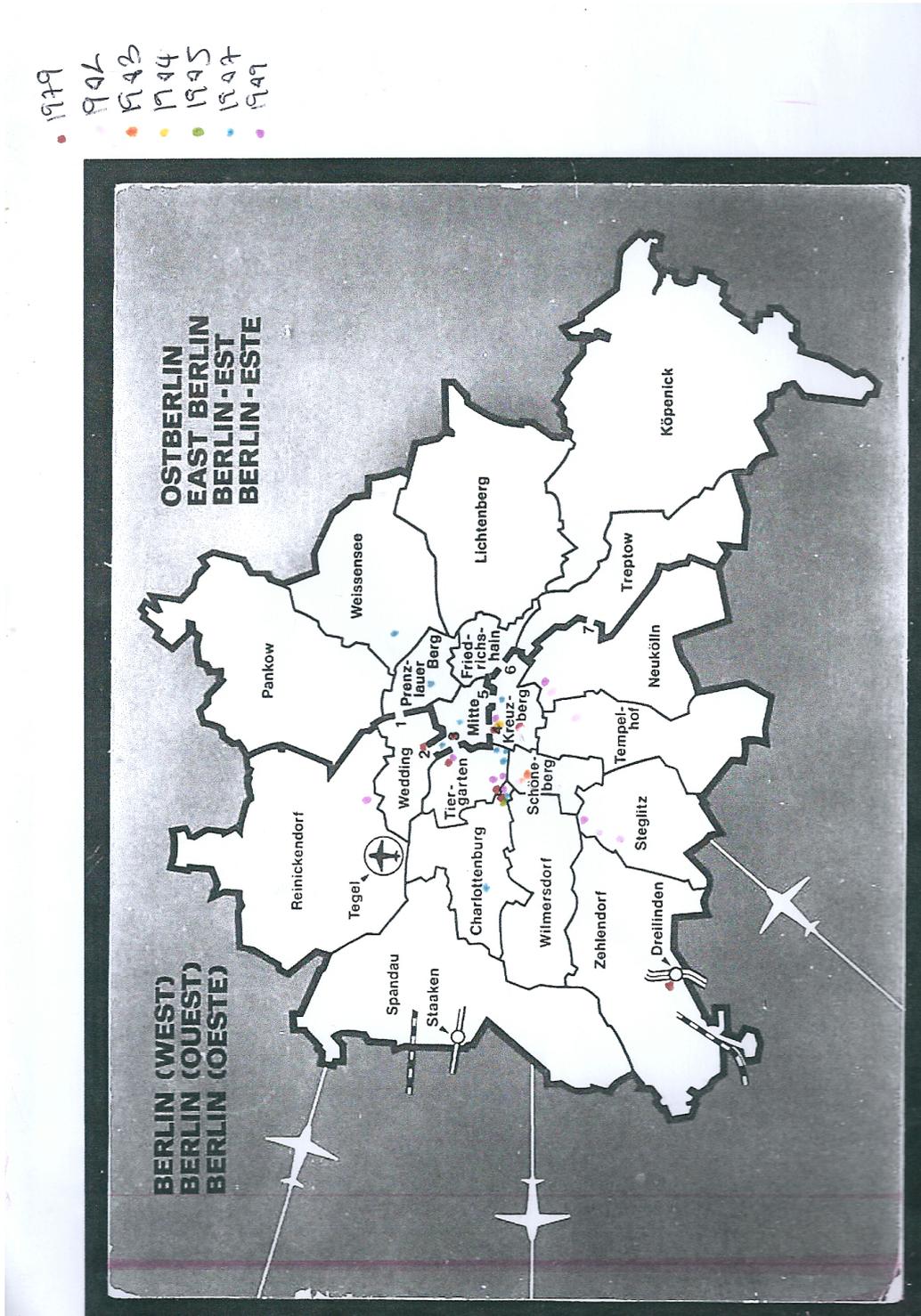
Berlin fait peu l'actualité, c'est une ville marginale, peu connue, peu reconnue. Comme l'indique d'ailleurs un journaliste de l'Est Républicain interviewé à la volée dans un café en 1979 : « Nous voulions avoir une connaissance approfondie de Berlin, mais à mon sens ça ne passionne pas les foules. Les journaux pouvaient seulement avoir un intérêt avec la venue de Valéry Giscard d'Estaing.¹⁵³»

« Nous savons bien en effet que de parler de l'histoire de l'Allemagne n'est pas entendu chez nous seulement pour ce qu'elle est. Pour le seul niveau auquel elle s'astreint. Mais parce que nous y cherchons des questions et des réponses simples et donc difficiles. Comment et pourquoi le nazisme ? Pourquoi les camps et ces variétés de camps de travail et d'extermination ? Pourquoi la gêne devant les puissances du capitalisme allemand ? (...) Mais la question intéressante est bien pourquoi et comment la question de l'épuration de l'appareil d'Etat du IIIe Reich, ne fut-elle pas la question en France ? Et puis d'éviter deux pièges aussi redoutables l'un que l'autre, un antifascisme abstrait, pathétiquement impuissant et en France, un vulgaire anti-germanisme qui n'a jamais préserver ni du pétainisme, ni du stalinisme.» conclue la productrice Monique Veaute pour France Musique.

Ainsi Berlin, se raconte-elle comme une ville sans qualités sur les ondes publiques ? Il s'agit plutôt d'un portrait dense, vivant, à travers des multiples rencontres, des Berlinois, des expatriés, des artistes, des habitants de tout horizons que la ville dessine. Les rumeurs sombres et les ruines grises plantent le décor d'une ville atypique et qui paraît difficilement classable. Berlin, c'est un point d'interrogation posé au cœur de l'Europe déclarait un journaliste. C'est effectivement un peu de cela, ni jeune, ni vieille, ni revancharde, ni pacifiste, ni libéral, ni libérée. Radio France capte ces différents portraits, dans leur diversité et leur pluralité. Ce Berlin radiophonique des années 1980 n'est pas un sujet engagé, qui évolue au fil des ans. La ville apparaît figée dans une banalité extraordinaire et Radio France s'en fait le simple porte-voix.

¹⁵³ *Nuits Magnétiques*, « Berlin, quelques bandes sonores avec elles, 1 », France Culture, 1979

ANNEXE 1



Carte de Berlin avec les déplacements effectués par les équipes de Radio France

ANNEXE 2



Graphique représentant les différentes catégories d'intervenants

ANNEXE 4
RETRANSCRIPTION D'UNE ÉMISSION DE FRANCE CULTURE

Diffusée mercredi 2 mai 1984 à 12h45

Panorama :
Berlin-Ouest

Antoine Spire : Le panorama de France Culture aujourd'hui au programme, deuxième partie de l'émission consacrée à Berlin : Berlin-Ouest. Emission que nous avons enregistrée dernièrement à Berlin avec Lionel Richard et Jacques Duchâteau. Mais tout d'abord, nous retrouvons Peter Schneider, l'auteur du *Sauteur de Mur*, que nous avons donc rencontré.

Peter Schneider : - Après la guerre, nous sommes devenus des étudiants modèles des deux grands frères, la Russie et l'Amérique. Et naturellement, nous voyons de quelle manière, nous les Allemands de l'Ouest sont fidèles à notre allié américain, comme d'autre part les Allemands de l'Est, sont le facteur le plus stable dans toute la communauté d'Europe de l'Est. On se demande comment c'est possible, que dans le cas d'une guerre, il faut craindre que les deux armées allemandes voudraient tirer l'une sur l'autre. Ca n'est pas une situation convaincante. Je pense qu'il faut ré-enquêter sur l'identité des Allemands, jusqu'au moment où nous avons pour nous un statut assez confortable. Mais il faut dire que chez nous, la démocratie a été importée comme le socialisme a été importé. Ca veut dire que moi personnellement, je suis très content de vivre ici, que j'ai pris par à l'expérience de la démocratie. Et je crois que la démocratie a été la décision la plus urgente à prendre après le fascisme pour les Allemands. Mais nous n'avons pas lutté pour ça, pour l'identité que nous avons maintenant, et je tremble un peu, sur comment les Allemands voudraient défendre ça, alors qu'ils n'ont pas combattu.

Lionel Richard – Christoph Hein fait parti de ces écrivains qui sont revenus du pacifisme. Ils ont l'impression que le mouvement pacifiste a été retenu par l'Union soviétique. Peter Schneider lui, était plus mesuré.

Christoph Hein : - Je crois qu'il y a un droit fondamental de dire non au nucléaire, à l'énergie nucléaire, sous ces deux formes, militaires, et soi-disant, pacifique. Mais ceci-dit, au sein du mouvement pacifiste, il y deux tendances nettement différentes, l'une qui est plus ou moins communiste, qui se comprend comme une prolongation de la propagande soviétique, et eux, ils entendent par paix, la paix que l'Union Soviétique impose à ses satellites. Et par désarmement, ils entendent seulement le désarmement du côté américain. Et l'autre tendance, celle à laquelle j'adhère, c'est une tendance vers la décolonisation de l'Europe, c'est à dire, une paix réelle. Par le retrait des troupes soviétiques de l'Europe de l'Est et en même temps, le retrait des Américains de l'Europe de l'Ouest. Cela veut dire que l'Europe doit se défendre elle-même.

L.R : - Ca veut dire dénucléarisation de l'Europe ou neutralisation de l'Europe ?

P.S : - neutralisation mais pas dans un sens passif. Je ne veux pas une Europe désarmée qui soit incapable de se défendre. Cela bien entendu une utopie, un rêve, que nous ne pouvons pas réaliser. Le mouvement pour la paix est seulement convaincant quand c'est en même temps un mouvement pour la liberté. Pour les libertés qui sont liées aux pays de l'Europe de l'Est, par une superpuissance. Aux libertés qui sont aussi en danger dans nos démocraties, ici. Parce qu'il y a toujours des tendances à limiter ces libertés.

Peter Schneider : - Je suis d'accord avec le mouvement pacifiste allemand. Moi, je veux réduire les armes, les fusées. Mais je ne crois que le monde serait bon si on jette à terre toutes les armes. Les Russes ont des armes très dangereuses, les SS20, il faut alors se défendre. Nous n'avons pas besoin d'être à égalité avec eux. Ce n'est pas nécessaire ici, puisqu'il y a une superpuissance, c'est l'Amérique. Et elle doit prouver qu'elle est toujours plus forte, comme les Russes. Nous Européens, nous n'avons pas besoin de ça. Pour parler au futur, seulement une Europe forte, unifiée,

avec une force de frappe autonome pourrait devenir une alternative. Le mouvement pacifiste allemand n'est pas d'accord avec moi.

Antoine Spire : - Est-ce que vous ne pensez pas que ces perspectives s'éloignent avec la CDU au pouvoir ?

P.S : - Oui, je pense. Parce que les hommes forts font ce que veut le grand frère, les Américains. Et je pense, dans les derniers temps de Helmut Schmidt, on a vu la possibilité d'un nouvel espace, d'une nouvelle autonomie en Europe. J'espère qu'on peut avec l'aide des autres européens on peut continuer.

Antoine Spire : Ingeborg Drewitz, une autre figure de la littérature berlinoise, nous l'avons aussi rencontré. Elle appartient au courant des écrivains ouvriers en RFA, et n'a pas un avis aussi tranché la question des armes comme Peter Schneider ou Christoph Hein. Elle est très pacifiste et reste peu méfiante quant à la récupération du mouvement pacifiste par l'Union Soviétique.

Lionel Richard : - Oui, elle appartient au grand mouvement de la littérature ouvrière en Allemagne fédérale, et effectivement elle est beaucoup plus proche du mouvement de la paix en Allemagne. Elle revient sur le sommet des écrivains allemands qui a eu lieu à Sarrebruck, elle commente la réunion entre les écrivains de l'Est, et ceux de l'Ouest.

Ingeborg Drewitz : C'était évidemment un moment très difficile. Parce que nous, les auteurs de l'Est et de l'Ouest, on ne parlait sans censure. La télévision était là, de l'Est et de l'Ouest mais les résolutions de ces congrès sont impossibles.

Antoine Spire : - Est-ce pour autant vous n'avez pas été récupéré par l'Est, qui sont très content de voir des auteurs de l'Ouest qui soutiennent le mouvement pacifistes ?

- Maintenant, nous sommes dans la situation que ce mouvement de paix est condamné à l'Ouest aussi, et condamnée à l'Est aussi. Je suis pacifiste malgré tout. Nous pensons qu'il est possible d'avoir une Europe sans guerre, mais il faut discuter, et les deux systèmes ont une chance de survivre si nous avons l'idée de faire cela.

Antoine Spire : - Est -ce que vous pensez que ceux qui sont pour la paix sont manipulés ou sont-ils conscients, quand ils se battent pour la paix ?

Christoph Hein : - C'est de bonne foi qu'ils sont manipulés. Maintenant, il y a de plus en plus de gens qui s'en rendent compte. Des centaines d'écrivains qui ont dû quitter leurs pays. Et nous voulons parler avec eux, nous associer avec eux pour défendre les libertés, dans les deux Allemagnes, et dans l'Europe tout entière.

A.S : Quand vous dites que ce mouvement progresse, puisqu'Ingeborg Drewitz, on parle d'elle pour succéder à Bertold Gremann, à la présidence de l'Union des écrivains, est-ce que vous pensez que c'est une évolution qui va dans ce sens ?

C.H : - Je l'espère. Nous n'avons dit à Ingeborg, hier, que nous allions la soutenir seulement sous cette condition là, c'est à dire, quand il y aura des ambiguïtés, quand elle préférera parler avec Herman Kant et d'autres, ou avec les représentants de l'Union des écrivains à Moscou quand cela est plus important pour elle plus que celui des écrivains dissidents, alors là, nous dirons non.

Antoine Spire : - Ingeborg Drewitz n'a pas été élue à la direction des écrivains, c'est finalement Hans Peter Bleuel qui a été élu. C'est une solution de compromis qui a été choisie. Tout un chacun ressent une immense tension entre l'Est et l'Ouest et en même temps, tout un chacun est désireux de lancer des ponts vers l'Ouest, d'où l'optimisme de Maurice Dehaden, qui considère que le festival de cinéma qui l'organise à Berlin chaque année est aussi un pont, entre l'Est et l'Ouest.

Maurice Dehaden : - Le festival en tant que tel se doit d'éviter de devenir un tribune politique directe. Nous devons réussir à créer un forum, avec des gens d'opinion différente, provenant même d'un système idéologique différent, peuvent se rencontrer, dans une atmosphère qui ne soit pas une atmosphère de provocation réciproque. Cela ne veut pas dire que le festival ne présente aucun engagement politique, avec des contenus contraires à un sens de justice et de dialogue, qui ne réponde à aucune étiquette politique particulière.

A.S : De ce point de vue, les initiatives que vous avez prises avec la RDA, à laquelle la RDA semble répondre, signifierait que cette initiative est aussi partagée par l'Est ?

M.D : La RDA est un pays qui a sa propre politique cinématographique, sa présence ici rejoint une autre problématique du festival, qui est dicté par la situation géographique, géopolitique de Berlin. A savoir, notre désir, notre fonction de servir de pont entre l'Est et l'Ouest, à travers des films, en montrant des films de pays socialistes. Il ne faut pas revenir aux origines, à savoir un festival de Guerre froide, crée dans les années 50. Il s'agit au contraire de combattre toute velléité d'utiliser ce festival à des fins de partie. (...) La réputation de Berlin-Ouest, vitrine de l'Occident remonte à l'époque de la Guerre froide. On utilisait ce coin de terre occidentale pour montrer à l'autre côté, les bienfaits de notre capitalisme rayonnant. Depuis on ne peut plus tellement parlé de capitalisme à Berlin. C'est aussi une ville qui a de très gros problèmes sociaux, notamment avec un très grand chômage des jeunes, problèmes de drogue très important. On oublie aussi de dire que Berlin est la plus grande ville turque en dehors de la Turquie, je ne sais pas si c'est encore une vitrine de l'Occident. Quant à la présence américaine, je ne pense qu'il est de particulier attrait pour la vie américaine, ici, qu'ailleurs. On a bien vu la visite de Reagan, il y a peu près une année à Berlin, avec deux absolus extrêmes qui vivent ensemble sous le même toit, dans cette ville. D'un côté les jeunes, qui manifestent violement dans les rues en brûlant des voitures et puis à côté de ça, des milliers de gens qui se précipitent à une réception pour saluer le président américain.

Antoine Spire : Stefan Reissner, est le représentant des Verts, des écologiques au conseil municipal de Berlin-Ouest. C'est un écrivain du *Krips theater*.

Lionel Richard : Il écrit des textes pour ce théâtre, c'est théâtre pour les enfants, mais qui incite à faire réfléchir les enfants. Au fond, c'est un théâtre démystificateur, dont on n'a pas l'habitude en France. Et comme il est au conseil municipal de Berlin, il connaît très bien les problèmes économiques liés à Berlin-Ouest.

Stefan Reissner : - A Berlin, il a beaucoup de possibilités de vivre dans une certaine liberté et beaucoup de jeunes qui se sont retrouvés perdus dans les villages à la campagne, en RFA, dans les agglomérations modernes, aiment venir à Berlin pour profiter de cette liberté. Il faut savoir, parce qu'on a manqué de développer l'industrie, on a subventionné la vie culturelle.

Antoine Spire : - C'est avec une étudiante en littérature française que nous avons fait le point sur la vie quotidienne à Berlin-Ouest.

Brigitte : - On a la chance d'avoir plusieurs orchestres, la Philharmonie et d'autres. On a beaucoup d'expositions, et on a aussi, comme un centre international, on a beaucoup plus de possibilités que dans d'autres villes. Berlin, quoi que pas la capitale de l'Allemagne, Berlin est la capitale culturelle de l'Allemagne, par exemple Munich, on ne trouve pas les mêmes possibilités qu'ici, c'est plutôt la province.

A.S : Est-ce que culturellement s'expriment ce qu'on appelle les alternatifs ? Ceux qui sont opposés à la culture institutionnelle.

Brigitte : Oui, bien sûr, la culture un peu alternative, c'est la tradition à Berlin. Dans le domaine de la culture des squatteurs, ici, qu'on a pas dans les autres villes.

B : Il n'y a pas un recul de ce mouvement alternatif depuis quelques années ?

A.S : Oui, mais dans la politique alternative, on a vu que pour arriver à forcer un peu les choses, il faut faire des compromis.

- Quel genre de compromis ?

- Ils essayent d'approfondir les possibilités démocratiques qu'ils ont, au lieu de forcer les choses.

- Vous voulez dire qu'ils ont été plus violents autrefois qu'aujourd'hui ?

- Oui. Et c'était pas parce qu'ils voulaient être violents mais parce qu'ils ne savaient pas comment agir autrement en politique. Ils n'avaient pas du tout d'expérience. Ils savent maintenant que pour faire passer quelque chose au Sénat, il faut faire des compromis.

- Et les Verts ?

- Oui, à Berlin, ça va un peu ensemble.

- Et avec la transformation du gouvernement, les socialistes ont quitté le gouvernement, il y a eu des changements à Berlin ?

- Je crois que pour les Verts c'était très important, parce que maintenant ils ont un siège. Ils ont plus de force parce que les gens sont plus conscients que toutes les questions qu'ils traitent, l'écologie, le chômage, la condition de la femme prennent beaucoup plus de place dans la tête des gens qu'il y a deux ans ou trois ans. Ils

voient que dans le monde entier, ces problèmes devraient être abordés, surtout chez les jeunes.

Maurice Daden : - Sous les deux gouvernements, celui des socialistes et la coalition libéraux chrétiens démocrates qu'il y a maintenant, il y a toujours eu un effort, je crois, notamment à Berlin, vis à vis de la culture, tout à fait particulier. Je vois quand même une continuité, dans une volonté qui remonte finalement à la décision, dans les années 76-77, du chancelier Schmidt, qui cherchait désespérément un moyen parmi d'autres, de revaloriser Berlin. Alors, dès ce moment là, la chancellerie fédérale a investi énormément dans l'activité culturelle, ça veut : subventionner les troupes de théâtre, bâtir des musées, des bibliothèques. Vous avez les formes de prestige, tel qu'un festival de cinéma, où les *Festwochen*, festivals d'opéra en automne. Et puis à côté de ça, vous avez des tas d'activités, parfois très obscures, qui peuvent se limiter à une galerie d'art, où a un groupe de théâtre alternatif qui reçoit une aide pour acheter des costumes ou des décor, pour avoir un minimum pour s'exprimer. Et peu à peu, dans ce que j'appellerais de ce bouillon de culture sont sortis des choses remarquables. Au point de vue, peinture, musique, théâtre, cinéma. Et qui à mon avis, ont une valeur non seulement allemande, mais internationale.

Stefan Reissner : - Toute la vie culturelle est hautement subventionnée. Le théâtre prend plus de risque, aujourd'hui, il y a des problèmes, c'est naturel. C'est le changement de l'économie, on a commencé à calculer mieux, mais aussi on a changé le gouvernement, on a un gouvernement de droite. Et c'est une tradition de droite de vouloir régler la vie culturelle, on a commencé à avoir des problèmes avec ça. Mais de temps en temps, c'est peut être mieux d'avoir des problèmes avec l'administration que de toucher toutes les bourses.

- Extrait musical -

Antoine Spire : Le mouvement féminin a reculé à Berlin comme ailleurs. Pourtant nous avons tenu à rencontrer trois protagonistes de ce mouvement féministes.

C'était trois femmes qui visiblement semblaient nostalgiques d'un certain passé.

Lionel Richard ?

Lionel Richard : Oui, c'est certain, le mouvement féministe a été très fort en Allemagne et à Berlin en particulier, et on aperçoit à travers les vitrines des librairies que ce mouvement est tout même très forts, presque toutes les maisons d'éditions ont des éditions de littérature féministe.

Barbara Rosenberg : - Au début, je crois que ça correspond à un besoin, de savoir plus comment vivent les autres femmes. Et comment elles s'en sortent, comment elles font avec les hommes, avec les femmes, avec le travail. Au début, c'était surtout de la littérature biographique, alors après les maisons d'éditions on découvre un marché, et chaque maison d'édition s'est décoré d'une série de femmes. Ce qui ne veut pas dire que par cela, il y a eu des informations alternatives sur les femmes qui vraiment, changent la vie des femmes. Parce que ça peut être aussi de l'embobinage, de la description de vie de femmes, gnagnagna, à l'eau de rose. Mais c'est aussi une chance pour les femmes, de publier bien sûr ce qu'elles ont écrit. C'est un bien et un mal.

- Il y a même des clubs d'auteurs femmes où les femmes entre elles se lisent ce qu'elles écrivent ?

- Maintenant, je crois qu'on est à un autre stade où les femmes ont vraiment envie de s'insérer dans l'art d'écrire et pas seulement de décrire leur vie mais de décrire les rêves, les fantasmes. L'insertion des femmes dans la vie au travail n'est pas encore faite. Par exemple, il y a beaucoup de femmes qui veulent s'insérer dans un travail manuel. Par exemple, elles veulent être menuisière. Et elles ont beaucoup de mal à rentrer là dedans, c'est à dire, il y a toujours les préjugés qui prévalent encore. Et elles ont tendance à se fonder elles-mêmes leur lieu de travail. Elles ouvrent elles même leur menuiserie, elles font des journaux, des cafés de femmes, des librairies de femmes, énormément de lieux de femmes, surtout à Berlin, enfin spécifiquement pour Berlin. Vous pouvez passer toute la journée, enfin pas vous, on ne vous laissera pas entrer, mais nous, on peut passer toute la journée, qu'entre femmes (...), toute un réseau économique féministe, surtout à Berlin, un réseau économique de femmes, qui n'existent pas en France, je crois.

- L'ensemble de ces initiatives se fait plus sur un modèle d'exemple américain que français vous avez dit.

- Alors il y a énormément peu d'échanges entre la France et l'Allemagne, je ne sais pas à quoi ça tient, et de toutes façons les Américains sont arrivés chez nous, donc on a été plus orienté vers les USA, et il s'agit aussi peut être d'une facilité de langue, je ne sais pas.

- Extrait de musique classique -

Antoine Spire : Michael Nerlich est professeur de littérature française à Berlin-Ouest, il dirige aussi une revue, Lionel Richard ?

Lionel Richard : Oui, il est intervenu notamment au dernier colloque Stendhal à Grenoble, et à présenter une nouvelle édition de *La Chartreuse de Parme*, avec une postface qui remet complètement en cause l'interprétation de *la Chartreuse de Parme*. Et il anime une revue qui a trouvé un public en Allemagne fédérale, notamment auprès des jeunes enseignants, tout ceux qui sortent des universités, et qui enseignent le français : c'est une revue franco-allemande.

Michael Nerlich : - Il y a eu un détournement de la France après la Deuxième Guerre mondiale qui a préparé une politique assez malheureuse, qui a précédé la fondation de notre République. Mais notre république s'est tournée entièrement vers les Etats-Unis. Tandis que l'autre partie de l'Allemagne, malheureusement, s'est tournée de manière exclusive vers l'Union Soviétique. Avec cela, on a coupé avec toute une tradition, l'âme de la culture allemande était française, et la rupture qui a un lieu après 45 a été vraiment plus que néfaste. Nous n'avons vraiment pas de relation profonde quant à la connaissance des deux pays. Pour vous donner un exemple : à Berlin-Ouest, sur à peu près 22 000 écoliers, qui choisissent leur première langue étrangère chaque année, il y a à peu près 21 000 qui choisissent l'anglais comme langue. Il y a 4 ans, sur les 22 000, il y avait 450 qui avaient choisi le latin, et 220 qui avaient choisi le français. Alors vous jugez un peu les possibilités d'information, c'est vraiment la grande misère.

Lionel Richard : - Quelle est encore donc la place de la littérature française, qui est bien mal lotie. Hormis la littérature classique, mais la littérature qui existe depuis une vingtaine d'années, est-elle régulièrement publiée ?

M.N : - Non. Les lecteurs dans les maisons d'édition ne savent plus le français. *Les portes de Gubbio* de Danièle Sallenave, un roman qui a reçu le prix Renaudot en 1980, et qui se passe à Berlin-Est, qui traite de la déchirure allemande, et qui est une réécriture brillante du thème de Docteur Faust de Thomas Mann, un roman d'une très grande importance justement pour un public allemand, et bien toujours est-il qu'en 1984, ce roman n'est toujours pas traduit. Et je pourrais accumuler des exemples vraiment à s'inquiéter...

- *Keys Of Life* – Klaus Nomi

... Il y a un intérêt pour l'Allemagne, qui a un certain exotisme, qu'on suppose être allemand. J'ai l'impression que certains intellectuels français vont chercher à Berlin, ce qu'ils ne trouvent pas, dans l'ambiance plutôt bourgeoise à Paris. Au lieu d'aller aux Tuileries, ils vont dans les bistrotts de Kreuzberg pour rencontrer des Turcs et des écologistes. Des punks. Parce qu'ils trouvent ça extraordinaire. Je ne pense que ce soit le sens de l'Allemagne, où l'essence de la vie berlinoise, et je crois qu'il y a certes un goût pour ce côté exotique, morbide peut-être, qui est certainement un produit aussi d'un marché, ça se vend assez bien.

- extrait de musique turque -

Antoine Spire : - Pour donner raison à Michael Nerlich, nous sommes allés nous promener à Kreuzberg, à Wedding. Et nous avons rencontré ces fameux Turcs. Des cafés effectivement, pleins d'hommes, qui ne parlent que turc, et puis dans la rue, des femmes voilées, en costume traditionnel. Autre chose pour les jeunes, parce que c'est la nouvelle génération, ils ne se comportent pas tout à fait de la même façon. Mais ce qu'on peut constater cependant, la loi berlinoise s'applique avec dureté pour ces Turcs de Kreuzberg, dans la mesure où s'ils n'ont pas de travail, ils sont immédiatement renvoyés chez eux. Lionel Richard ?

Lionel Richard : Oui, effectivement, ils habitent les anciens quartiers ouvriers de Berlin. Parfois dans des usines désaffectées, et en fait aussi, en ce qui concerne les écoles, certaines sont réservées aux enfants turques, pour leur faire acquérir une connaissance de la langue allemande relativement rapidement et il se trouve que parmi les jeunes filles, il y a une émancipation qui se produit, c'est assez curieux à observer. On ne peut pas comparer les femmes turques que l'on rencontre dans ces quartiers, qui sont encore en costumes traditionnels, et certaines jeunes Turques qu'on rencontre dans la métro, qui sont employées, qui ont 18-20 ans et qui parlent couramment l'allemand.

- A.S : Nous avons rencontré Ralph Günter, qui est marié lui, avec une Turque, une de ces Turques émancipées dont vous venez de parler.

- Ralf Günter : Il n'y a pas le Turc, ou la Turque. Il y a différents groupes. Il y a les groupes religieux, les groupes ethniques, comme les Kurdes.

Lionel Richard : Est-ce qu'il y a des femmes turques qui travaillent à Berlin ?

Ralf Günter : - Oui, il y a beaucoup de femmes turques qui travaillent, et quand les Turcs sont venus ici à Berlin, à la fin des années 60, l'industrie électronique de Berlin avait besoin surtout de femmes. Et à cause de ça, c'est à Berlin qu'il y a un peu un équilibre entre les hommes et les femmes. Dans le reste de l'Allemagne, il y avait plus d'hommes qui sont venus pour travailler, et très peu de femmes.

- Cura – Zulfu Livaneli

Barbara Rosenberg : - Il n'y a pas vraiment un mouvement côte à côte de libération des femmes turques, parce que j'ai l'impression que les femmes turques doivent elles-mêmes aussi prendre l'initiative, on ne peut pas la prendre pour elles. Mais il y a ces boutiques de conseils pour qu'elles puissent jouir de leur droit, pour qu'elles puissent les connaître. Puisqu'elles ont des difficultés de langue, il y a aussi des cours d'allemand pour elles. Et des endroits pour des contacts, des avis, pour des conseils sur l'avortement car il y a aussi le mythe sur les femmes turques qui maintiennent la natalité est faux.

Susan Seylan : : Il y a des statistiques qui démontrent clairement que les familles turques, après avoir été à Berlin pour quelques années, changent leur attitude de

natalité. Aujourd'hui, ça s'est abaissé à deux ou trois enfants, et si on demande les désirs et les vœux c'est la famille turque qui dit qu'elle ne veut avoir qu'un seul enfant, ou peut-être deux, comme la famille allemande.

Lionel Richard : On va revenir au processus de natalité qui frappé la famille allemande ?

Barbara Rosenberg : - Il y a cette idéologie de la femme au foyer, de la femme qui a beaucoup d'enfants. Le gouvernement soutient financièrement ces initiatives, parce qu'il y a un très fort chômage et dès qu'il y a du chômage, on enlève les femmes pour que les hommes aient des places au travail. Et donc, c'est très difficile pour les femmes de maintenir leurs places sur le marché du travail, et peut-être d'avoir un foyer et des enfants.

Antoine Spire : Timas Keyéki était avec nous pour rencontrer Ralph Günter.

Timas Kéyéki : - Il y a un système qui fait qu'en France, pour que les travailleurs immigrés retournent chez eux avec une allocation de 20 000 francs, est-ce qu'il y a le même système ici ? Et en plus, est-ce qu'il y a une volonté de retour de la part des travailleurs turcs ?

Timas Keyéki : Il y a presque le même système ici, et il y a aussi une certaine volonté de retourner. Mais ça n'est pas vraiment lié à ces gratifications de retour. On veut retourner parce que le racisme augmente ici.

- Vous avez parlé du mouvement intégriste ici, quel est son poids dans la communauté turque ? Et quelle est l'attitude des autorités ici vis-à-vis des problèmes religieux ? Est-ce qu'il y a des mosquées où les gens peuvent faire leurs prières ? Est-ce qu'il y a un certain respect des valeurs religieuses disons de la communauté turque ?

- Je crois que l'influence de ces groupes est grande, il y a avait des manifestations de ces groupes, et il y avait à peu près 3 000 manifestants, des groupes fondamentalistes. Et si vous pensez sur les 120 000 Turques ici, ça fait beaucoup. Il y a quelques mosquées ici qui sont financées par des groupes de travailleurs, ou par des associations.

Antoine Spire : - Et par rapport à la RDA, comment est-ce que les Turcs se situent ? Est-ce qu'ils connaissent la RDA ? Est-ce qu'ils ont l'occasion d'y passer ?

R.G : Ils peuvent aller à Berlin-Est, mais ils ne s'y intéressent pas beaucoup. La majorité des Turcs soutient le régime en Turquie, et le régime dit qu'il est anti-communiste.

Antoine Spire : Berlin-Ouest, c'est un mille et une facette. Berlin-Ouest, c'est un peu une ville en attente. Berlin-Ouest c'est un peu une question posée au cœur de l'Est. Alors Stefan Reissner :

Stefan Reissner : - Ici, dans cette ville on peut regarder notre histoire. Il y a encore des ruines. Ici, c'est là où on a commencé la Deuxième guerre mondiale. On a fait ici le plan, on peut regarder jusqu'au jour des résultats. Et on peut regarder aujourd'hui cette situation du blocus qui s'affronte ici. Nous sommes dans l'œil de l'ouragan. Et il faut réfléchir là, aux questions de la paix. Les juges à Berlin se sont organisés pour la paix, les médecins, les instituteurs, malgré à cause de la *Berufsverbot*, on ne peut pas être chef de gare quand on est d'extrême gauche.

Peter Schneider : - Ici, on reste plus conscients que nous sommes un peuple séparé. Qu'il y a encore quelque chose à résoudre. Je voudrais dire qu'une majorité des Allemands à l'Ouest, ce sont complètement arrangés avec cette situation. Ils ne pensent plus au problème de la question allemande, ce sont seulement les politiciens.

Brigitte, étudiante en littérature française : - J'ai vécu avec ce Mur presque toute ma vie, et pour moi c'est une chose naturelle. Mais bien sûr, quand j'y vais avec des amis pour montrer, je dis « c'est terrible, on devrait changer ça » mais en même temps pour moi, je ne peux pas m'imaginer que ça serait autrement. C'est terrible mais on doit considérer que les deux Allemagne, ont eu une autre histoire depuis 20 ans. Et en cas de réunion, ça poserait aussi des problèmes. Je sais que mes parents là-bas, sont fiers de leur pays comme je suis fière de ma patrie.

- Extrait musique classique – Générique de fin

ANNEXE 5

ENTRETIEN AVEC MARGUERITE GATEAU

Productrice et réalisatrice à France Culture. En collaboration sur le cycle « Rester, partir, oublier » (1982) des *Nuits Magnétiques*, et sur la Journée Exceptionnelle de France Culture (1987). Elle revient sur ces émissions, leur élaboration, mais également sur son rapport personnel à Berlin.

- Vous vous souvenez particulièrement d'une des émissions « Le voyage à Berlin » ?
- Je me souviens un peu des trois, je ne les ai pas réécouter. Je ne les ai pas du tout en tête.
- Ce qui m'intéresse c'est vous, votre parcours professionnel à Radio-France, ce que vous y avez fait
- La je n'étais pas réalisatrice par exemple. J'étais productrice sur les deux émissions en fait. La deuxième émission, celle qui était en direct de Berlin, là j'étais déjà réalisatrice à Radio-France, mais il m'avait demandé de faire l'antenne, de faire la modération. Et c'est Marie-France Thivot, avec qui j'avais une complicité parce que je l'ai connu sur, justement Rester, Partir, Oublier, et c'est avec elle que j'ai choisi de la faire.
- Parce qu'elle a travaillé sur cette série ?
- Oui, absolument. Le réalisateur, c'était Jacques Taronie, mais c'était quelqu'un de ... , c'est dommage que vous ne l'ayez pas rencontré, il est mort, il y a deux ans. Et, Jacques était réalisateur. C'est compliqué un peu la nomenclature à la radio. On nomme théoriquement réalisateur à la radio, les gens qui pour le moment, parce que ça va changer, tout le monde va devenir réalisateur, mais ce sont les gens qui sont habilité à faire des fictions. Ils pouvaient faire des documentaires mais ils faisaient aussi, et surtout recrutés pour faire des fictions. Et donc, Jacques Taronie était réalisateur, donc de fictions, mais il faisait aussi beaucoup de documentaires. Et à l'époque les réalisateurs faisaient de tout, des documentaires et des fictions. Jacques m'avait contacté au départ, parce qu'il cherchait une interprète, parce qu'il partait à Berlin, et il devait faire un sujet sur les grandes villes. Il

partait à Berlin mais ne savait pas l'allemand. Il m'a demandé si je ne voulais pas l'accompagner comme interprète. C'est comme ça que ça a commencé. Au départ, je n'étais pas productrice. J'étais pas du tout censée parler au temps que j'ai parlé.

- Sur les fiches à l'INA, il n'est pas du tout mention de Marie-Francois Thivot.
- C'est elle qui a fait tout le montage avec moi de « Rester, Partir, Oublier ». Je me souviens très bien parce qu'on a passé vraiment beaucoup de temps ensemble. Et on s'est rencontré là-dessus et il se trouve que biographiquement, on avait vécu toutes les deux en Allemagne. Donc on avait pleins de choses à se dire, on était très proche.
- Du coup, vous n'êtes partis que tous les deux ?
- Je suis partie avec Jacques. Il enregistrait. Jacques qui était un gros malin et un improvisateur de génie, il a très bien compris. La vraie histoire, l'histoire vraiment très intime, c'est qu'il me dit qu'on part. Jacques était très occupée, il ne connaissait pas l'allemand, c'est pour ça aussi qu'il a demandé à ce qu'elle soit montée par un chargé de réalisation. Qui sont les gens qui réalisent les documentaires, qui sont intégrés à Radio-France. Alors que nous on est cacheté. Il a demandé à ce que Marie-France face ça, et elle a accepté parce que le sujet l'intéressait. En fait, un peu avant de partir à Berlin, je demande à chaque quels étaient ces contacts là-bas. En fait, il avait deux contacts là-bas. Un sinologue que vous avez dû entendre, et Sabine.
- La fameuse Sabine.
- Dont le contact lui avait été donné par Marie-France.
- L'émission commence dans l'avion, et vous racontez, du coup c'est vous qui avez fugué ?
- Voilà. Je demande à chaque quels sont ses contacts et il me sort les contacts. Je lui demande où ils habitent. Il me sort l'adresse du sinologue, et c'était mon adresse, quand j'ai fugué et quand j'ai atterri à Berlin. Là, j'ai eu froid dans le dos et j'ai dit à Jacques « Non, je ne peux pas partir avec toi. » Emotionnellement, c'est trop violent. J'y étais retournée à Berlin, plusieurs fois, mais c'était quand même... j'avais vécu dans cet endroit. C'était un endroit très chargé pour moi. Alors évidemment Jacques ça l'a complètement

excité, « bah si justement, c'est encore mieux ! ». Et c'est pour ça qu'il a eu l'idée.

- La base du projet c'est une émission sur les grandes villes, sans direction particulière ?
- Oui, il y avait Berlin et d'autres grandes villes. Je n'étais pas concernée, je venais comme traductrice pour Berlin.
- Vous ne travailliez pas du tout pour les Nuits Magnétiques ?
- A cette époque, non. J'étais speakerine à FIP à Strasbourg. Je n'étais pas du tout sur les Nuits Magnétique. C'est comme ça que j'ai commencé, à être productrice, par ce biais là. Du coup, je me suis retrouvée partie très prenante du projet, c'est moi qui faisais les interviews, qui allait à la pêche avec lui. Du coup, on fait une co-production tous les deux. Du coup, après j'ai proposé d'autres séries documentaires pour les Nuits Magnétiques, une sur la Suisse et une sur la famille.
- Du coup, cette série qui s'inclue dans les grandes villes, s'appelle Rester, partir, oublier, écouter.
- Jacques, c'est quelqu'un qui s'adapte toujours. Il avait par exemple des studios pour enregistrer un texte, il en enregistrerait un autre. Il s'adaptait toujours, quelqu'un qui improvisait énormément. Donc là, il s'est dit que cette histoire était intéressante, et puis mon regard de fille qui a vécu là-bas, qui a vécu des choses fortes. Voilà, donc il a complètement changé le thème de l'émission qui au départ était les grandes villes. Je ne sais même pas s'il a fait les autres villes.
- La série, il y a trois émissions sur Berlin et deux sur Paris, sur la même semaine. Je n'ai pas du tout compris le rapport.
- Le rapport c'est qu'au départ, c'était sur les grandes villes, et on avait finalement beaucoup de matière, on a décidé de faire trois émissions au lieu d'une. On devait avoir qu'une émission sur Berlin.
- Au niveau des moyens pour partir à cette époque ?
- Je ne sais pas, j'étais novice à l'époque, je ne comprenais rien. Je ne comprenais pas qu'elle était le rôle de Marie-France. Certes, j'étais à la radio,

mais à Strasbourg et à FIP. Je crois qu'à l'époque pour les Nuits Magnétiques, on payait les voyages.

- Les gens que vous rencontriez, c'étaient les contacts de Jacques ?
- Et aussi énormément de pêche dans la rue, d'interviews, de micro-trottoirs.
- Comment se fait-il que les Berlinoises parlent tous français ?
- Les contacts parlaient français, et puis le bouche à oreille, et puis la pêche dans la rue, il y a en qui parlent allemand aussi. Je faisais les interviews en allemand.
- Je voulais vous poser des questions sur la musique aussi
- A la musique, c'était simple. On a pris pratiquement toutes les musiques que j'ai achetées là-bas. On a puisé dans notre culture germanique que nous avions Marie-France et moi, et sur des choses que j'avais ramenées de Berlin.
- Et donc vous pouviez tout passer ? comme ceux des Dilatants géniaux ?
- Bah oui, eux je les avais acheté chez un disquaire à Berlin, ils venaient de sortir.
- Et donc Sabine, vous ne la connaissiez pas avant ? Il y aussi vos anciens amis qu'on entend, d'un monsieur qui vous parle de Dorothée, de Ziggy.
- Non, on n'entend pas Dorothée. Je ne l'ai pas mise. Parce que je l'ai trouvée, mais j'ai refusé. Jacques voulait mais j'ai dit que tout avait des limites. C'était quand même très personnel.
- Un moment vous retrouvez un homme qui vous parle de votre fugue.
- C'est Jacques, j'en suis sûre. Il m'interview sur mon histoire, c'est la première émission. C'est vrai que je fais tout ça, on va dans la maison, en fait, c'est parce qu'il avait cette adresse, pour aller voir le sinologue. Et moi, je reconnais les endroits, et après j'ai décidé de retrouver Dorothée, avec qui je vivais à Marburg.
- Vous étiez donc d'accord pour que l'on suive la recherche, mais pas la rencontre.
- Oui, parce que ça été improvisé et à un moment, j'ai dit stop. Ce n'est pas Berlin là, c'est ma vie privée.
- C'est quand même très intime comme émission.

- Mais c'était sur moi, et pas sur elle. J'étais retournée la voir une fois, une ou deux fois à Berlin, après.
- Vous aviez vécu combien de temps à cette époque là à Berlin ?
- Je ne suis pas restée très longtemps, un ou deux mois. Je vivais dans cette communauté de la Nollendorfstrasse. Ensuite, une partie a décidé d'aller à Marburg. On a déménagé assez vite. Je me suis installée à Marburg, j'ai commencé des études, j'ai travaillé. Mais Berlin, j'y retournais de temps en temps. Et ensuite, je suis partie à Freiburg, de continuer mes études là-bas. Et ensuite, je suis rentrée en France à Strasbourg.
- Dans les émissions, on a l'impression que Berlin dans les émissions, ce ne sont que des ruines, très gris, les gens étaient agressifs. Ça l'air un peu effrayant comme endroit, on a pas vraiment envie d'y aller.
- Ca avait un charme fou. D'abord c'était une ville enclavée, avec les avantages et les inconvénients. On était enfermé mais d'un autre côté, on était protégé. Et surtout, il y avait une très grande liberté, c'est à dire, que les gens avaient le droit de faire à Berlin, ce qu'ils avaient le droit de ne faire nulle part ailleurs. Et surtout, quand on allait à Berlin, on n'était pas obligé de faire son service militaire. Donc c'est vrai que moi j'avais été étonnée, de cette première fois où j'étais arrivée à Berlin, en octobre 1970. Il faisait très très froid, et moi en plus comme j'avais fugué, j'avais que mes affaires d'été. Surtout, j'étais surprise parce que c'était très noir, les murs étaient criblés de balles, des allées immenses, ce n'était vraiment pas ce que c'est aujourd'hui. Dans la deuxième émission on se balade à Kreuzberg, c'était vraiment destroy. C'était aussi toute l'époque des mouvements d'occupation. Il y avait pleins de manif, ça bagarrait sec à Kreuzberg. C'était à Nollendorf, c'était déjà quand même le quartier bourgeois. Et quand on allait à l'Est, alors là, c'était terrible, des immenses allées désertes.
- Et vous aviez senti une différence entre les années 70 quand vous y étiez et les années 80 quand vous y retournez ?
- C'est vrai que les années 70, ce n'était pas encore les grosses bagarres avec les flics, les manif. On sortait juste des grandes manif de 68, donc c'était plus

l'année de communautés, des expériences individuelles. Plus, que des bagarres collectives.

- C'était facile pour vous de venir enregistrer dans les squats ? De parler aux gens ?
- Oui, oui, ça c'est Berlin. C'est à dire que tout est possible, il y a une ouverture. Les gens sont ouverts.
- Et après il y a la journée, en direct de Berlin, en 87, sur laquelle vous avez travaillé aussi. Vous êtes à l'institut culturel de Berlin-Est. Est-ce que ça été facile ?
- Marie-France avait vécu à l'Est, donc elle, elle connaissait très bien le terrain. Et elle m'a dit qu'on ne pouvait pas y aller sans repérages, mais Radio France ne voulait pas nous payer le repérage. Et comme on voulait absolument y aller, on a trouvé un financement par l'Institut Goethe. On a passé plusieurs à Berlin à nos frais, pour repérer à l'Est. On pris contact là-bas et d'ailleurs, il y a eu un petit problème diplomatique. Parce qu'en fait, le mec qu'on nous avaient indiqué comme contact à France Culture à l'époque, qui devait organiser tout le débat, lui était chargé de recruter les gens sur l'Est. En fait, il s'est avéré qui était l'intermédiaire pour rentrer en contact avec des écrivains, des artistes, etc. Il était traducteur, il était indépendant. On va quand même par courtoisie passer à l'ambassade de l'Est pour les prévenir.
- Et c'était facile pour des journalistes de passer à l'Est ?
- Ça ça été réglé au niveau officiel. En fait, il se trouve qu'à ce moment-là, il y avait déjà un peu de dégel, et que pour leur image, ils étaient très preneurs. Ça les arrangeait officiellement d'avoir une couverture sur l'Est. Après, il y a eu pleins de problèmes diplomatiques, notamment les termes qu'il fallait dire ou non. A l'Est, ils avaient des exigences à notre égard, mais on n'était pas obligé de les suivre. Et donc, on est tombé sur ce type en repérage, pas du tout officiellement en fonction, puisqu'on y était à titre privé en quelque sorte, et il s'est avéré que lors de notre visite de courtoisie à l'ambassade allemande, qu'en fait, c'était un mec qui était interdit de séjour en France, donc probablement un espion. Mais là, qu'on s'est rendu compte que tous les gens qui venaient à Berlin-Est faire des reportages, étaient collés dans les

pattes de ce mec. Parce qu'il était traducteur. Mais Marie-France et moi, on parlait couramment allemand. Et donc ça été la guerre avec les autorités d'Allemagne de l'Est qui voulaient nous coller une traductrice, mais nous on faisait les imbéciles. On a été obligé de se coltiner une traductrice tout le temps. Elle ne nous a pas lâcher, soi-disant pour régler les problèmes qui pouvaient se poser. Et le seul qui a refusé absolument qu'elle soit présente pour l'interview, c'est Christoph Hein. Mais par exemple, on a interviewé ce chanteur. Lui il était hyper irrité qu'on s'est cette traductrice, qui était là pour le surveiller en fait. On a fait l'interview en marchant à toute vitesse. Et la traductrice n'arrivait plus à suivre avec ces talons. Elle était épuisée, elle se sentait très mal, forcément. J'ai essayé de discuter avec elle, c'était très désagréable pour elle, elle ne servait à rien. Elle faisait le flic, mais bref c'était amusant, elle était surtout très gênée. La balade c'était avec Jurgen Walter. Il nous avait amener dans un cabaret à Berlin-Est avec des travelo, c'était hallucinant. J'ai été très étonnée par l'effervescence intellectuelle qu'il y avait à Berlin-Est. On ne s'est pas contenté du filtre classique qui nous envoie sur des gens, on a trouvé nous même.

- J'ai trouvé le titre de l'émission assez dur : Berlin, ville invisible
- Oui, c'est une référence à Berlin-Est, qui était une ville invisible où personne n'allait. Mais pour Marie-France et moi, c'était impératif qu'il y ait les deux côtés ; d'autant qu'on avait la chance d'avoir Marie-France qui connaissait très bien. Et je pense que c'était une volonté politique plus général, il y avait un dégel évident et au niveau du pouvoir, il y avait une volonté évidente de rapprochement, et d'ouverture.
- Entre la RDA et la France ?
- Entre la RDA et la France, mais même aussi vers l'Ouest. mais c'était toujours très cadré, c'était compliqué de capter une ambiance avec cette traductrice qui voulait nous traduire le langage des mouettes. Elle était sensée faire de la surveillance, mais c'était tellement clair avec nous. Le problème c'est que la plupart des journalistes ne parlaient pas allemand, alors c'était facile. Elle venait à tous les reportages.
- Et les débats étaient diffusés de l'Ouest ?

- Oui, du coup, elle n'est pas venue, elle ne pouvait pas aller à l'Ouest. ah, par contre, il y avait Sabine Ludwig, qui était venue parler du Mur. Elle avait un avis très particulier sur le Mur. Elle, elle essayait d'expliquer pourquoi c'était comme ça.
- Mais il y a beaucoup de Berlinois, qui disent qu'ils ne voient justement plus le Mur. Qu'ils s'en fichaient un peu.
- Ils ne s'en fichaient pas du tout, ils n'allaient jamais à l'Est, ils avaient une espèce de blocage complet pour y aller. Ils y allaient pour faire des affaires, acheter des disques, des livres, pour manger ; mais ils devaient payer pour y aller. Ils ne supportaient pas cette taxe.
- A chaque fois, dans les émissions, ils disent qu'ils se fichent de Berlin-Est, qu'ils ne voient plus le Mur.
- Parce que le Mur, ils l'avaient complètement intégrés, mais ils n'allaient pas à Berlin-Est. Mais le Mur était dans leur tête. Ils le vivaient comme une humiliation. Quand on passait en voiture, ils fouillaient les voitures pendant des heures, et donnaient des PV, sur les autoroutes, ils arrêtaient toutes les voitures. Les Allemands ça les rendait fous, ils ne supportaient pas.

SOURCES

Émissions de radio *(par ordre chronologique de diffusion)*

1979 :

- Berlin, l'ombre sur la ville in *Véçu*, Foulquier, Bernard, Tauriac, Michel, France Inter, 27.10.1979, 12h
- Berlin : quelques bandes sonores avec elles, 1 in *Nuits Magnétiques*, Treton, Bernard, Veinstein Alain, France Culture, 1h25, 29.10.1979, 22h40
- Berlin : quelques bandes sonores avec elles, 2 in *Nuits Magnétiques*, Treton, Bernard, Veinstein Alain, France Culture, 1h25, 30.10.1979, 22h40
- Berlin : quelques bandes sonores avec elles, 3 in *Nuits Magnétiques*, Treton, Bernard, Veinstein Alain, France Culture, 1h25, 31.10.1979, 22h40
- Berlin : quelques bandes sonores avec elles, 4 in *Nuits Magnétiques*, Treton, Bernard, Veinstein Alain, France Culture, 1h25, 01.11.1979, 22h40
- Berlin : quelques bandes sonores avec elles, 5 in *Nuits Magnétiques*, Treton, Bernard, Veinstein Alain, France Culture, 1h25, 02.11.1979, 22h40

1982 :

- Rester, partir, oublier : Voyage à Berlin, in *Nuits Magnétiques*, Taronie, Jacques, Gateau, Marguerite, France Culture, 1h25, 30.08.1982, 22h30
- Rester, partir, oublier : Berlin, une mosaïque, in *Nuits Magnétiques*, Taronie, Jacques, Gateau, Marguerite, France Culture, 1h25, 31.08.1982, 22h30
- Rester, partir, oublier, écouter : Berlin, l'Histoire de Sabine in *Nuits Magnétiques*, Taronie, Jacques, Gateau, Marguerite, France Culture, 1h25, 01.09.1982, 22h30

1983 :

- Ruines et Néons, Berlin 1, in *Fréquences de Nuit*, Veaute, Monique, Alluard, Didier, France Musique, 49 min, 11.04.1983, 00h05
- Ruines et Néons, Berlin 2, in *Fréquences de Nuit*, Veaute, Monique, Alluard, Didier,

- France Musique, 49 min, 12.04.1983, 00h05
- Ruines et Néons, Berlin 3, in *Fréquences de Nuit*, Veaute, Monique, Alluard, Didier, France Musique, 49 min, 13.04.1983, 00h05
 - Ruines et Néons, Berlin 4, in *Fréquences de Nuit*, Veaute, Monique, Alluard, Didier, France Musique, 49 min, 14.04.1983, 00h05
 - Ruines et Néons, Berlin 5, in *Fréquences de Nuit*, Veaute, Monique, Alluard, Didier, France Musique, 49 min, 15.04.1983, 00h05

1984 :

- Emission spéciale sur Berlin – 1ère partie Berlin-Est, in *Panorama*, Duchateau, Jacques, Spire, Antoine, Richard, Lionel, France Culture, 25.04.1984, 12h45
- Emission spéciale sur Berlin - 2e partie : Berlin-Ouest, in *Panorama*, Duchateau, Jacques, Spire, Antoine, Richard, Lionel, France Culture, 02.05.1984, 12h45
- Berliners in *Atelier de Création Radiophonique*, Farabet, René, Donguy, Jacques, France Culture, 2h20, 03.06.1984, 20h40

1985 :

- Berlin-Ouest – Berlin-Est in *Tabou*, Johannes, Alain, Lacombe, Alain, Zimmer, Pierre, France Inter, 30 min, 03.11.1985, 12h

1987 :

- Berlin, ville invisible. *Journée exceptionnelle*, Gateau, Marguerite, Thivot, Marie-France, Richard, Lionel, France Culture, 5h, 19.12.1987, 10h
- Les gens tout de même : Wim Wenders, in *Nuits Magnétiques*, Adler, Laure, Boujut, Michel, France Culture, 30 min, 16.09.1987, 22h40

1989 :

- Transeuropéennes : à Berlin, chez les Brickwell in *L'échappée Belle*, Fleschman, Michel, Jacques, Paula, France Culture, 1h30, 02.06.1989, 15h30
- Berlin avec Pascal Rocard, in *Eureka*, Nanteau, Olivier, France Inter, 57 min, 14.01.1989, 14h

Sources écrites :

Fonds des Archives Nationales de Pierrefitte-sur-Seine :

- Livret de présentation des *Nuits Magnétiques*
- Cahier des charges de Radio-France, 1984
- Grille de création de l'émission *Eureka* du 14 janvier 1989

Fonds d'archives de Radio-France :

- BiP de France-Culture, n°18, semaine du 28 avril au 4 mai 1984
- BiP de France-Culture, n°52, semaine du 19 décembre 1987 au 3 janvier 1988
- Compte rendu d'exécution du cahier des charges de l'année 1979
- BiP de Radio France, semaine du 4 au 10 septembre 1982
- Compte rendu d'exécution du cahier des charges de l'année 1987

Autre :

- PNEU MICHELIN, Guide de tourisme, *Allemagne : RFA & Berlin*, Clermont-Ferrand, 7^e édition, 1981

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages méthodologiques

1. Approche générale de la recherche historique

- BLOCH, Marc, *Apologie de l'Histoire ou du métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 8e édition, 1997, 159p.
- BRAUDEL, Fernand, *Ecrits sur l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1994, 314 p.
- DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2e édition, 1978, 523 p.
- LE GOFF, Jacques, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 416 p.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'Histoire*, Paris, Editions du seuil, 1979, 438 p.

2. Histoire culturelle

- GOETSCHEL, Pascale, *Histoire culturelle et intellectuelle en France au XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2e édition, 2001, 190 p.
- MARTIN, Laurent, VENAYRE, Sylvain, *Histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2005, 800 p.
- ORY, Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, 3e édition, 2011, 128 p.

II. Le XX ème siècle

1. Histoire générale du XXe siècle

- BERSTEIN, Serge, MILZA, Pierre, *Histoire du XXe siècle . Tome III : de 1973 à 1990 : la fin du monde bipolaire*, Paris, Hatier, 2010, 288 p.
- DROZ, Bernard, ROWLEY, Anthony, *Histoire générale du XXe siècle. Tome IV. Depuis 1950. Crises et mutations : de 1973 à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1992, 527 p.

- HENRY, Gérard-Marie, *Les crises du XXe siècle, 1873 – 2003*, Paris, Belin, Paris, 302 p.
- HOBBSBAWN, Eric John, *L'âge des extrêmes : histoire du court Xxe. 1914-1991*, Bruxelles, Editions Complexe, 1999, 810 p.
- NOUSCHI, Marc, *Le XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2011, 542 p.
- REMOND, Raymond, *Le XXe siècle, Tome III : de 1914 à nos jours. Introduction à l'Histoire de notre temps*, Paris, Editions du Seuil, 1997, 288 p.
- TOUCHARD, Patrice, (dir.), *Le siècle des excès. Le XXe siècle, de 1870 à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 7e édition, 2010, 720 p.

2. Histoire générale de la Guerre froide

- CHAUTARD, Sophie, *La Guerre froide : les origines, les enjeux, les moments clés*, Levallois-Perret, Studyrama, 2012, 332 p.
- FONTAINE, André, *La Guerre froide. 1945-1991*, Paris, Editions du Seuil, 2006, 572 p.
- WESTARD, Odd Arne, *La Guerre froide globale*, Paris, Payot, 2007, 484 p.
- WINOCK, Michel, (dir.), *Le temps de la Guerre froide. Du rideau de fer à l'effondrement du communisme*, publié par la revue «Histoire», Paris, Editions du Seuil, 1994, 474 p.

III. La radio

1. Histoire et radio

- AUSTISSIER, Anne-Marie, LAURENTIN, Emmanuel, *50 ans de France Culture*, Paris, Flammarion, 2013, 256 p.
- BROCHAND, Christian, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France*, Paris, Documentation française, 1994-2006,
- CAVALIER, Patrick, MOREL-MAROGER, Olivier, *La radio*, Paris, Presse Universitaire de France, 2008, 127 p.

- DUVAL, René, *Histoire de la radio en France*, Paris, Alain Moreau, 1980, 444 p.
- GLEVAREC, Hervé, (dir.), *Histoire de la radio : ouvrez grand vos oreilles !*, Paris, Musée des arts et métiers, Silvana, 2011, 700 p.
- GLEVAREC, Hervé, PINET, Michel, *La radio et ses publics*, Paris, Editions Seteun, 2009, 256 p.
- JEANNENEY, Jean-Noël, (dir.), *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, 2e édition, Paris, Hachette, 2001, 700 p.
- PROT, Robert, *Précis d'histoire de la radio et de la télévision*, Paris, L'Harmattan, 2007, 468 p.
- ROBERT, Guy, *Dossier Passé, mémoire, radio : Radio et mémoire collective*, Cahier de la Radiodiffusion n°17, Octobre 1987

2. Le discours radiophonique

- BEYLOT, Pierre, « *Les magazines de reportages à la radio* », CinémAction, n°84, troisième trimestre 1997, Paris
- BIRMANT, Julie, SCHIRM, Sylvie, mémoire, *Le documentaire à Radio-France*, Bruxelles, Institut National Supérieur des Arts du spectacle, 2001
- CHARAUDEAU, Patrick (dir.), *Aspects du discours radiophonique*, Paris, Dider Erudition, collection « Langages, discours et société » n1, 1984, 162 p.
- DELEU, Christophe, *Les anonymes à la radio. Usages, fonctions et portée de leur paroles*, Bry-sur-Marne, Ina/Bruxelles, De Boeck, 2006, 232 p.
- DELEU, Christophe, *Le Documentaire radiophonique*, Paris, INA Editions, 2013, 268 p.
- DELEU, Christophe, « Pour une méthodologie de l'analyse des dispositifs documentaires à la radio », http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article39
- GLEVAREC, Hervé, *France Culture à l'oeuvre. Dynamique des professions et mise en forme radiophonique*, Paris, CNRS éditions, 2001, 454 p.

IV. Les années 1980, la décennie du changement

1. Caractéristiques de la décennie

- BONY, Anne (dir.), *Les années 80*, Paris, Editions du Regard, 1995, 694 p.
- CUSSET François, *La décennie : le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La découverte, 2006, 371 p.
- LAURENTIN Emmanuel, *Les années 80* in *La Fabrique de l'Histoire*, 19.11.2012 au 22.11.2012, France Culture

2. Les années 1980 en Allemagne

- CAHN, Jean-Paul, PFEIL Ulrich (dir.), *Allemagne, 1974-1990. De l'Ostpolitik à la l'unification*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaire Septentrion, 2009, 248 p.
- FREISSINIER, Gilles, *La Chute du mur de Berlin à la Télévision française. 1961-2002*, Paris, L'Harmattan, 2005, 247 p.
- FAULSTICH, Werner, *Die Kultur der achtziger Jahre (La culture des années 80)*, Munich, Fink Wilhelm, 2005, 256 p.
- HOPPE Jörg A., MAECK Klaus, LANGE Heiko, *B-Movie : Lust & Sound in West-Berlin*, DEF Media, 2015, 92 minutes
- HORX, Matthias, *Die wilden Achtziger. Eine Zeitgeist-Reise durch die Bundesrepublik*, (Les folles années 80. Un voyage dans l'air du temps à travers la République fédérale), Munich, Goldmann Wilhelm, 1987, 165 p.
- LANGGUTH, Frauke, WEIRAUCH, Jan, *Irgendwie, irgendwo, irgendwann. Die Achtziger*, (Quelque part, n'importe où, n'importe quand), Berlin, Ullstein, 1999, 175 p.
- LILENSTEIN, Anatole, BRETON, Pascal, *Berlin années 80*, TF1, 27.03.1982, 45 minutes
- RAITHEL, Thomas, *Auf dem Weg in neue Moderne ? Die Bundesrepublik Deutschland in den siebziger und achtziger Jahren*, (Sur le chemin d'une

- nouvelle modernité ? La République Fédérale allemande dans les années 1970 et 1980) Munich, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2009, 205 p.
- SÜSS, Werner (dir.), *Die Bundesrepublik in den achtziger Jahren. Innenpolitik, politische Kultur, Außenpolitik*, (La République fédérale dans les années 1980. Politique intérieure, politique culturelle, politique étrangère), Opladen, Verlag für Sozialwissenschaften, 1991, 313 p.
 - WOLLE, Stefan, *Die heile Welt der Diktatur, Alltag und Herrschaft in der DDR 1971-1989*, Bonn, 1999, 285 p.

V. L'Allemagne au coeur de la Guerre froide

1. D'une Allemagne à deux états au coeur d'un conflit géopolitique majeur

- CHAPOUTOT Johann, *Histoire de l'Allemagne (1806 à nos jours)*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, 128 p.
- FLEURY-VILATTE, Béatrice, « La mémoire allemande, tombeau du passé nazi », *Libération*, 14.12.1994
- FRITSCH-BOURNAZEL, Renata, *L'Allemagne depuis 1945*, Paris, Hachette, 1997, 249 p.
- WAHL, Alfred, *Histoire de la République Fédérale d'Allemagne*, Paris, Armand Colin, 1991, 192 p.

2. Berlin, ville-musée

- ATGER, Alain, LACHAISE, Francis, *Berlin, miroir de l'histoire allemande. 1945 à nos jours*. Paris, 1999, Ellipses, 128 p.
- BRIGOULEIX, Bernard, *1961-1989 : Les années du mur*, Paris, Tallandier, 2001, 217 p.
- BUFFET, Cyril, *Histoire de Berlin*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 128 p.
- FLEMING, Thomas, *Le Mur de Berlin*, Berlin, Be.bra Verlag, 2001, 143 p.

- HENARD, Jacqueline, *Berlin-Ouest, Histoire d'une île allemande 1945-1989*, Paris, Perrin, 2009, 248 p.
- LE GLOANNEC, Anne-Marie, *Un mur à Berlin*, Paris, Complexe, collection « La mémoire du siècle », 1985, 184 p.
- MANALE, Margaret, *Le Mur de Berlin*, Paris, La Documentation française, 1990, 96 p.
- SARA-BOURNE, André, *Berlin, Enjeu de la guerre froide*, Paris, Diapofilm, 2002

3. Quotidien et vie berlinoise

- ARNOLD, Karl-Heinz, « Westberliner Wirtschaft », <http://www.luise-berlin.de/bms/bmstxt01/0106proe.htm>
- DIEDERICHSEN, Diedrich, *Der lange Weg nach Mitte. Der Sound und die Stadt*, (Le long chemin à travers Mitte. Le son et la ville), Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1999
- ENGELMANN, Bernt, *Berlin, eine Stadt wie keine andere*, (Berlin, une ville pas comme les autres) Munich, Bertelsmann, 1986, 320 p.
- FRANÇOIS, Etienne, WESTERHOLT, Egon (dir.), *Berlin : Capitale, Mythe, Enjeu*, acte de colloque, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1987, 168 p.
- GRESILLION, Boris, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002, 351 p.
- PALMIER, Jean-Michel, *Retour à Berlin*, Paris, Payot, 1989, 305 p.
- SCHUFFELS, Klaus, *Berlin, le ciel partagé*, Paris, Autrement, série « Monde », 1983
- WENDERS Wim, *Der Himmer über Berlin*, 1987, WestDeustcher Rundfunk, 127 minutes,
- WILPERT, Czarina, GITMZE, Ali, *La microsociété des Turcs à Berlin*, *Revue européenne des Migrations internationales*, 1e-3e trimestre 1987
- ZSCOCHE Hermann, *Insel der Schwäne*, 1833, DEFA, 85 minutes

TABLES DES MATIÈRES

Sommaire	p.6
Introduction générale	p.7

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES EN TERRES MAGNÉTIQUES

Introduction.....	p.15
-------------------	------

Chapitre 1 : Mise en ondes des épopées berlinoises.....p.16

1. Radio-France dans les années 1980.....	p.16
1.1 Une radio libre et innovante ?.....	p.16
1.2 Berlin sur les ondes publiques.....	p.17
2. Les cartes postales sonores.....	p.19
2.1 Détails du corpus.....	p.19
2.2 Le documentaire radiophonique.....	p.21
2.3 La volonté de capter le vivant.....	p.23
3. Une ville et sa musique.....	p.24
3.1 La place de la musique à la radio.....	p.24
3.2 Musiques berlinoises.....	p.25
3.3 Berlin et France Musique.....	p.27

Chapitre 2 : Berlin, « capitale de la douleur » ?.....p.29

1. Rest-Berlin et Rost-Berlin.....	p.29
1.1 Ecouter la Guerre froide.....	p.29
1.2 Entendre la duplicité.....	p.30
2. Cartographie radiophonique.....	p.33
2.1 Excursions touristiques	p.33
2.2 ou déambulations atypiques ?.....	p.36

DEUXIÈME PARTIE

DIALOGUES ET ALTÉRITÉ

Introduction.....p.39

Chapitre 3 : Les voix françaises.....p.41

1. Les explorateurs de Radio France : journalistes, reporters et producteurs.....p.41

1.1 Portraits et fonctions divers.....p.41

1.2 Poétique personnelle.....p.41

2. La parole aux écrivains.....p.42

2.1 Des ondes et des mots.....p.42

3. Récits d'expatriés.....p.44

3.1 Les soldats français de Berlin.....p.44

3.1.1 Une armée d'occupation...p.44

3.1.2 ... étrangère à la vie ?.....p.45

3.2 Le Berlin de Marguerite Gateau.....p.46

Chapitre 4 : Figures de l'autochtone.....p.49

1. Berlin, ville d'artistes.....p.49

1.1 Dans l'œil du cinéaste.....p.49

1.2 Sous la plume berlinoise.....p.52

2. Berlin et ses anonymes.....p.54

3. Berlin par ses experts.....p.56

Chapitre 5 : L'appel au voyage.....p.58

1. Voyager avec Radio France.....p.58

1.1 Errances radiophoniques.....p.58

1.2 Pluralité des regards ?.....p.59

2. Imaginaire français.....p.61

2.1 L'auditeur voyageur.....p.61

2.2 Un regard changeant.....p.62

TROISIÈME PARTIE

RACONTER CES CONTES BERLINOIS

Introduction.....	p.65
Chapitre 6 : Une ville hors-normes.....	p.67
1. Créations et occupations.....	p.67
1.1 Berlin, capitale de la culture subventionnée.....	p.67
1.2 Berlin, capitale de la culture alternative.....	p.69
1.2.1 Le mouvement.....	p.69
1.2.2 Rencontres radiophoniques.....	p.70
2. Une île au milieu de la Mer rouge.....	p.72
2.1 Grisaille, chômage et héroïne.....	p.72
2.2 Cette vitrine du monde libre.....	p.75
3. Les bruits du Mur.....	p.76
3.1 Vivre enfermé.....	p.76
3.2 Regarder ce Mur.....	p.78
Chapitre 7 : Un passé pressant.....	p.82
1. Raconter hier.....	p.82
1.1. Témoignages, récits, souvenirs.....	p.82
1.1.1 Raconter la guerre.....	p.82
1.1.2 Rêver des années 20.....	p.83
1.2 Un certain goût pour le sensationnalisme ?.....	p.84
2. « Berlin, c'est comme danser sur une tombe ».....	p.86
2.1 Ruines dans la ville.....	p.86
2.2 Traces dans les mémoires.....	p.88
Conclusion.....	p.90
Annexes.....	p.93
Sources.....	p.117
Bibliographie.....	p.120

ERRATA

Introduction :

- p.7 : une zone de non-droits qui **attire**
- p.7 : le paternalisme **de la** CDU (Union chrétienne-démocrate)
- p.8 : de **toute** façon
- p.9 : des cars **de** touristes
- p.9 : **leurs** flots humains
- p.9 : une vague **spirituelle** et morale
- p.9 : l'installation de **centres** culturels
- p.10 : et explique **qu'**auparavant
- p.13 : les chaînes du service **public**
- p.14 : quels sons Radio France rapporte-**t-elle** ?

Première partie :

- p.16 : comme en **témoignent** les cahiers des charges
- p.16 : cette même politique est **poursuivie**
- p.19 : leur manque de contenu, **inhérent**
- p.21 : dans les grilles de France Musique pendant **la** décennie étudiée
- p.22 : fait **d'enregistrements** de sons, de **montages**, de **mixages**
- p.22 : on peut **lire** à propos de cette émission
- p.25 : cette relation n'a fait **que** de se consolider
- p.25 : André-Jean Tudesq décrit **ainsi** l'écoute
- p.25 : divers styles et genres y sont **mis** à l'honneur
- p.26 : de l'atmosphère **berlinoise**
- p.26 : ce **qu'il s'est** passé à Berlin
- p.28 : l'auditeur est invité **à** visiter

- p.29 : l'érection de ce mur, **décidée** par Walter Ulbricht
- p.29 : ,et **dont** les moyens d'accès
- p.29 : vitrine de la dualité de deux **idéologies**
- p.30 : Il s'ouvre **à** la vie des slogans
- p.30 : Anne-Marie le Gloannec, alors **chercheuse**
- p. 31 : un régime **dictatorial** hostile
- p.31 : qu'ils **en** ont reçu
- p.31 : leur autorisation **est** annulée
- p.31 : des deux **productrices**
- p.31 : un débat (...) **enregistré** au Centre culturel
- p.32 : sans mentionner **les traditionnels clichés**
- p.33 : près de la **Nollendorfpplatz**
- p.33 : à travers **ces** lieux
- p.34 : un lieu qui revient de façon plus récurrente

p.35 : ce qui **donne** lieu
p.35 : pour tout touriste ou reporter qui **souhaiterait** ressentir
p.36 : aussi bien au niveau des arts que de la façon **de** vivre
p.36 : et l'on **s'écarte** du Mur
p.36 : la marginalité de **ses** habitants
p.36 : représente une part **importante**
p.38 : c'est une ville presque **banale**

Deuxième partie :

p.41 : mais **semblent**
p.43 : l'œuvre **majeure**
p.43 : ces **voies** de chemin de fer
p.44 : de l'encerclement et de l'étouffement **provoqués** par le Mur
p.44 : et **sur** son expédition
p.44 : Forces américaines, **anglaises, françaises**
p.44 : se guettent les **unes** les autres
p.44 : **Les soldats** ne cessent
p.45 : Cette visite du président (...) est d'ailleurs la raison même de cette **rencontre**
p.45 : Ils s'expriment d'abord sur **l'ineptie** de la situation
p.46 : un imaginaire **imprégné** par la Guerre froide
p.47 : lui demande **de** faire

p.50 : invité à s'exprimer, **et** il partage
p.51 : qui **interprète**
p.51 : Michel Boujut part **arpenter**
p.51 : la référence aux *Ailes du Désir*
p.52 : écrivain **résidant**
p.52 : écrivain travaillant à Berlin-Ouest
p.53 : les pressions **exercées**
p.53 : ce Berlinois de l'Ouest qui **mettait** le nez
p.56 : nous avons **rencontré**

p.59 : l'émission et la journée consacrée à la ville **démontrent**
p.59 : Seules trois d'entre elles font partir des équipes à Berlin : France Inter, France Culture et **France Musique**
p.60 : **Ce** sont les visages et les publics des radios qui sont **dévoilés**
p.60 : qui **a** le choix
p.60 : des ambiances de cet immeuble sont **captées, entremêlées**
p.61 : et **qui** diffuse principalement de la musique classique
p.61 : la diffusion tardive **de** « Ruines et Néons »
p.63 : **tout** au long de la décennie

Troisième partie :

p.67 : (elle) présente **ses** plus belles œuvres

p.67 : du chancelier **issu** du SPD

p.67 : certains journalistes et producteurs de Radio France **soient**

p.70 : les alternatifs (...) sont **interviewés**

p.71 : le Berlin des maisons occupées (...) se **dessine** sous diverses formes et **reprend**

p.72 : mais la ville fait également **face**

p.74 : les gens viennent se **perdre**

p.75 : **cet** engouement

p.76 : peut-on supporter **l'enfermement**

p.77 : les **relations** entre la terre-mère et l'enclave berlinoise sont de plus en plus **tendues**

p.80 : des collaborateurs de *l'ACR* qui **partagent**

p.82 : la Seconde **Guerre** mondiale

p.82 : **aux** sons des voix

p.83 : continuent à soulever **de** nombreuses interrogations

p.83 : tout **ce** passe à Berlin

p.87 : à chaque **coin** de rue

Conclusion :

p.90 : cette humanité les **imprègne**

p.92 : de **tous** horizons